

CLARTÉ

Sommaire

ÉDITORIAL : *Le Bloc des Gauches a perdu son grand écrivain...*

La Révolution et les Intellectuels.....

Notes sur « Le Feu ».....

LECTURES ET DÉBATS : *Révolutionnaires français*.....

Le Livre du Mois, et les autres.....

Architecture et Urbanisme (enquête).....

Bilan général du Cinéma.....

Les Œillets au Dancing (poème).....

Les Enchaînements (suite) : Ce qui fut, sera.....

Candidature de Claude Lunant.....

Valère Briousson.....

Les Revues : « Philosophies ».....

Petite chronique économique.....

Amok ou le Fou de Malaisie (roman inédit).....

Les Intérêts et la Sottise.....

Correspondance : A propos des « Compagnons de l'Intelligence ».....

Citroën, roi du Salon de l'Automobile.....

Aux Amis de « Clarté ».....

Édouard BERTH

Alexandre BLOK

Raymond LEFEBVRE

Georges MICHAEL

Jean BERNIER

PARIJANINE

CLARTÉ

Léon MOUSSINAC

Israël MERENLENDER

Henri BARBUSSE

Joseph JOLINON

VICTOR-SERGE

G. M.

R. PERRIER

Stefan ZWEIG

CHIL

René MAUBLANC

MÉCAT

CLARTÉ

Dessins d'Otto DIX, BARAT-LEVRAUX, L. LAFORGE, M. MUTER et SERGE.



ABONNEMENTS

France . . 1 an. 33 fr. 6 mois. 18 fr. 3 mois. 9 fr.
Étranger. 1 an. 40 fr. 6 mois. 22 fr. 3 mois. 11 fr.

VIENNENT DE PARAÎTRE :
TROIS ŒUVRES SIGNÉES DE TROIS GRANDS NOMS DE LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE

JOSEPH CONRAD LE NÈGRE DU NARCISSE
TRADUIT PAR ROBERT D'HUMIÈRES

MARCEL PROUST LES PLAISIRS ET LES JOURS
PRÉFACE D'ANATOLE FRANCE

PAUL VALÉRY VARIÉTÉ

BENJAMIN CRÉMIEUX

DRIEU LA ROCHELLE

XX^e SIÈCLE

PLAINTÉ CONTRE INCONNU

Études sur : PROUST, GIRAUDOUX, DUVERNOIS,
HAMP, LARBAUD, BENOIT, ROMAINS, MAC ORLAN,
MORAND, DRIEU LA ROCHELLE, PAULHAN, DURTAÏN,
POURRAT.

SATIRES

5 VOLUMES. Chacun 7.50

VIENT DE PARAÎTRE :

Manifeste du Surréalisme

par

ANDRÉ BRETON

Qu'est-ce que le Surréalisme?

Un volume sous couverture orange..... 7 fr. 50

EN VENTE CHEZ
TOUS LES LIBRAIRES

et chez SIMON KRA, Éditeur,

6, rue Blanche

PARIS

ÉDITORIAL

Le Bloc des Gauches a perdu son grand Ecrivain

Dans l'éditorial consacré à Barrès, *Clarté* disait : « Des trois fils spirituels de Renan, l'un est mort royaliste, il a tout lâché, celui-là, il exagérait ; l'autre a mal tourné, il est devenu un vrai *pudendum*, on ne lui fera certes pas des funérailles nationales... » En décembre 1923, on ne pouvait pas prévoir le cyclone du 11 mai 1924, amenant au pouvoir le *Bloc des Gauches* ; le *Bloc National* avait fait à Barrès des funérailles nationales ; le Parlement était là, la chose alla de soi ; pour Anatole France, nos députés étant encore en vacances, le *Bloc des Gauches* dut se contenter de l'enterrer « aux frais de l'Etat » ; mais ce fut tout comme ; la cérémonie fut très suffisamment officielle ; tout l'Etat-Major du Cartel était là, y compris Joseph Caillaux, non encore amnistié, mais déjà Tout-Puissant, et sans compter notre excellent Léon Jouhaux, qui représentait... le peuple, le peuple officiel de la C. G. T., celui qui peut mélanger sans vergogne ses drapeaux rouges aux drapeaux tricolores — agréable, pittoresque et symbolique mélange, qu'on put, en effet, admirer le samedi 18 octobre 1924 !

Mais *Clarté* avait tort, en tout état de cause, d'écrire qu'il ne serait pas fait à Anatole France de funérailles officielles ; car, à supposer que le *Bloc National* eût été encore au pouvoir, il n'eût pas, sans doute, boudé le « grand écrivain », le représentant du « clair génie français » ; et il n'eût pas oublié davantage qu'en 1914, le « bon Maître » avait pensé, lui aussi, s'engager, tout comme Barrès, et combattre dans les rangs des nobles soldats de la Justice, du Droit et de la Civilisation contre la hideuse Germanie, pays de Luther, « ce moine gonflé de bière et de théologie ». Car enfin, notre « bon Maître » s'était rangé, lui aussi, dans la cohorte unanime de l'*Union sacrée*, aux côtés de Maurras, de Mgr Amette, de Guesde, de Sembat et de Jouhaux, comme de Barrès et de Joseph Reinach ; il avait fait partie du... *Bloc National*, tout comme le *Bloc des Gauches* lui-même ; il n'avait pas rompu avec la communion patriotique, il ne s'était pas montré hérétique ou apostat de la *religion française*... D'ailleurs, les gauches elles-mêmes avaient-elles boudé à la mort de Barrès ? Ne l'avaient-elles pas acclamé comme étant, lui aussi, un « grand écrivain » ? Barrès, au début de sa carrière, avait été vaguement anarchisant, puis

s'était... rangé ; France, lui, d'abord réactionnaire, était devenu ensuite un « révolutionnaire distingué ». Tout cela, au fond, n'a pas beaucoup d'importance aux yeux de notre bourgeoisie cléricalle ou anticléricalle, qui sait très bien, de ces évolutions politiques, ce qu'en vaut l'aune, qui pense *in petto*, « cherchez la femme », et n'a sans doute pas tort ; et qui, en tous cas, s'est prise, sur le tard et unanimement, d'un tel amour de l'Art, qu'en sa faveur, et de peur de passer pour béotienne, elle pardonne à ses chers fils toutes les *incartades* politiques (1).

L'*Union sacrée* s'est donc refaite tout naturellement autour du cercueil d'Anatole France, comme autour du cercueil de Maurice Barrès ; Charles Maurras, le plus fidèle disciple peut-être du « bon Maître », a bien été forcé de rester chez lui, et cela, certes, a dû lui coûter de bien cuisants regrets ; mais *L'Action Française*, malgré le caractère civil des obsèques, malgré la présence — scandale plus grand encore — de Joseph Caillaux, y fut « invisible et présente » : dans sa tendresse invincible pour le *mainteneur* de la langue française, de la pureté de sa grammaire et de sa syntaxe — ces colonnes de l'Ordre — Maurras est prêt à avaler toutes les couleuvres ; il ne veut se souvenir sans doute que de certain « discours sur l'histoire universelle » dans la *Révolte des Anges*, discours large et magnifique, opposé à l'étroit et triste discours de Bossuet, où s'étale une philosophie de l'histoire bien faite en effet pour chatouiller délicieusement toutes ses haines et toutes ses amours — haine du christianisme, haine du germanisme, haine du romantisme — ces trois abominations — et amour passionné et débordant des colonnes grecques, images de la Volupté elle-même.

En vérité, le concert de la presse bourgeoise est une puissante incantation. Bon nombre de camarades n'ont pas caché non plus leur vénération envers Anatole France (2), que la *Pravda*, cependant, qualifiait de « représentant hors ligne de L'ART CAPITALISTE ».

(1) Ce culte de l'Art pour l'Art, de l'Art au-dessus de la *Mêlée*, il est assez curieux de le voir partagé par certains révolutionnaires.

(2) Par là, on peut dire, constatation assez étrange, que l'*Union sacrée* fut plus totale encore autour de France qu'autour de Barrès, que le *Bloc des Gauches* a bien pu encenser, à l'égal du *Bloc National*, mais que les révolutionnaires se refusèrent tout de même à « adopter ».

Pour expliquer ce fait au moins singulier de nos révolutionnaires amoureux d'un art aussi... raffiné, Sorel écrivait naguère ceci :

« On a souvent vu des gens du monde se muer sans la moindre peine en démagogues, et obtenir de grands succès dans ce rôle ; ils n'avaient eu qu'à apprendre le dictionnaire des lieux communs populaires ; ce travail leur était facile, attendu qu'ils étaient habitués, pour briller dans les salons, à suivre les modes politiques, littéraires ou musicales. Anatole France, en devenant un révolutionnaire distingué, n'est point sorti de sa famille intellectuelle ; il avait toujours composé ses livres en cueillant des bouquets dans les bibliothèques ; les socialistes utilisent infiniment plus souvent leur mémoire que les facultés d'observation dont ils peuvent être doués. » (Préface aux *Méfaits des Intellectuels*, Edouard Berth, p. XXV-VI).

Il faut se rappeler aussi ce qu'écrivait Renan dans son fameux article « la Théologie de Béranger » sur l'alliance toute française du fanatisme et de la frivolité, et sur l'étrange faveur dont, chez nous, ont toujours joui les libertins. « Qu'on examine, écrit Renan, les réputations devenues nationales, on verra qu'il n'en est presque aucune où n'entre ainsi un peu de la faveur qui s'attache à un certain mauvais goût... Combien n'a-t-il pas servi à Henri IV d'être un libertin ! Ce bon pays de France n'a pu résister à la séduction d'un roi bon camarade, ne respectant aucune femme et ayant des airs familiers. Il y a quelques années, le public raffola de la correspondance d'un homme célèbre, où celui-ci s'avouait joueur, aventurier et mauvais sujet. Cela ne lui fit aucun tort, et quand on raconta qu'il fit une fin chrétienne, tous furent édifés. J'imagine qu'il arrivera quelque chose d'analogue pour M. Béranger. La légende le fera se confesser en échangeant un gros rire avec son curé ». Sans doute, Anatole France, le libertin, ne s'est pas finalement confessé ; mais M. Henri Massis nous a raconté certaine entrevue où le « bon maître » lui aurait dit « qu'il n'était pas plus sûr que cela que ce ne fût pas lui qui eût raison ».

Henri Heine écrivait, traçant le programme des révolutionnaires panthéistes allemands : « Nous ne voulons ni sans-culottes (3), ni bourgeoisie frugale, ni présidents modestes ; nous fondons une démocratie de dieux terrestres égaux en béatitude et en sainteté. Vous demandez des costumes simples, des mœurs austères et des jouissances à bon marché ; et nous, au contraire, nous voulons le nectar et l'ambrosie, des manteaux de pourpre, la volupté des parfums, des danses de nymphes, de la musique et des comédies (de l'*Allemagne*, édition de 1856, t. I, p. 84). » Ce programme révolutionnaire est bien celui d'Anatole France, révolutionnaire...

(3) Anatole France non plus : il a écrit *Les Dieux ont soif* !

érotique, dont la comtesse de Noailles, dans un poème publié par le *Quotidien*, a traduit la pensée profonde par ce dernier vers :

Et l'éternel Eros, ami de la Pensée.

Naguère, Eugène Fournière, disciple de Benoît Malon, auteur de *l'Idéalisme social* et de *l'Âme de demain*, disait que « la courtisane était la compagne naturelle du penseur ». C'est bien cela : *intelligence, harmonie, volupté* — la société future doit ressembler à une sorte de *Grèce idéalisée*, de cette Grèce alexandrine, *artiste et voluptueuse*, un peu image d'Epinal, à qui Nietzsche opposa la Grèce héroïque et tragique, celle d'Hercule, d'Homère et d'Eschyle. Proudhon, le moraliste austère, ne saurait convenir, évidemment, à tous ces révolutionnaires... en rut, lui qui s'écria un jour en parlant des « gens de lettres » : « Montrez-moi quelle part des consciences plus vénales, des esprits plus indifférents, des âmes plus pourries que dans la caste lettrée !... Que leur importent la sainteté de la religion, la gravité de l'histoire, la sévérité de la morale ! Ils passent, comme des filles perdues, de la légitimité à l'usurpation, de la monarchie à la république, de la politique au socialisme, de l'athéisme à la religion. Tout leur va, pourvu qu'ils en retirent de la vogue et de l'argent... Flageorneurs du peuple, flageorneurs de la bourgeoisie, flageorneurs des rois, flatteurs de tous les pouvoirs, toujours prêts à saluer l'Amphitryon où l'on dîne, ce qu'ils vous demandent au nom de la patrie, du travail, de la famille, de la propriété, c'est de l'or, du luxe, des voluptés, des honneurs et vos femmes. » (*Mélanges*, p. 42.)

Anatole France... révolutionnaire ? Cela fait rire. Cet *artiste de luxe* à donner en pâture aux âmes populaires ? De qui se moque-t-on ? Veut-on faire de nos prolétaires des *prolétaires-bourgeois-gentils-hommes*, dignes de figurer dans un de ces *opéras-comiques* comme Fourier en imaginait pour ses phalanstères ? Voltaire, dont le seul *Candide* suffirait à dispenser de rien lire d'Anatole France — et comme langue, c'est autrement écrit que n'importe quel volume du « bon maître » — et qui écrivit *la Pucelle*, fut le premier homme de lettres qui fit fortune avec sa littérature ; encore ce diable d'homme avait-il une verve, un esprit, une vivacité, un feu qui lui assurèrent une vraie royauté et traduisirent l'élan d'une bourgeoisie partie à la conquête du monde ; nous eûmes ensuite *le père Hugo*, qui, en exploitant convenablement *les Misérables*, se fit à son tour une fortune assez rondelette, laquelle lui permit de vaticiner du haut de son rocher de Guernesey et de fonder un nouvel empire littéraire, avec une philosophie de garde-national humanitaire et démocrate ; puis Renan, que Nietzsche baptisa *mi-prêtre, mi-satyre*, Breton idéaliste finissant par des... gasconnades ; Zola, qui fonda une sorte « d'empire pornocratique » — et enfin,

nous eûmes ce qu'on pourrait appeler *l'empire érotique* d'Anatole France : l'évolution est achevée ; le mol, indolent et paresseux *artiste*, qui est allé mourir auprès de la *molle* Loire, et qui, selon Edmond Jaloux (4), aimait avant tout sa *sécurité*, — une sécurité parée d'objets d'art, de livres et de volupté — est devenu, pour une bourgeoisie à bout de souffle, de moralité et d'idées, mais toujours au fond *très libertine*, le type même du « grand écrivain ».

Verrons-nous en lui, avec un peu d'indulgence, un héritier de Rabelais, de Montaigne, de Molière, de Voltaire, de cette lignée en qui Proudhon découvrait une *lignée révolutionnaire* authentique ? Sans doute, ce qu'on a pu appeler le *classicisme bourgeois* eut sa fonction révolutionnaire ; le large rire de Rabelais, ce Gaulois épique et regorgeant de santé, que Proudhon trouvait plus *chaste* que Lamartine ; le *déjà* mol oreiller de Montaigne, amoureux cependant des stoiciens, et le comique déjà très amer de Molière, comme le rire sarcastique de Voltaire, ont ébranlé et contribué à jeter par terre l'ancien ordre royal, aristocratique, religieux et militaire, sur qui Anatole France, qui procédait de *Candide* et des *Dialogues philosophiques* de Renan, a achevé de verser l'acide d'une ironie où, faute d'élan et de tempérament, le scepticisme, de viril et révolutionnaire, devient un émollient. France fut dreyfusard ; il fut socialiste avec Jaurès ; il eut même l'air de comprendre quelque peu Lénine et de « bolcheviser » ; mais la guerre des classes, pas plus d'ailleurs que la guerre des Etats, ne pouvait convenir à ce pacifiste essentiellement pacifique, épris avant tout de luxe, d'harmonie, de volupté et de sécurité, dont toute la philosophie se résume dans le « *tantum religio potuit suadere malorum* » de Lucrece, successeur des grands libertins et aventuriers de l'Esprit de la Renaissance et des philosophes matérialistes du XVIII^e siècle, néo-grec et néo-paiens — comme Maurras — pour qui sont restées totalement vaines et la révolution chrétienne et la révolution roman-

(4) Voir son article des *Nouvelles Littéraires* du samedi 18 octobre, où France est jugé et... admiré avec des réserves terriblement significatives.

tique, fermé, par conséquent, à toute notion de vie intérieure, sensuel, voluptueux et superficiel, « spirituel et plat, avec un fond canaille » — pour le caractériser des termes mêmes avec lesquels Nietzsche a caractérisé le XVIII^e siècle, dont France fut parmi nous le dernier représentant authentique. En vérité, le socialisme n'a rien à voir avec lui ; car que pourrait devoir la nouvelle culture prolétarienne, cette *culture de producteurs*, à ce *parasite et sybarite des lettres*, qui incarne éminemment l'ancienne culture ? Ce n'est pas d'ironie (5) ni de pitié — ces deux Muses du « bon maître » — qu'ont besoin les travailleurs révolutionnaires, à qui s'impose la tâche « redoutable, grave et sublime », de fonder une nouvelle Cité — la Cité du Travail — laquelle ne doit pas rappeler la Grèce de Périclès et d'Aspasie, mais l'ancienne cité héroïque, dont les vertus guerrières seraient transformées en vertus ouvrières. Le *Bloc des Gauches* l'a adopté : laissons-le lui pour compte. La démocratie bourgeoise n'a jamais vécu que de négations ; et, dans le délabrement des âmes, le voltairianisme même renaisé d'un France est totalement insuffisant : car, en vérité, ce n'est pas avec des arguties sur la souveraineté, ni des vues philosophiques tirées du jardin d'Epicure, qu'on fera marcher les ateliers, le jour où la discipline capitaliste tombera et où les travailleurs seront les maîtres du monde de la Production. Epicure représentait la décadence grecque, une Grèce fatiguée et avide d'ataraxie ; Anatole France, c'est, comme dit Nietzsche, « la décadence opulente, aimable et malicieuse, aimant le luxe et l'art » : il pouvait séduire un socialisme réformiste, bourgeois et parlementaire, forme extrême, au fond, de la démocratie et de la décadence moderne ; un socialisme vraiment révolutionnaire, qui *doit* apporter au monde des valeurs nouvelles, ne peut que l'ignorer et déclarer qu'il n'a rien à faire avec « ce représentant soi-disant hors ligne de l'art capitaliste ».

EDOUARD BERTH.

(5) Proudhon, à la fin des *Confessions d'un révolutionnaire*, invoque bien, lui aussi, l'ironie, dont il fait un magnifique éloge ; mais cette ironie proudhonienne est bien différente de l'ironie renaisante ou de l'ironie de France : elle a un rire clair, joyeux et héroïque, et non ce sourire désabusé et sceptique qui sent la décadence.

Pour développer son point de vue
marqué dans le présent Editorial

CLARTÉ publiera :: :: :: ::
le 15 novembre UN CAHIER

Spécialement consacré à l'analyse de l'œuvre
■ ■ d'ANATOLE FRANCE ■ ■

La Révolution et les Intellectuels

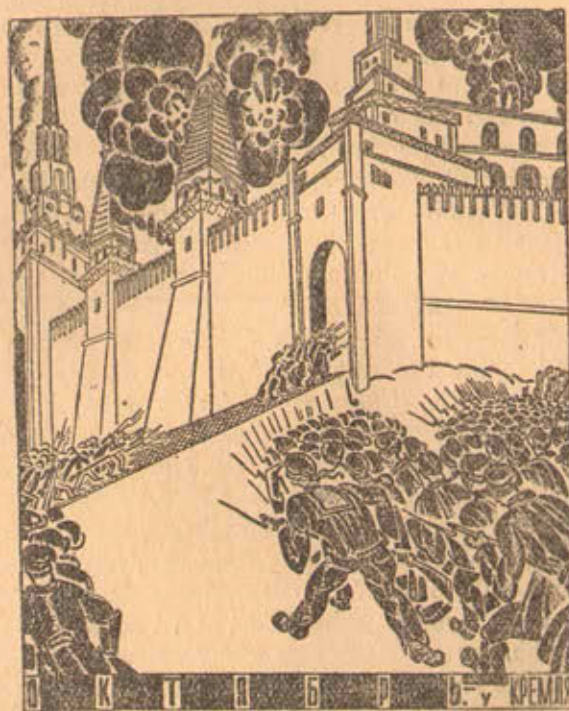
En 1922, nous traduisons la Faillite de l'Humanisme d'Alexandre Blok.

Il nous semblait que, pour quelques esprits curieux et sensibles, cette analyse des impondérables, cette philosophie des ères humaines serait une réplique utile à cet autre style de pensée dans lequel se définit la lutte quotidienne, pour des buts immédiats. Pour nous, Français, en particulier, tant amateurs de « clarté », de « limpidité », de « facilité », il y a là une invite à la réflexion qui, loin d'affaiblir, comme le vulgaire pourrait le croire, notre faculté d'action, soutiendrait au contraire nos énergies.

Ne sommes-nous pas les héros, mais aussi les victimes de cette culture latine que l'on nous vante : culture qui fut immense, surtout lorsque vint la féconder la combien plus primordiale culture orientale, en ces temps-là traduite dans le rêve religieux ; culture arrivée aujourd'hui à son complet dépouillement, vraiment limpide et même stérilisée, dépourvue de foi, et dont l'extrême vieillesse s'enorgueillit de son suprême scepticisme.

L'esprit révolutionnaire français, comme tout ce qui est français, est l'aboutissement de cette culture. La Révolution française, qui était, bien entendu, une explosion première de cette « musique » dont nous parle Blok, de l'élément créateur, profondément naturel, primordial, qui se perpétue dans la semence populaire, s'est exprimée en formules héritées de la vieille culture gréco-latine, mais dépouillée de l'apport oriental-chrétien, et clarifiées par l'éloquence des collègues de la Sorbonne et des pères jésuites ; le langage de la Révolution Française fut celui de Voltaire, fut celui d'un Rousseau discipliné par l'éducation parisienne, il se réduisit à l'expression étroite d'un Code nouveau. Le romantisme, en creusant les dessous de cette rhétorique, semblait réactionnaire. Le peuple, en s'assimilant quelques formules simplistes qui paraissaient plus justement adaptées à la vie, en suivant les leçons de ses avocats, se bornait à un matérialisme d'école primaire. Ainsi, l'esprit révolutionnaire français reste incomplet. Il faut rechercher ailleurs le sens profond de la Révolution. On ignore trop souvent et trop volontiers la richesse, l'universalité de la Révolution que nous annonçait, dans un autre « matérialisme historique » Karl Marx. Ce maître est le premier à avoir compris que le vrai sens de la Révolution est dans un renouvellement total du contenu humain. Avec la Révolution Russe, les premières notes éclatent, les prolongements du « matérialisme marxiste » s'accordent au rythme, à la puissance, au chant de l'élément populaire et naturel ; et cette nouvelle création d'humanité nous vient, faut-il s'en étonner ? encore une fois de l'Orient...

Il y a quelques jours, Clarté recevait la visite du professeur Bogoraz, d e l'Université de Léningrad. C'est un vieux compagnon des plus grands militants révolutionnaires. Il s'est volontairement limité à l'étude d'une question d'ailleurs immense : ethnographe, il explore, ilâte l'âme populaire de la Russie. Et sa conversation, alimentée par de multiples anecdotes, par des observations sur ce qu'il y a de plus insaisissable, ordinairement, dans l'existence des races, nous donnait le sentiment renouvelé de ce peuple en action révolutionnaire, en effervescence, nous donnait le



goût de ce ferment qui tombe maintenant dans la pâte humaine et la fait lever. Nous comprenons qu'il fallait un nouvel effort pour expliquer la valeur secrète de la Révolution Russe. Nous allions rouvrir les livres extracritiques d'Alexandre Blok et les présenter à nos lecteurs. Depuis la mort de Blok, bien des choses en Russie se sont transformées, qui paraissent immuables chez nous. Ce que Blok disait des intellectuels russes est aujourd'hui plus approprié à notre « intelligence » occidentale qu'à ce qui reste de « penseurs » dans l'émigration.

Voyons, par les yeux de Blok, le spectacle grandiose de la Révolution asiatico-slave, et voyons comment s'agitent de petites créatures qui ont besoin de lunettes, comment elles courent et lèvent les bras au ciel sur le bord de cet océan.

PARIJANINE.

Nous jugeons indispensable de reproduire, en tête des articles de Blok, l'excellent avant-propos de A. Schreider (édition des « Scythes ») :

'Alexandre Blok a groupé, dans une courte brochure, des articles et des conférences rédigés sur un thème qui le tourmentait depuis déjà une dizaine d'années : sur les rapports mutuels de l'élément « musical » que renferme la notion de « Russie » — peuple, âme populaire, élément naturel, — et de ce principe « anti-musical » dont l'incarnation est dans « l'intelligence » — instruction, culture.

Entre ces deux camps, comme entre la troupe de guerre de Dmitri Donskoï et les compagnies du Khan, se déroule, sinieuse, « la brumeuse petite rivière de Népriadva », elle s'insinue, divisant, désunissant, « rouge de sang russe et de sang tatar ».

L'union des âmes est-elle possible ? « Un million cinq cent mille » et « quelques centaines de mille » — peuvent-ils fusionner en une seule âme ? Ou bien, éternellement, deux camps resteront établis sur les rives de la Népriadva : ceux qui aiment « en concile à jacasser sur la personne du Christ », et ceux qui, pour leur Christ, sont capables de supporter les supplices de la Sibérie ?

Voilà la question qui tourmente Alexandre Blok. Dans la rue, le vent ; les prostituées gèlent ; les gens ont faim ; on les pend... ; « il est dur de vivre ; il fait froid, l'existence est abominable » ; — mais de l'autre côté : « monstrueusement, les mots passent et repassent » ; « un honnête social-démocrate au front bossué jette furieusement des dizaines de questions » ; « la tête chauve est ointe de Saint-Chrême » ; « un mince petit prêtre en pauvre petite soutane » ; « les épouses et belles-sœurs en chemisettes convenables »... Y a-t-il possibilité de réconciliation ?

« L'intellectuel » pourra-t-il trouver le salut dans sa terrible maladie, pourra-t-il se défaire de la douloureuse ironie de Heine devant « l'incendie sans flammes », ironie qui retentit en rire désertique chez le « modérément bilieux » descendant « de pères qui se sont ruinés » ? Pourra-t-il adopter une formule qui devrait le sauver de sa maladie individuelle, une formule d'abnégation, qu'il faut accepter pour se retrouver soi-même ?

La Révolution est venue. Les éléments se sont soulevés. La fille de Gogol, la Russie, la Russie qu'il comparait aussi à un équipage attelé de trois chevaux et lancé dans la steppe, la Russie est née et elle a désiré d'être. Elle est née, cette chose toute-belle, cette chose énormément difficile, la seule qui vaille une pensée. Elle s'est réveillée, la Russie de Pouchkine, de Gogol, de Dostoïevsky, de Tolstoï. Tous, conçus, nourris, élevés par le peuple-père, savaient et croyaient que la vie est toute-belle. Et malheur à ceux qui ne croient pas, qui tremblent, qui se cachent, qui ont peur. « C'était aimer trop peu, si nous avons eu peur pour ce que nous aimions. Les kremlins s'écroulent, les tsars déposés ne sont plus des tsars. Les tsars et les kremlins sont dans notre tête. Il faut seulement que dans l'âme chante la musique et, à cette sonnerie cristalline, s'ouvrira le cœur de l'homme. »

Sans foyer, sans famille, sans classe et indigent, l'intellectuel n'a jamais connu la terre ferme ; il est ici, il attend, il prête l'oreille à la musique de l'avenir. Tous n'ont pas entendu. Il y en a de petits, de menus, il y en a de craintifs, il y en a qui ne se sont pas encore réveillés, — qui restent, comme autrefois, étrangers, qui se tiennent encore de l'autre côté de la petite rivière Népriadva, formant un camp d'irritation et d'hostilité. Mais d'autres sont déjà venus et, « de

tout leur cœur, de toute leur confiance », écoutent la Révolution...

Les écrits de Blok nous donnent toujours la volupté incommensurable de la perfection ; leur forme — langage sculptural de Phidias — aux sommets de la joie atteint la plus haute connaissance ; — tout en eux est musique, carillon de cloches, ce que Gogol croyait entendre partout.

Blok nous est proche. Il y a entre lui et nous des liens de parenté. En effet, Blok est un populiste.

Le lecteur, je le vois, a souri ; il veut, je l'entends, répliquer par une de ces phrases d'émeraude que tailait Blok lui-même.

« Il y a des faits indiscutables, mais qui n'ont pas, par eux-mêmes, de signification ; par exemple : Bacon de Verulam était concussionnaire, Spinoza affinait des loupes, Garchine était relieur, Gorki est un social-démocrate... »

Alexandre Blok est un populiste ! Non, ici, la fusion des qualités est plus profonde. Etre populiste, cela ne signifie pas pour nous appartenir à un parti qui réclame la « socialisation de la terre » et indique « des voies particulières de développement ». Le populisme est une façon de sentir, d'éprouver le monde. Le populisme est une façon de comprendre le monde. Le populiste est un type psychologique particulier. Ecoutez ce que Blok écrit et vous comprendrez ce qui l'unit en allégresse avec la connaissance et le sens que les populistes se sont donnés du monde :

« Il ne vaut la peine de vivre qu'à condition de formuler des exigences démesurées devant la vie : tout ou rien ; attendre l'inattendu ; croire non pas en « ce qui n'existe pas », mais en ce qui devrait exister ; admettons que cela n'existe pas encore et doit longtemps se faire attendre. Mais « la vie nous paiera de cela, car elle est toute-belle ».

A. SCHREIDER.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

La rédaction du Znamia Trouda m'a donné la possibilité de communiquer à de nouveaux lecteurs mes idées d'aujourd'hui et de naguère, sur un thème qui m'a préoccupé depuis une dizaine d'années.

Je crois de mon devoir de noter tout d'abord que je n'ai jamais abordé la question du côté sociologique, et encore moins du côté politique. Mon thème, si je puis ainsi m'exprimer, est musical (non point, bien entendu, dans le sens spécial de ce terme). C'est ce qui explique la généralité de titre de tous ces articles : « La Russie et les Intellectuels (l'Intelligence) ».

La Russie n'est pas ici un Etat, un ensemble national, une patrie, mais une combinaison qui change constamment d'aspect, qui passe et s'écoule, comme le monde d'Héraclite, et cependant qui reste identique à elle-même en quelque chose d'essentiel. Pour fixer cette notion, les mots les plus approchants se-

raient : « le peuple », « l'âme populaire », « l'élément », — mais chacun de ces mots, séparément, n'épuise pas tout le sens musical du mot « la Russie ».

De même, le mot « intellectuels » ou intelligence n'est pas employé selon sa signification sociologique; il ne s'agit pas de la classe, ni de la force politique, ni « d'un groupe hors classe », mais encore d'une combinaison singulière, qui existe pourtant vraiment et qui, par la volonté de l'histoire, est entrée en des rapports extrêmement notables avec « le peuple », avec « l'élément »; précisément, en des rapports de lutte.

L'intelligence, comme la Russie, change constamment d'aspect, mais reste aussi identique à elle-même en quelque chose d'essentiel. Toutes proches de cette notion sont les notions « de lumières » (au moins dans le sens que donnait à ce mot le XVIII^e siècle), « de culture » (non dans le sens antique, mais dans le moderne); mais, encore une fois, dans ces notions, dans ces termes, il n'y a pas de pleine coïncidence musicale avec ce dont je parle; pour mieux dire, c'est précisément l'antimusalité de cette notion « d'intelligence » qui me force à instrumenter avec ce mot plutôt qu'avec un autre.

Ces réserves faites supprimeront, je l'espère, beaucoup d'objections qui m'ont été opposées et qui se basaient souvent sur le plus pur malentendu.

L'intelligence et la Révolution

« La Russie périt ! » — « Plus de Russie ! » — « Requiem sur la Russie ! » — Voilà ce que j'entends autour de moi.

Mais devant moi est la Russie : celle que virent, en des songes terrifiants et prophétiques, nos grands écrivains; le Pétersbourg que vit Dostoïevsky; la Russie que Gogol comparait à un traîneau emporté par ses trois chevaux.

La Russie est une tempête. La démocratie arrive « ceinturée de tempêtes », selon l'expression de Carlyle.

Il est du sort de la Russie de vivre des tourments, des humiliations, des partages; mais elle sortira de ces humiliations rénovée et grande d'une nouvelle manière.

Dans le torrent de pensées et de pressentiments qui s'est saisi de moi voilà dix ans, il y avait un sentiment fort mêlé de la Russie : angoisse, épouvante, repentir, espérance.

C'était alors l'époque où le pouvoir du tsar atteignait une dernière fois son but : Witte et Dournovo avaient serré la révolution d'un nœud coulant; Stolypine avait enroulé fortement le bout de la corde à son bras nerveux de seigneur. Mais le bras de Stolypine faiblissait. Lorsque ce dernier des nobles disparut, le pouvoir, selon l'expression d'un haut dignitaire, passa à « des journaliers »; alors, la corde aussi faiblit et tomba d'elle-même.

Tout cela avait duré peu d'années; mais ce peu

d'années pesait aux épaules comme une longue nuit sans sommeil et peuplée de fantômes.

Raspoutine est tout, Raspoutine partout; les Azef démasqués et non démasqués; et enfin les années de la boucherie européenne; une minute, il sembla que ce massacre allait assainir l'atmosphère, — cela nous semblait ainsi, à nous, gens excessivement impressionnables; mais, en réalité, la guerre devait couronner dignement tout le mensonge, toute la boue et la vilénie dans lesquels trempait notre patrie.

Qu'est-ce que la guerre ?

Des marécages, des marécages, des marécages; couverts d'herbe ou de neige; à l'Occident, un morne projecteur allemand, de la nuit, fouille la nuit; au soleil du jour apparaît un « fokker » allemand; il vole obstinément par un sentier toujours le même; comme si, dans le ciel, on pouvait frayer et souiller un sentier; autour de lui se dispersent de petites fumées blanches, grises, rougeâtre (c'est nous qui tirons sur l'avion, sans presque jamais le toucher; de même tirent les Allemands sur nous); le « fokker » semble gêné, hésitant, mais s'efforce de tenir son sentier immonde; de temps à autre, méthodiquement, il jette une bombe; ce qui veut dire que l'endroit visé a été piqué sur la carte par des dizaines de mains, à l'état-major allemand; la bombe tombe parfois sur un cimetière, parfois sur un troupeau de bêtes, parfois sur un troupeau d'hommes; le plus souvent, bien entendu, dans le marais; ce sont des milliers de roubles populaires dans la vase.

Les gens guignent vaguement tout cela, alanguis d'ennui, perdus de désœuvrement; ils ont eu déjà le temps de charrier vers ces lieux toute l'ordure des loquements d'avant-guerre : trahisons, jeux de cartes, ivrognerie, querelles, cancans.

L'Europe est devenue folle : la fleur de l'humanité, la fleur de l'intelligence passe des années dans le marais, s'y tient avec conviction (n'est-ce pas un symbole ?) sur une étroite bande de terre qui s'allonge en milliers de verstes et s'appelle « le front ».

Les gens sont minuscules, la terre est énorme. C'est une niaiserie que de dire que la guerre mondiale soit si remarquable : il suffit d'un petit morceau de terre, de la lisière d'un bois, d'une clairière pour coucher des centaines de cadavres d'hommes et de chevaux. Et combien l'on en peut enfouir dans une petite fosse qui sera bientôt tendue d'herbe ou poudrée de neige ! Voilà l'une des causes sensibles qui font que la « grande guerre européenne » est si ignoble.

Il est difficile de dire ce qui est le plus écoeurant : le sang versé, ou bien ce désœuvrement, cet ennui, cette goujaterie; sang versé ou goujaterie, cela s'appelle « la grande guerre », « la guerre de la patrie », « la guerre pour la délivrance des nationalités opprimées », ou bien quoi encore ? Non, sous tous ces titres, on ne saurait délivrer personne.

Voilà que sous la boue et l'abomination de la désolation, sous le fardeau d'un ennui forcené, d'un désœuvrement insensé, les gens se sont comme dissipés,

se sont tus, se sont renfermés en eux-mêmes; comme si on les avait mis sous cloche, sous des cloches où graduellement l'on faisait le vide. Voilà, c'est alors que l'humanité a vraiment sombré dans la crapule, et en particulier — nos patriotes de Russie !

Le torrent de pressentiments qui avait grondé sur certains d'entre nous, entre deux Révolutions, s'est aussi affaibli, étouffé, et il est rentré dans la terre. Je ne crois pas avoir été seul à éprouver une sensation de maladie et de délire de 1909 à 1916. Maintenant que toute l'atmosphère européenne est changée par la Révolution russe, qui débute comme « une idylle non sanglante » aux journées de février, et qui grandit sans cesse, de plus en plus redoutable, maintenant, parfois, il semble que rien ne fut de ces années de naguère, si antiques, si lointaines; mais le torrent qui s'était retiré sous la terre, qui coulait sans bruit dans les profondeurs ténébreuses, — voici qu'il gronde à nouveau, et, dans son vacarme, il y a une musique nouvelle.

Nous aimions ces dissonances, ces rugissements, ces tintements, ces brusques transitions... dans un orchestre. Mais, si vraiment nous les aimions, si, dans les théâtres à la mode, après dîner, nous ne pensions pas seulement à chatouiller nos nerfs, — ne devons-nous pas écouter et aimer les mêmes sons, maintenant qu'ils s'envolent de l'orchestre du monde ? Ne devons-nous pas, les écoutant, comprendre que le sujet de cette musique est le même, toujours le même ?

Car la musique n'est pas un jeu. Quant à la bête qui pensait que la musique est un jeu, qu'elle se conduise donc maintenant comme la bête qu'elle est : qu'elle tremble ! qu'elle rampe ! qu'elle sauvegarde son bien !

Nous autres Russes, nous traversons une époque qui a peu d'égaux en grandeur. La parole de Tutchév revient à la mémoire :

*Heureux qui visita ce monde ..
En ses minutes fatales,
Les dieux bienfaisants l'appelèrent
Comme convive au grand festin ;
D'un haut spectacle spectateur...*

Ce n'est pas l'affaire de l'artiste de veiller à l'exécution de ce qui fut conçu, de se soucier de cette exécution. Chez l'artiste, tout ce qui est vie coutumière, quotidienne, bientôt transformée, trouvera son expression plus tard, quand la vie l'aura consumé. Ceux d'entre nous qui survivront, qui ne seront pas « froissés, écrasés sous la tombée du bruyant tourbillon », se retrouveront possesseurs d'innombrables trésors spirituels. A cette possession ne pourra parvenir sans doute qu'un nouveau génie, l'Arion de Pouchkine. « Jeté par le flot sur la rive », il chantera « les hymnes d'autrefois » et mettra sécher « sa robe humide au soleil, sous un rocher ».

L'affaire de l'artiste, l'obligation de l'artiste, c'est de voir ce qui a été conçu, d'écouter la musique qui gronde dans « l'air déchiré par les vents ».

Qu'est-ce donc qui a été conçu ?

De tout transformer. D'opérer de telle sorte que tout soit neuf ; que notre vie de mensonge, d'ordure, d'ennui, de laideur devienne une vie de justice, de pureté, de gaieté et de beauté.

Lorsque de tels desseins, cachés depuis toujours dans l'âme humaine, dans l'âme populaire, brisent les entraves qui gênaient, et s'élançant en torrent tempétueux, ruinant les dernières digues, couvrant le trop-plein des berges, cela s'appelle la Révolution. Ce qui est moindre, plus mesuré, plus mesquin, s'appelle mutinerie, révolte, coup d'Etat. Mais la grande entreprise s'appelle Révolution.

Elle est de parenté avec la nature. Malheur à ceux qui pensent ne trouver dans la Révolution que l'accomplissement de leurs rêveries, si hautes et nobles soient-elles. La Révolution, comme une rafale d'orage, comme une tourmente de neige, apporte toujours du nouveau et de l'imprévu, elle trompe cruellement plusieurs; facilement, elle meurtrit dans son tourbillon celui qui était digne d'un meilleur sort; souvent, elle dépose à la rive, sains et saufs, les indignes; mais ce sont là des détails sans importance, cela ne change ni la grande direction du torrent, ni le roulement d'orage assourdissant dont il retentit. Ce grondement, toujours, — qu'importe ! — *parle de grandes choses.*

L'essor de la Révolution Russe qui désire s'emparer du monde entier (une vraie Révolution ne peut désirer moins, ce n'est pas à nous de deviner si ce désir s'accomplira), cet essor, le voici : elle a l'espoir de soulever un cyclone mondial qui portera aux contrées ensevelies sous les neiges, un vent tiède et un doux parfum de bosquets d'orangers; qui humidifiera les Midis brûlés de soleil sous une fraîche pluie du Nord.

« La paix et la fraternité des peuples », — voilà la devise qui préside aux destinées de la Révolution Russe. Voilà ce que gronde son torrent. Voilà la musique que peuvent entendre ceux qui ont des oreilles.

Les artistes russes ont connu assez « de pressentiments et de signes annonciateurs » pour attendre justement de la Russie de semblables desseins. Jamais ils n'ont mis en doute que la Russie ne fût un grand vaisseau destiné à de grandes navigations. De même que l'âme populaire qui les abreuvait, jamais ils ne se sont distingués par de la parcimonie, de la modération, de l'exactitude : « Tout, tout ce qui porte un péril de perte » contenait secrètement pour eux « d'ineffables voluptés » (Pouchkine). Le sentiment du mal-être, l'ignorance du lendemain les accompagnaient partout. Pour eux comme pour le peuple, dans ses rêves les plus profonds, il s'agissait de tout ou de rien. Ils savaient que le beau seulement mérite ré-

flexion, bien que « le beau soit difficile », comme nous l'enseigne Platon.

Les grands artistes russes, Pouchkine, Gogol, Dostoïevsky, Tolstoï, s'enfonçaient dans les ténèbres, mais ils n'avaient pas la force de demeurer cachés dans ces ténèbres : car ils croyaient en la lumière. Ils connaissaient la lumière. Chacun d'eux, comme tout le peuple qui les avait enfantés, grinçait des dents dans les ténèbres, le désespoir, et souvent une méchante irritation. Mais ils savaient que, tôt ou tard, *tout serait révoqué*, parce que *la vie est belle*.

La vie est belle. A quoi bon vivre pour un peuple, ou pour un homme, qui, dans le secret de son cœur, s'est mis à douter de tout ? Pour celui qui est désenchanté de la vie, qui l'accepte comme « une aumône », « une grâce » ? Pour celui qui pense qu'« il n'est pas si mauvais de vivre, mais que ce n'est pas fameux non plus », car « tout s'en va par son chemin », par le chemin... de l'évolution : que les hommes, en général, sont plutôt mauvais et imparfaits, que c'est bien assez si Dieu leur accorde de geindre leur vie, de se traîner d'une façon ou d'une autre, se tassant en sociétés et en Etats, se gardant les uns des autres par des cloisons de droits et d'obligations, de lois conventionnelles, de rapports conventionnels... Il ne vaut pas la peine de penser ainsi ; et pour celui qui pense ainsi, ce n'est vraiment pas la peine de vivre. Il est facile de mourir ; on peut même mourir sans douleur ; en ce moment, en Russie, plus que jamais : on peut même mourir sans pope ; il n'y aura point de pope pour vous vexer en réclamant son dû après l'office des morts...

Il ne vaut de vivre qu'à condition de formuler des exigences illimitées devant la vie : tout ou rien ; attendre l'inattendu ; croire non en « ce qui n'existe pas », mais en ce qui devrait exister ; admettons que cela n'existe pas encore et doit longtemps se faire attendre. Mais la vie nous paiera de cela, car elle est *toute belle*.

La mortelle lassitude cède la place à un entrain animal. Après un profond sommeil viennent de fraîches pensées, lavées dans le rêve ; en plein jour, elles peuvent sembler *idiotes*, ces pensées. C'est le plein jour qui ment.

Il faut pourtant sentir d'où voguent, d'où viennent de pareilles pensées. Il faut comprendre pourtant, et tout de suite, que le peuple russe, comme Ivanouchka l'imbécile, vient de sauter à bas du lit et que, dans ses pensées, pour ses frères aînés, sinon hostiles, du moins imbéciles comme lui, il y a une grande force créatrice.

Pourquoi parle-t-on, dans le peuple, avec un certain mépris, de la Constituante ? — Parce que nous-mêmes nous sommes préoccupés de « l'agitation électorale », nous-mêmes avons jugé des fonctionnaires pour « abus » lors de cette agitation ; parce que les pays les plus civilisés (l'Amérique, la France) s'étranglent maintenant de toutes les fraudes de leurs élections, de toutes leurs concussions.

Parce que (le moi qui parle ici est d'un brave imbé-

cile) je veux tout « contrôler » moi-même, je veux moi-même tout avoir ; je ne veux pas être « représenté » (en cela est la grande force de la vie : celle de Thomas l'Incrédule) ; parce que, plus tard, dans une salle à colonnes, pourrait retentir encore la voix de trompette de quelque haut dignitaire : « Tel projet de loi, en trente-neuvième lecture, est repoussé » ; dans cette voix de trompette s'exprimerait alors un cauchemar si absurde et si terrifiant, ce serait un tel bâillement de tonnerre de « l'activité sociale organisée », ce serait une telle épouvante sans nom que de nouveau, une fois de plus, les plus sensibles, les plus musicaux d'entre nous (Russes, Français, Allemands — peu importe !) se jetteraient dans « l'individualisme », fuyant « l'activité sociale », dans une nuit sourde et solitaire. Parce que, enfin, Dieu seul peut savoir comment la Russie d'aujourd'hui, la Russie illettrée, a fait ses élections, qui elle a élu, où elle pensait envoyer ses élus ; cette Russie à laquelle il est impossible de faire comprendre que l'Assemblée Constituante n'est pas un tsar.

Pourquoi crie-t-on : « A bas les tribunaux » ? — Parce qu'il existe des tomes et des tomes de « codes » et des tomes de « commentaires explicatifs » ; parce que le juge est un seigneur, un *barina*, et l'avocat, « l'ablatat », un *barine* aussi, qui causent entre eux du « délit » ; ce qui produit du « galimatias » ; c'est sur la malheureuse tête du filou que se produit ce galimatias. Filou, — il l'est certainement ; il a péché, c'est sûr, il a perdu son âme ; il ne lui reste plus que de la colère ou des pleurs de repentir ; se tirer de là ou aller au baigne ; mais disparaître le plus vite possible. Mais eux, qu'est-ce qu'ils ont à le brimer ainsi, parce qu'il a commis de petites saletés ?

« L'ablatat » libéral a été décrit par Dostoïevsky ; Dostoïevsky a été persécuté, sa vie durant ; mais, après sa mort, on l'a appelé « le barde des humiliés et des offensés ». Ce dont je parle a été aussi décrit par Tolstoï. Et qui s'est préoccupé de mettre une grille d'entourage à la tombe de cet original ? Qui se lamente maintenant, craignant que cette tombe ne soit « profanée » ? — Mais, qu'en savez-vous ? Peut-être Lev Nikolaïevitch serait-il heureux si l'on crachait sur sa tombe et si l'on y jetait des mégots ? Les crachats viennent aussi de la création divine ; quant à la grille d'entourage, ce n'est pas tout à fait la même chose.

Pourquoi perce-t-on un trou dans l'antique cathédrale ? Parce que, il y a cent ans, ici, un pope engraisé, en rotant, exigeait, des pots-de-vin et vendait de la vodka.

Pourquoi pille-t-on les manoirs seigneuriaux, si chers aux âmes tendres ? — Parce que l'on y violait et l'on y fouettait les filles : si ce n'est chez tel *barine*, c'est chez le voisin.

Pourquoi renverse-t-on les parcs centenaires ? Parce que, voilà cent ans, sous la ramée de leurs tilleuls et de leurs érables, les *messieurs* montraient leur pouvoir : mettant leur bourse sous le nez du mendiant, et leur

instruction sous le nez du pauvre imbécile. Et tout est ainsi.

Je sais ce que je dis. C'est une vaste chose, c'est illimité. Il est impossible de le taire ; et tous le taisent pourtant.

Je ne doute de la noble générosité de personne, ni de l'affliction de personne ; mais ne répondons-nous pas pour le passé ? Nous sommes les anneaux d'une seule chaîne. Ou bien les péchés de nos pères ne pèseraient pas sur nous ? — Si cela ne peut être senti de tous, cela doit, du moins, être senti par « les meilleurs ».

Ne vous inquiétez pas. Est-ce que le moindre grain de ce qui est vraiment précieux pourrait se perdre ? Nous avons trop peu aimé, et nous craignons pour ce que nous aimons. « Le parfait amour chasse la crainte » ; ne vous effrayez pas de la destruction des *kremains*, des palais, des tableaux, des livres. Il faut les garder pour le peuple ; mais si le peuple les perd, il n'aura pas tout perdu. Un palais détruit n'est plus un palais, un *kremlin* rasé n'est plus un *kremlin*. Ce tsar qui est tout seul tombé du trône n'est plus un tsar. Nos *kremains* sont dans nos cœurs, nos tsars sont dans nos têtes. Les formes éternelles qui se sont révélées à nous ne nous sont retirées qu'avec le cœur et avec la tête.

Que pensiez-vous donc ? Que la Révolution serait une idylle ? Que l'effort créateur ne démolit rien sur sa voie ? Que le peuple était un enfant bien sage ? Que des centaines de filous ordinaires, de provocateurs, de Cent-Noirs, d'hommes qui aiment à se chauffer les mains, ne tâcheraient pas de saisir ce qui aurait été oublié çà ou là ? Et enfin, pensiez-vous qu'ainsi, « non sanglante » et « non douloureuse », se déciderait l'éternelle querelle entre les gens de « sang rouge » et ceux de « sang bleu », entre ceux qui sont instruits et ceux qui ne le sont pas, entre l'intelligence et le peuple ?

N'est-ce pas vous qu'il faut éveiller maintenant d'un « sommeil séculaire » ? N'est-ce pas à vous qu'il faut crier : « Noli tangere circulos meos » ? Car vous avez trop peu aimé, et il vous sera beaucoup demandé, à vous plus qu'à personne. Il n'y avait pas en vous ce carillon cristallin, cette musique de l'amour ; vous avez offensé l'artiste, — mettons que ce ne soit que l'artiste, mais, à travers lui, vous offensiez l'âme même du peuple. L'amour fait des prodiges, la musique soumet les bêtes sauvages à ses incantations. Mais vous (nous tous), vous avez vécu sans musique et sans amour. Mieux vaudrait le silence immédiat, s'il n'y a pas de musique, si l'on n'entend pas la musique. Car tout, sauf la musique, tout ce qui est sans musique, tout ce qui est « sèche matière » ne peut, en ce moment, que réveiller et irriter la bête sauvage. Sans musique, il est impossible en ce moment de frapper à la porte pour en voir sortir l'homme.

Mais les meilleurs, l'élite, disent : « Nous avons été déçus par notre peuple », l'élite ricane, affecte le dédain, exhale sa colère, ne voit rien autour d'elle

que crapule et bestialité (alors que l'homme est à deux pas) ; l'élite déclare même : « Il n'y a eu aucune révolution » ; ceux qui ne pouvaient tenir en place dans leur haine contre « le tsarisme » sont prêts à se jeter maintenant dans les bras des monarchistes, ne serait-ce que pour oublier ce qui se passe en ce moment ; les « internationalistes » d'hier pleurent la « Sainte Russie » ; des athées ou impies de naissance sont prêts à allumer des cierges et à dire des prières pour que soit vaincu l'ennemi de l'intérieur et de l'extérieur.

Je ne sais ce qu'il y a de plus terrible : le « coq rouge », les incendies allumés par vengeance et les jugements improvisés dans la rue, ceci d'un côté, — ou bien, dans l'autre camp, cet effroyable manque de « musicalité ».

Car enfin, je m'adresse à « l'intelligence », et non à « la bourgeoisie ». Celle-ci n'a jamais entendu, même en rêve, aucune musique, si ce n'est celle du piano-forte. Pour celle-ci, tout est très simple : « D'ici peu, nous les aurons », « l'ordre sera rétabli », et tout marchera comme autrefois ; le devoir civique consiste à garder son bien et sa peau ; les prolétaires, c'est « de la canaille » ; le mot de « camarade » est un outrage ; on a réussi à garder son bien, et voilà la journée passée ; on peut encore se gausser des imbéciles qui s'imaginent bouleverser toute l'Europe ; on peut se secouer la panse, on est heureux d'avoir su décrocher quelque part quelque bon morceau de plus.

Avec ces gens-là, on ne peut discuter, car leur affaire est indiscutable : c'est une affaire de ventre. Mais enfin, ce sont des gens à demi instruits, ou même pas instruits du tout ; ils ne savent guère que ce qu'ils ont entendu grogner par les cochons de chez eux, dans la famille, à l'école. Ce grognement, voici ce qu'il dit :

En famille : « Obéis à ton papa et à ta maman. » — « Thésaurise en prévision de tes vieux jours. » — « Apprends, fillette, à jouer du piano, tu te marieras bientôt. » — « Ne joue pas, fiston, avec les gamins de la rue, de peur de faire honte à tes parents et de déchirer ton paletot. »

A l'école primaire : « Obéis à tes maîtres et respecte le directeur. » — « Va cafarder contre les méchants gamins. » — « Tâche de recevoir les meilleures notes. » — « Sois le premier de ta classe. » — « Sois serviable et servile. » — « Avant tout, le catéchisme. »

A l'école secondaire : « Pouchkine est notre gloire nationale. » — « Pouchkine adorait le tsar. » — « Aime ton tsar et ta patrie. » — « Si vous ne vous confessez et ne communiquez pas, on fera venir vos parents et l'on vous diminuera votre note de conduite. » — « Aie l'œil sur tes camarades, pour signaler ceux qui liraient des livres défendus. » — « La bonne n'est pas vilaine, hi... hi... »

Dans l'enseignement supérieur : « Vous êtes le sel de la terre. » — « Il est impossible de prouver l'existence de Dieu. » — « L'humanité marche dans la

voie du progrès, et Pouchkine chantait les jolies jambes. » — « Vous êtes encore trop jeunes pour participer à la vie politique, » — « Faites la nique au tsar, mais en gardant le poing dans la poche. » — « Notez les noms de ceux qui ont pris la parole au meeting des étudiants. »

Au service de l'Etat : « L'ennemi de l'intérieur, c'est l'étudiant. » — « La petite femme est assez gentille. » — « Je t'apprendrai à raisonner. » — « Son Excellence doit venir aujourd'hui : que tout le monde soit à son poste ! » — « Surveillez de près Ivanov, et faites-moi un rapport. »

Que pourrait-on exiger de celui qui a écouté consciencieusement tout cela, qui a cru tout cela ? Mais, semblerait-il, les intellectuels ont fait une révision de toutes ces « valeurs » ? Ne leur est-il pas arrivé d'entendre autre chose ? N'ont-ils pas reçu les lumières de la science, de l'art, de la littérature ? N'ont-ils pas bu de sources autres que celles qui étaient souillées, n'ont-ils pas bu à des fontaines limpides et vertigineusement profondes, où il est périlleux de jeter le regard et où l'eau chante des chants inouïs pour les profanes ?

Le bourgeois a sous ses pieds un sol ferme et sûr, comme le porc a son fumier : famille, capital, situation bureaucratique, décorations, grades, Dieu sur l'icône, tsar sur le trône. Chipez-lui tout cela, et tout s'envolera, les quatre fers en l'air.

L'intellectuel, qui s'en vante d'ailleurs, n'a jamais eu de sol pareil. Ses valeurs à lui ne sont pas matérielles. On ne peut lui prendre son tsar qu'en lui prenant sa tête. Capacités, connaissances, méthodes, expérience, talents sont des biens nomades et ailés. Nous n'avons ni maison, ni famille, ni grades ; nous sommes des miséreux : qu'avons-nous à perdre ?

Il est honteux, en ce moment, d'affecter du dédain, de ricaner, de pleurer, de se tordre les mains, de gémir sur la Russie au-dessus de laquelle vole le cyclone révolutionnaire.

Est-ce donc qu'on a coupé la branche sur laquelle vous étiez assis ? Pitoyable situation : avec des jouissances perverses, vous ajoutiez au tas de ramée, humide de neige et de pluie, vos petites bûches bien sèches, vos copeaux, vos brindilles ; et lorsque la flamme a éclaté, soudaine, et s'est élancée jusqu'au ciel (comme un drapeau), vous voilà à courir autour du bûcher, criant et clamant : « Ah ! ah ! nous allons brûler ! »

Je ne parle pas des politiciens que la « tactique » et les « circonstances » empêchent de montrer une âme. Je pense qu'ils ne sont déjà plus si rares, en Russie, ceux dont l'âme se réjouit, mais qui se renfrognent par devoir d'état.

Je parle de ceux qui ne font pas de politique, je parle des littérateurs, par exemple : si ces derniers

font de la politique, ils pêchent contre eux-mêmes ; « on n'attrape rien, quand on court deux lièvres à la fois » ; les écrivains ne feront pas la politique, mais y perdront leur voix. — Je pense que non seulement leur droit, mais leur devoir, est en ce moment de *manquer de tact, d'être indéliçats*, c'est-à-dire d'écouter cette grande musique de l'avenir dont les sons remplissent l'air, et de ne pas chercher à saisir, çà ou là, certains glapissements, certaines fausses notes dans le majestueux grondement et le carillon de l'orchestre mondial.

L'intelligence russe semble sortir d'une lamentable mésaventure : elle est toute en petites peurs et en petites pointes. N'a-t-on pas honte de se gausser de l'orthographe d'une affiche, d'une lettre qui furent écrites d'une main bonne mais inhabile ? N'a-t-on pas honte de cet orgueilleux silence qu'on oppose aux questions « imbéciles » ? N'a-t-on pas honte de prononcer comme entre guillemets ce beau nom de *camarade* ?

C'est à la portée de n'importe quel boutiquier. C'est ainsi simplement qu'on irrite l'homme et qu'on réveille en lui la bête féroce.

On a toujours la réplique qu'on mérite. Si vous ne voyez partout que des filous, ce ne seront que des filous qui viendront à vous. Vous trouverez devant vous des centaines de chenapans, mais vous n'apercevrez pas ces millions d'hommes qui manquent encore d'instruction, qui sont encore dans les ténèbres. Ce n'est pas à vous qu'il appartiendra de les éclairer.

Parmi eux, il y a des hommes que les violences de la rue ont rendus fous, qui ne peuvent voir le sang, par eux-mêmes versé, dans leurs ténèbres ; des hommes qui frappent du poing leur tête malheureuse : nous autres, sots, nous ne pouvons les comprendre ; et il y en a d'autres en qui dorment les formes créatrices, qui pourront, un peu plus tard, prononcer des paroles telles que n'en formule plus depuis longtemps notre littérature livresque, fatiguée, défraîchie.

L'arrogance politicienne est un grand péché. Plus dureront la superbe et l'ironie maligne de l'intellectuel, plus terribles et sanglants deviendront leurs alentours. Il est hideux et périlleux, ce « dogmatisme adogmatique », élastique, sec, sans saveur, assaisonné de mansuétude indulgente. La mansuétude amène le sang. L'âme appelle le sang. C'est l'esprit seul qui peut combattre les horreurs. Pourquoi barrer, avec votre mansuétude, la voie de la vie spirituelle ? Il est déjà si difficile d'atteindre au beau.

Or, l'esprit est musique. Un démon commandait, un jour, à Socrate d'écouter, pour lui obéir, l'esprit de la musique.

De tout votre corps, de tout votre cœur, de toute votre conscience, — écoutez la Révolution.

(A suivre.)

Alexandre BLOK.

(Traduction de Parijanine.)

NOTES SUR « LE FEU »

Clarté commémore aujourd'hui le quatrième anniversaire de la mort de Raymond Lefebvre.

Dans cette période de stagnation que nous subissons, lorsqu'en présence d'un renouveau des illusions démocratiques et d'une reconstruction capitaliste provisoire, de sincères révolutionnaires se prennent eux-mêmes à douter de l'approche d'une révolution prolétarienne en Occident, nous ressentons d'autant plus cruellement l'absence de celui qui avait été pour nous un guide clairvoyant. Dans le chaos des événements d'après-guerre, lui seul, en France, avait su faire le point. Que n'est-il aujourd'hui encore parmi nous !

Parmi les notes manuscrites qu'il a laissées, nous avons trouvé cette esquisse d'étude sur *Le Feu*. Ecrite en 1916, à l'époque où Raymond Lefebvre adhéra au parti socialiste pour mieux combattre le socialisme de guerre, cette étude, si fragmentaire soit-elle, n'en constitue pas moins une des plus originales qui aient été écrites sur l'œuvre de Barbusse.

Elle remplacera aussi beaucoup de nos lecteurs dans cette atmosphère d'action qui régnait à l'époque où naissaient, de la révolte morale et physique des derniers combattants, Clarté et l'A.R.A.C.

La valeur historique du témoignage

Sans doute les critiques littéraires se livreront-ils un jour — si ce n'est déjà fait — à ce jeu qui consiste à distinguer les influences prépondérantes que décèle *Le Feu*, de Henri Barbusse. On ne manquera pas de nommer Tolstoï. En vérité, il n'est pas un homme cultivé dans le monde moderne qui n'ait été profondément ému par le tolstoïsme. Mais entre l'influence tolstoïenne sur la littérature moderne et *Le Feu*, se place cette sorte de crise de folie collective belliqueuse qui, momentanément, en 1914 et 1915, a recouvert l'humanitarisme, l'a noyé, anéanti comme sous un raz de marée. La première œuvre qui émerge du déluge de la Raison Humaine (1) garde une marque profonde de cette calamité intellectuelle plus atroce encore que la calamité du massacre.

Barbusse et nous tous après lui, nous reconstruisons notre humanitarisme sur un plan nouveau, plus complet, mieux étudié, plus précis.

J'ai déjà, au sujet de *Le Feu*, évoqué le nom de Zola et *La Débâcle*. Voici encore un rapprochement qui

(1) *Au-Dessus de la Mêlée* procède beaucoup plus de l'humanitarisme d'avant-guerre que *Le Feu*. Romain Rolland n'a pas un seul instant courbé la tête, et n'étant pas mobilisé comme Barbusse, a pu, dès le début de la guerre, au plus aigu de la crise, élever une protestation, qui est une protestation de principe, tandis que celle de Barbusse est d'un témoin.



RAYMOND LEFEBVRE AU TRAVAIL

(Croquis de Mela Muter.)

suggèrera des propos subtils aux critiques futurs. Les tendances du livre de Zola sont infiniment plus troubles que celles du livre de Barbusse. C'est toute la différence entre 70 et 1915 : Zola fait le procès d'un commandement incapable, il évoque la douleur patriotique de l'invasion et de la mutilation du territoire. Son antimilitarisme est intimement mêlé — ce fut exactement l'attitude des communards — à une douleur patriotique. L'Allemand y fait figure de brute puissante. Dans *Le Feu*, la guerre seule, le principe de la guerre, est en cause. On ne peut relever aucune trace d'indignation contre le commandement, et il ne peut être question d'y chercher une douleur patriotique de défaite, puisque nous n'avons pas à pleurer de défaite non plus que nous n'avons à chanter de victoires définitives. Barbusse a montré les combattants tels que la guerre de tranchée les a faits : sans anxiété, sans fièvre : une attaque, une corvée, une

attaque, une corvée. Le grand événement, c'est la blessure, bonne ou mauvaise — ou la mort.

Cette monotonie, ce va-et-vient de relève, cet épuisement goutte à goutte, ne ressemble en rien à aucune des guerres précédentes. Elle se poursuit, sereine, sans arrêt, sans surprises, chronométrée. Plus de stratégie, plus de surprises, plus de débâcles brusques, plus de triomphes inespérés, plus rien de cette palpitation devant un inconnu proche. C'est une société nouvelle, des mœurs nouvelles, une immense congrégation d'hommes qui se livrent à des exercices réguliers à des heures régulières. Toute vie civile a disparu. Toute cohabitation d'une société pacifique a cessé, pour la première fois depuis qu'il y a des guerres, avec la société nouvelle des tueurs. Barbusse a assumé la tâche de faire connaître à la Société normale la langue, les mœurs, la vie de cette société des hommes de cette zone spéciale. Tolstoï, Zola, Marx et je ne sais qui n'interviennent que dans la mesure où ils sont intervenus dans la formation intellectuelle d'un Charles Maurras ou d'un Bernard Shaw ou de n'importe qui d'autre.

La philosophie du Feu, c'est celle du prolétariat militaire; la langue parlée dans *Le Feu*, c'est celle du prolétariat militaire; l'influence subie par Barbusse, c'est celle du prolétariat militaire. Quelque chose dont on chercherait en vain la trace dans toute l'épique humanitaire d'avant 1915, le prouve sans conteste. A chaque instant, Barbusse oppose deux sociétés antithétiques l'une de l'autre : non pas la société française et la société allemande, mais les hommes de l'avant et ceux de l'arrière. C'est contre l'arrière que toute l'amertume des sacrifiés s'accumule, cet arrière riche, heureux, dormant, insoucieux du massacre mais ardent à la gloire, débordant de patriotisme et d'opulence, de haine et de confort. C'est lorsque les Poilus, revenus de l'attaque, déambulent dans les rues joyeuses de la ville, que les Poilus se sentent dépayés. Revenus au front, vautrés dans la boue sous un tir de barrage, ce n'est pas contre l'artillerie boche que s'exerce leur indignation, ce n'est pas à elle que s'adressent leurs invectives : ils évoquent la fétardise de la ville de l'Arrière dont les lumières s'allument en même temps que montent autour d'eux les fusées redoutables; ils évoquent les bastringues des bals publics, des cinémas, des théâtres, qui commencent en même temps que s'ouvre le tir de barrage de la relève. C'est ce nouveau classement des haines que note Barbusse. Chose nouvelle. Désormais la foule des soldats s'élève contre la guerre à ce même moment où la foule des civils l'acclame. Cette guerre, la plus sanglante de toutes les guerres, mais qui est aussi la plus clémente aux civils de toutes les guerres, creuse une invincible tranchée entre le pays non bombardé et le pays bombardé. Il y a, dès 1915, une société normalement constituée, permanente; la guerre s'est installée, elle a une constitution autocratique d'un fonctionnement minutieux et précis. Elle a des lois permanentes. Elle

a dépassé la période trouble des ébauches, des improvisations, des tâtonnements.

Ceux qui la font ne l'acceptent pas, mais ils la subissent et sans qu'ils s'en doutent, leur passé s'estompé dans une brume épaissie par les fatigues surhumaines et les abrutissements de bruit. Harrassante, oisive, elle les occupe par sa souffrance immobile. Et, peu à peu, se dessèchent les artères qui, en 1914 encore, reliaient l'arrière à l'avant.

Ceux qui ont analysé cette crise de la conscience nationale ont connu l'une des plus dramatiques épouvantes de cette guerre.

L'œuvre de Barbusse aura eu l'importance historique immense d'avoir contribué puissamment à relier ces communications rompues. En montrant à ceux de l'arrière ce que disent et pensent, et souffrent, ceux de l'avant, *Le Feu* a documenté le monde sur cette société mystérieuse, désormais, ces manques de tact qui, à chaque détour de conversation, éloignaient davantage les deux groupements, pourront être évités. Le rétablissement de cette communication essentielle, la communion en une même indignation, en un même espoir des deux groupements, la reconstitution de l'unité de la foule, tel est le travail de l'opinion publique de la fin de 1916 et de 1917. Le roman de Barbusse aura été l'un des principaux instigateurs de ce mouvement.

Création de l'épopée démocratique (2)

Ce puissant effort de réconciliation humaine que Barbusse a osé en pleine guerre, ce livre de guerre sans un mot de haine contre « ceux d'en face », est aussi, dans une certaine mesure, et avec une grande restriction, un effort de fraternité sociale.

Grand bourgeois intellectuel, Barbusse a fait la guerre en soldat, son livre est un livre de soldat. L'officier n'y apparaît jamais. Aucun des personnages, sauf l'auteur, qui ne prend la parole qu'à la fin, n'appartient aux classes dites dirigeantes.

Le Feu est une épopée démocratique.

C'est, pour un intellectuel, un long apprentissage, mais un apprentissage infiniment fécond, celui du langage et du cœur des classes prolétariennes. A cet égard, la guerre n'aura pas été complètement inutile : ceux des intellectuels qui auront su écouter et aimer leurs camarades de souffrance, auront appris ce que ne révèle aucun livre. Et lorsque luira le jour heureux où les canons seront convertis en tuyaux de che-

(2) Raymond Lefebvre emploie le mot « démocratique » au sens où l'entendaient les révolutionnaires de 1919. Il ne s'agit pas de la démocratie bourgeoise qui comme le disait Lénine « ne fut jamais et ne pouvait être rien de plus qu'une machine à écraser les travailleurs au moyen du capital, qu'un moyen de gouvernement politique du capital, que la dictature de la bourgeoisie ». Toute autre est la conception de la démocratie prolétarienne qui ne peut naître qu'après la révolution. « Il n'y eût jamais encore, écrivait aussi Lénine à ce propos, dans le monde entier un tel pouvoir gouvernemental de la majorité de la population, que le pouvoir des soviets ».
(Note de la rédaction).

minée, une loi devra obliger tout intellectuel à passer un ou deux ans de sa vie dans une usine ou dans une ferme. Il n'est pas moins nécessaire pour l'étude de l'histoire et de la littérature, d'avoir balayé les rues, que d'avoir fait quelques années de critique de textes en Sorbonne. Certains pénibles heurts entre travailleurs manuels et travailleurs intellectuels, dont ceux de la génération d'avant nous ont tant souffert parfois, nous seront épargnés. Dans les tranchées nous avons mélangé nos souffrances. Et ce ne sont pas les prolétaires qui ont abdiqué leur dignité, ainsi que se l'imaginaient l'académicien de *L'Impromptu du Paquetage*. C'est nous, les bourgeois d'avant la guerre, qui avons divorcé d'avec notre classe.

D'une fructueuse collaboration où les uns ont apporté leur réalisme, la quotidienne expérience du fait, la violence de leur force neuve, et les autres, leur documentation, la force rationnelle de leur révolte calculée, va naître une ère nouvelle dans l'histoire des partis démocratiques.

Il faut apprendre avec respect notre argot des tranchées. C'est un glossaire de révolution.

Et de même qu'en révélant à la France de l'arrière les souffrances de la France de l'avant, cette nouvelle littérature de guerre dont *Le Feu* est la première manifestation, tend à constituer cette UNITÉ DE LA FOULE nécessaire à notre action internationale, de même en faisant fusionner les travailleurs manuels et les travailleurs intellectuels, Barbusse ébauche le premier une

tentative de coalition de forces, nécessaire pour le coup d'épaule final.

« Il y aura toujours des guerres », disent ceux qui confondent la guerre avec la lutte pour la vie, comme qui, pour excuser les plus infâmes erreurs, confondrait, plus ou moins consciemment, le sadisme avec l'amour sain, ou la mort normale avec le suicide. Il y aura toujours des guerres : tout dépend du classement des haines. Et le combattant, qui, de son lit d'hôpital, écrivit *Le Feu*, semble avoir désigné à la colère du peuple certains ennemis, certains coupables, accusation grave encore incertaine et imprécise, menace future plutôt qu'accusation. Certaines omissions semblent plus précises encore que des désignations hâtives. Il y a, dans certains passages de ces notes de guerre, comme une clémence puissante qui veut donner au coupable le temps de se convertir (voyez *L'Aube* et *La Virée*).

De sorte que, d'un bout à l'autre, ces notes d'une guerre franco-allemande prennent l'allure d'un chant de guerre sociale.

Cette glorification de la douleur, de la naïveté, de la puissance démocratique a si fortement maté ce que les fureurs nationales peuvent avoir d'exubérance factice, que l'œuvre de Barbusse s'évade du cycle épique français. Elle n'est que populaire. Elle est donc internationale.

Elle annonce la création de l'épopée démocratique.
Raymond LEFEBVRE.



« Ah! le veinard! Il va couper à l'attaque! »

(Extrait du Film 1914, par Lucien Laforgue).

⋮ Révolutionnaires français ⋮

A propos de *Guerre des Etats ou Guerre des Classes*, par Edouard BERTH⁽¹⁾

L'étranger qui parcourt les grandes cités flamandes erre longtemps dans un dédale de maisons basses, proprettes, parfois antiques et belles, mais où la monotonie des pignons côte à côte s'étend, indéfinie. Quand la lassitude des détours paraît s'être imposée comme la loi même d'une ville surbaissée en médiocres entassements, soudain, une place, et la base cubique d'on ne sait quoi, vous arrêtent net, et l'œil cherche en plein ciel la tête d'un grand être de pierre d'une espèce oubliée.

J'ai ressenti quelque chose d'analogue dès les premières pages du dernier livre d'Edouard Berth. Les plus sévères disciplines ont beau nous armer contre l'apparente médiocrité de l'actuel sous toutes ses formes, nous avons beau n'accorder à toute lecture que notre coup d'œil de vieux routier qui commence à ne pas mal connaître son secteur, quand même, sans nous en rendre compte, nous sommes débordés; la mesquinerie de l'amas journalistique s'impose malgré tout à l'éclat de telle dépêche d'agence qui luit parfois, au détour des feuilles parcourues. La presse nous défigure notre temps, quoi que nous fassions. L'éveil d'une causerie, d'une remarque, suscite par moments des visions de dures lignes, d'entretoises secrètes: on s'en contente trop vite, et tout reste en plan. Alors on ouvre un livre, et surgit une épure complète, dans la hardiesse d'un grand signe tracé à l'échelle des continents.

Mais la leçon de cet ouvrage n'est pas limitée à cette surprise première! Edouard Berth a véritablement abordé tous les problèmes qu'un révolutionnaire passionné de probité intime peut se poser en ce temps. Et chacun d'eux trouve dans ces pages comme une nouvelle naissance à la grandeur. Chacun est campé là de telle sorte qu'il suscite inévitablement l'examen personnel.

Dans son introduction aux *Réflexions sur la Violence*, Georges Sorel écrivait: « Je ne crois pas me vanter sans raison en disant que j'ai quelquefois réussi à provoquer l'esprit d'invention chez des lecteurs; or c'est l'esprit d'invention qu'il faudrait surtout susciter dans le monde. Obtenir ce résultat vaut mieux que recueillir l'approbation banale de gens qui répètent des formules ou qui asservissent leur pensée dans des disputes d'école. » Edouard Berth, disciple de Sorel, peut s'enorgueillir de perpétuer effectivement

(1) Un vol. chez Rivière.

cette tradition. Si la présente étude est donc moins un compte rendu qu'une controverse, qu'il veuille bien s'en prendre à cette vertu maîtresse de son propre ouvrage!

La vraie et la fausse science historique

La *restauration* fondamentale opérée par ce livre est celle de l'Histoire. Les lecteurs des grands quotidiens et les nourrissons de nos Facultés (section historique), se font d'elle une idée qui, au fond, ne diffère guère: les uns veulent être *au courant de ce qui se passe*, les autres galopent éternellement après un leurre — posséder de tel ou tel moment du passé cette *photographie* complète que la presse prétend nous donner de notre présent. Evidemment, les moyens ne sont pas les mêmes! Il faut entendre nos « savants » faire allusion, en se rengorgeant, à leurs *méthodes* historiques. Mais justement une telle insistance sur la méthodologie, sur « l'appareil d'investigation scientifique », voilà qui est plus que suspect: les dépositaires patentés de la « science historique » ne se donneraient pas tant de peine pour opposer leurs façons de faire à celles des journalistes, si l'objet final des uns et des autres était essentiellement différent.

En réalité, seuls aujourd'hui, les révolutionnaires n'ont pas oublié que *l'histoire a un sens*. Seuls ils demeurent capables de sentir que le *changement* consigné d'un numéro à l'autre d'un journal, d'un chapitre à l'autre d'un livre d'histoire, n'est pas ce changement pur et simple qu'on décore du nom d'*évolution*, mais bien une marche, obscure ou éclatante, vers des buts souvent mystérieux, dont l'apparition et la disparition délimitent les ères historiques. Voilà plus d'un siècle que cette conception de l'Histoire a trouvé son expression géniale dans la doctrine de Hegel, et il semblait que la tâche des historiens serait, depuis lors, de perfectionner de plus en plus ce merveilleux instrument de l'intelligence. En effet, c'est ce qui advint tout d'abord: Marx situa la doctrine du devenir hégélien sur le terrain de la véritable causalité des événements, par son matérialisme historique. Mais une telle science condamnait la société présente. Les Facultés bourgeoises n'ont donc pas eu d'autre recours contre cet arrêt que de nier tout le développement scientifique dont il était le résultat: impossible de nier

Marx sans nier Hegel, c'est-à-dire sans retourner à une *Histoire sans Devenir*. Cette petite opération de police intellectuelle était du reste toute naturelle: la bourgeoisie était *incapable* de reprendre l'héritage hégélien, puisque le seul agent de sa propre destinée est le capital privé, chose qui diffère plutôt des moteurs mis en jeu par l'Histoire lors des croisades ou des guerres napoléoniennes, par exemple!

C'est ainsi qu'on en est venu à faire et à enseigner une Histoire-qui-n'a-pas-de-sens, une Histoire qui, après avoir affirmé quand même que la Terre tourne (autrement dit qu'il existe une Evolution), en vient à juger que c'est encore beaucoup trop dire, que du reste là n'est pas la question, puisqu'il s'agit de constituer un gigantesque album de photographies-souvenirs et non pas de se demander *pourquoi* et *comment* les hommes ont déjà fait quelque chose sur leur planète, et... continuent.

Pendant que le vénérable M. Aulard essaye de diffuser ces balivernes dans le public du *Quotidien*, le problème de la science historique demeure entier pour les véritables historiens, c'est-à-dire pour les marxistes, les théoriciens de la lutte de classes révolutionnaire. L'Histoire digne de ce nom exige d'eux qu'ils recherchent à leur tour le sens véritable du Devenir en leur temps. Tel est exactement le but que s'est proposé Edouard Berth.

Marxisme fataliste et Marxisme hégélien

Il me semble impossible de comprendre vraiment les écrits d'Edouard Berth si l'on ne se reporte à la situation de la doctrine marxiste avant la guerre. Toute la II^e Internationale demeurera caractérisée par une déformation démocratique du marxisme. De Karl Marx continuateur de Hegel, les marxistes dits « orthodoxes » avaient fait ni plus ni moins qu'un *super-économiste*, concevant les sociétés modernes (à la façon des économistes bourgeois) comme de vastes systèmes d'enrichissement indéfini, mais dépassant ses collègues de la bourgeoisie en ce qu'il prévoyait, lui, l'extension de ce processus d'enrichissement à la collectivité tout entière (2). Contre cette caricature du marxisme, Lénine commença, longtemps avant la guerre, cette bataille opiniâtre qui devait donner naissance au parti bolchevik. Mais il serait ingrat de contester qu'en même temps quelques marxistes français eurent l'honneur de mener, sous la conduite de Georges Sorel, le combat contre ces mêmes ennemis. Il ne s'agit pas d'assimiler le moins du monde « la nouvelle école » — comme s'intitulaient les soréliens — et le bolchevisme naissant sous la direction de Lénine. Nous verrons même plus loin quelles en étaient les divergences fondamentales. Qu'il nous suffise ici de rappeler, après Berth lui-même, que « la

(2) Cf *Clarté* n° 64 où Edouard Berth a remarquablement caractérisé ses adversaires Kantskystes dans le début de son *Lénine, qui est-ce ?*

nouvelle école » prétendait restaurer le marxisme dans son sens hégélien, c'est-à-dire dans son sens de doctrine de la lutte des classes. Or, voici la suite logique de ce débat.

Si l'on prend le contre-pied du Kautskysme, c'est-à-dire du *fatalisme économique*, le problème historique tend à se poser sous la forme hégélienne d'*action spiritualiste*. Quel peuple se trouve détenteur de « l'esprit du monde » ? aurait dit Hegel — ce qui, transposé en termes d'hégélianisme marxiste, devient: quelle *classe* est aujourd'hui animée du *sublime* ?

Tel est le problème auquel répond le début de l'ouvrage de Berth, au cours des chapitres intitulés « La Faillite du Sublime bourgeois » et « L'Essor du Sublime prolétarien ». Mais si l'Histoire en gestation a pour caractère le *sublime*, sa manifestation essentielle sera la guerre. Ainsi se pose la question qui sert de titre au livre tout entier: « Guerre des Etats ou Guerre des Classes » ? Ce qui revient à demander *laquelle de ces deux guerres est aujourd'hui génératrice de vertus héroïques ?* Voilà le problème central de tout l'ouvrage.

Guerre des Etats ou Guerre des Classes

Ici Berth rencontrait ses deux maîtres les plus directs: Proudhon et Sorel. Il nous rappelle en effet avec une clarté parfaite que Proudhon avait caractérisé la guerre comme étant le phénomène qui élevait l'homme au-dessus de l'étiage médiocre de son activité normale, et le rendait ainsi capable de toute grandeur morale, intellectuelle ou artistique, au point que la guerre seule pouvait expliquer l'essor des civilisations passées; il rappelle aussi que Proudhon, interrogeant l'avenir des sociétés socialistes, pensait rencontrer dans l'*émulation entre groupes de producteurs* ce que William James devait nommer, plus tard, « l'équivalent moral » de la guerre. Berth nous résume ensuite la manière dont Sorel, par sa théorie des mythes et ses interprétations de la grève générale, crut pouvoir attribuer à la lutte de classe contemporaine ces valeurs héroïques que Proudhon transposait dans un lointain avenir: la lutte de classe devenait ainsi, dit-il, « le *mécanisme social* grâce auquel la sublime morale de Proudhon, qui restait suspendue dans le vide, pourrait prendre corps dans la société et se réaliser » (3).

Voilà la thèse que Berth reprend en remplaçant le mythe de la grève générale par l'exemple éclatant qu'a donné aux prolétariats la Russie Rouge victorieuse des armées de l'Entente. Il a déjà développé ce même thème avec toute sa maîtrise dans ses études sur: *Lénine, qui est-ce ?* Mais dans son livre, il achève sa théorie en dressant dans un dilemme final l'opposition des deux guerres antinomiques, en la personne de Lénine, second créateur de la guerre de classe, et

(3) E. Berth: *Guerre des Etats ou Guerre des Classes*, p. 181.

de Maurras, qui symbolise, aux yeux d'Edouard Berth, la doctrine de la vieille guerre des Etats. Le dilemme d'ailleurs se résout de lui-même, car Berth prouve sans peine que Maurras et les siens sont bien moins des nationalistes au sens strict du terme, que de véritables *internationalistes blancs*; eux-mêmes, par conséquent, acceptent la nouvelle guerre, que Berth s'applique enfin à caractériser avec une richesse et une originalité de vues qui surprennent à chaque page.

Telle nous a semblé la membrure de cette œuvre, si solitaire en notre temps, et où les aspects les plus divers de la présente histoire se reflètent en contours accusés, en couleurs fortes, en un véritable foisonnement idéologique. Mais il nous semblerait indigne de ce grand livre de n'en pas considérer l'essentiel, à défaut de cent idées adventices dont la nouveauté nous sollicite. Force nous est donc de pousser à fond l'examen doctrinal.

La guerre sublime et dégradante

Nous négligerons tout d'abord la question de savoir si le nom de Maurras était bien choisi pour symboliser l'adversaire de Lénine. En nous avertissant que l'ouvrage fut composé durant plusieurs années, et au cours même d'événements infiniment changeants, Berth ne nous a-t-il pas indiqué qu'au lieu d'écrire: Maurras, il eût écrit, un an plus tard: Comité des Forges, et aujourd'hui: Wall Street?

Prenons le point central: la guerre et le sublime, la guerre génératrice des vertus héroïques. Ici le thème de l'ouvrage nous apparaît comme une double transposition: de la guerre des Etats à la future production socialisée (Proudhon), de la guerre des Etats à l'immédiate guerre des classes (Sorel et Berth), les mêmes attributs moraux demeurent vivaces, prêts à former les hommes d'une classe — ou de la société sans classes — comme jadis les guerriers de deux Etats. Cette transposition est-elle légitime?

Voyons d'abord comment les auteurs précédents ont amorcé ce raisonnement. En nous reportant aux *Réflexions sur la Violence*, l'argumentation initiale de Sorel nous apparaît comme singulièrement plus complexe. C'est en effet au chapitre sur la *Grève générale politique* que Sorel énonce cette idée: là il ne se borne pas à affirmer que la lutte de classe offre un support nouveau aux vertus héroïques de l'ancienne guerre; il compare symétriquement: 1° la grève générale syndicaliste à l'ancienne guerre héroïque; 2° la grève générale politique à l'ancienne guerre de conquête (4). Voilà qui est fort différent! Il y aurait eu donc, de tout temps, deux sortes de guerres dont une seule aurait possédé les valeurs mères de toute civi-

lisation (5). Ces deux guerres se retrouveraient parallèlement dans la lutte de classe. Celle-ci n'aurait donc de vertu civilisatrice que si elle prenait la forme strictement syndicaliste étudiée dans le reste des *Réflexions*. Le raisonnement de Sorel ne se présente point comme une affirmation générale: il subordonne la transmission des vertus héroïques à la pratique du syndicalisme révolutionnaire. Edouard Berth nous répondra peut-être que l'essentiel de ce syndicalisme était, aux yeux de Sorel, le *mythe* de la grève générale; que l'épopée soviétique lui semble jouer le même rôle aujourd'hui, assurant par conséquent la même fécondation historique des masses prolétariennes. S'il en est ainsi, la démonstration devrait être plus complète. L'unité intime des *Réflexions sur la Violence* est trop puissante pour qu'il soit possible de dissocier la théorie des mythes de l'action anti-politique des syndicalistes « purs ». En se ralliant à Lénine, Sorel n'a fait qu'esquisser une telle transformation. Resterait, pour l'accomplir, à déterminer ce qui nécessairement devient caduc dans le sorélisme antécédent.

Mais avant d'aborder cette question du sorélisme, voyons comment Proudhon concevait la guerre et les vertus qu'il y rattache. Ici Edouard Berth lui-même nous met sur la voie d'une remarque grosse de conséquences. Il nous rappelle en effet que Proudhon n'était parvenu à mettre en pleine lumière la genèse guerrière des plus hautes vertus qu'en dénonçant en même temps, dans la guerre, une *nature économique* qui porte le vainqueur à la spoliation, à la conquête, en un mot à transgresser ce code chevaleresque, ces « formes » que s'imposent spontanément les adversaires héroïques. Cette dualité de « nature » du phénomène guerrier, selon Proudhon, explique en partie la thèse sorélienne sur les deux genres de guerre. Tout porte ainsi à supposer qu'on ne peut négliger dans la guerre des classes une distinction marquée comme étant fondamentale dans la guerre des Etats.

Le seul examen de Sorel et de Proudhon montre donc l'impossibilité de formuler le dilemme « guerre des Etats ou guerre des Classes » sans l'accompagner

(5) Distinction éminemment suspecte à toute personne de bon sens, depuis les mirobolants exercices de prestidigitateur de nos propagandistes officiels durant les dix dernières années. Il semble aujourd'hui impossible d'admettre la distinction énoncée par Sorel si l'on ne se reporte aux souvenirs, encore si vivaces chez lui, des guerres de la Révolution et de l'Empire. La France garda longtemps de ce cycle épique l'idée très nette que deux sortes de guerre existent, l'une sacrée, l'autre criminelle. Cette opposition semble bien avoir été formulée pour la première fois — et avec quels traits de génie! — par B. Constant dans son pamphlet: *De l'Esprit de Conquête*. Si l'antinomie y est exprimée avec une clarté admirable, elle se fonde chez lui non pas sur le sentiment populaire de la justice révolutionnaire et de l'injustice conquérante, mais sur la colère de la bourgeoisie européenne contre ce Napoléon qui avait préparé les voies de son hégémonie politicienne, mais qui s'obstinait en des entreprises épiques nécessitant la suprématie tout à fait anormale, anachronique, d'une caste militaire. Le pamphlet de B. Constant a été réédité en 1918 par... Albert Thomas alors ministre de la Défense Nationale. Celui-ci fait ouvertement, dans une préface, la transposition du point de vue bourgeois au point de vue social-démocratique: il faut toujours anéantir une caste militaire qui empêche la jouissance bourgeoise de s'établir sur la face de l'Europe.

(4) Rappelons que suivant la terminologie du syndicalisme révolutionnaire seule la grève générale syndicale était prolétarienne. Etait dite « politique » toute grève générale accomplie avec le concours ou sous la pression des partis politiques. V. Sorel, *op. cit.* pp. 246 et 99.

d'une analyse totale des phénomènes si complexes confondus sous le seul et unique terme de « guerre ». La guerre n'apparaît simple qu'aux pacifistes qui la condamnent d'un bloc et sous toutes ses formes. Si vraiment, Edouard Berth, elle vous apparaît comme le phénomène le plus élevé de l'activité humaine, celui où le geste de l'homme ne peut être contemplé qu'avec cette horreur divine qui caractérise à vos yeux le « mystère historique », alors il est impossible qu'aucune forme de guerre soit exclusivement vertueuse et féconde, impossible d'imaginer une *guerre stylisée* dans le sens du seul sublime, sans qu'on n'incarne dans une autre guerre *simultanée* tout ce que l'action belliqueuse a toujours comporté de dégradant (et telle était la thèse de Sorel sur les deux sortes de grève générale), à moins que toute guerre ne soit historiquement surmontée dans la *société sans classes et sans Etats*, dans une société des travailleurs où l'émulation laborieuse serait la synthèse de la guerre et de la paix (et c'est alors l'hypothèse de Proudhon).

Proudhon et Marx

La position prise par Proudhon et Sorel dans ce débat capital, nous semble si caractéristique de toute leur œuvre qu'on nous permettra de nous y attarder quelque peu avant d'aborder nous-même le problème central.

Aucun exemple tiré de la philosophie de Proudhon ne saurait mieux nous permettre d'en déterminer la visée fondamentale. Proudhon est par excellence l'*anticipateur*. Et peut-être trouverait-on là la solution de cette fameuse question de Proudhon et de Marx qui ne cesse de nourrir les débats doctrinaux les plus élevés comme d'alimenter les plus pieuses disputes. *L'œuvre de Proudhon ne prend sa valeur que si on l'encise comme une constante anticipation de la société sans classes*. Non seulement ses conceptions morales et philosophiques, mais les *problèmes* moraux et philosophiques auxquels il répond n'ont de sens que si l'on se porte par l'esprit en pleine Ère du Travail, après l'ère de la lutte des classes. Il faut même proclamer que c'est, jusqu'à ce jour, par des images proudhoniennes qu'il est permis de se figurer ce stade lointain du devenir social. Il nous semble donc profondément *logique* que Proudhon n'ait jamais pu concevoir clairement la division *contemporaine* de la société en classes, et leur antinomie. Point n'est besoin d'argumenter sur ce fait. Tandis que Proudhon préluait étonnamment, dans ses écrits, à une époque qui n'est toujours pour nous qu'un radieux horizon, Marx est venu établir la connaissance scientifique, décisive, de l'ère présente et du mouvement historique qui la caractérise: la lutte de classe. Proudhon avait le tort d'appliquer ses anticipations au présent — erreur qui pouvait être mortelle au prolétariat. Marx le dénonça, le condamna, comme chacun le sait depuis longtemps, et *Marx eut raison*: les pamphlets antiproudhoniens

de Marx sont des œuvres de salut révolutionnaire. Or que démontrent-ils? La fausseté de conceptions économiques qui apparaissent généralement dans l'œuvre de Proudhon comme des corollaires de ses conceptions de moraliste ou de philosophe. Celles-ci, au contraire, demeurent l'objet constant de notre examen et de nos méditations, et nous n'avons nul besoin de nous en cacher, car lorsqu'un révolutionnaire consacre son activité à des ouvrages d'art ou de culture, il est toujours plus ou moins un anticipateur sans le savoir, en ce qu'il exprime ou stylise un sentiment de révolte dont chaque cri de rage marque l'écrasement d'un espoir, d'une vision, par la société présente; sont également des anticipateurs les révolutionnaires qui prennent conscience d'une morale qui leur est propre, d'une morale qui est niée par tous les modes de l'activité capitaliste, et qui la condamne à son tour sans phrases et sans appel. C'est dans ce sens précis que Proudhon demeure pour nous, marxistes, un maître, et Edouard Berth n'avait rien dit d'autre en signalant, au cours d'une récente étude, que le triomphe, en la personne de Lénine, du vrai marxisme, n'empêche nullement Proudhon d'apparaître comme un des grands génies de la révolution (6); loin de là: si notre conception est juste, tout triomphe révolutionnaire (par conséquent tout triomphe du marxisme), en hâtant l'avènement de la société sans classes, nous rapproche secrètement de tout ce que l'œuvre proudhonienne recèle de vraiment prophétique.

Resterait encore à déterminer, parmi les conceptions économiques de Proudhon, la part de l'utopie et celle de la prévision valable. Les premières étapes de la Russie nouvelle peuvent fournir à cet égard des éléments d'appréciation entièrement nouveaux, et nous souhaitons vivement qu'Edouard Berth entreprenne cet examen qui seul permettrait de mettre au point, pour le moment présent, ce problème doctrinaire.

L'anticipation française

Il ne suffit pas d'opposer les termes: utopie et anticipation. Encore faut-il expliquer ce qui distingue ces deux genres de prévision, ce qui rend le second valable.

Georges Sorel a analysé avec une grande profondeur (7) la naissance des utopies. Il y discernait, sous-

(6) Un camarade, dont je ne mettrai pas en doute les excellentes intentions, a cru indispensable de prendre à ce propos la défense du marxisme, qui heureusement ne s'en trouve pas plus mal. Après avoir opposé à l'économie et à la politique de Marx celles de Proudhon (ce que Berth n'avait aucunement fait), ce camarade a fini par réimprimer la célèbre lettre écrite par Marx en 1865, ce qui laisse à penser que son mode d'argumentation naturel est analogue à celui qui était si fort en honneur auprès des ecclésiastiques ou des docteurs scolastiques: prouver que telle chose se trouve dans la Bible ou dans Aristote.

(7) Dans une suite d'études sur *L'Ancienne et la Nouvelle Métaphysique*, parues dans *L'Ère Nouvelle* en 1899, et dont je dois la connaissance à Edouard Berth, je reviendrai, dans un second article, sur les vues philosophiques développées dans cette suite d'études.

jacent, une sorte de code sentimental approprié aux « convenances » en l'honneur dans les sphères bourgeoises de l'époque: l'utopie serait une construction politico-économique ayant pour objectif constant non pas de comprendre les relations existantes et d'en prévoir les transformations, mais d'imaginer une société dont les aspects cesseraient « d'effaroucher les pudeurs sentimentales » des bourgeois bien intentionnés. Longtemps auparavant, Marx avait dénoncé le caractère bourgeois des utopies.

Mais les bourgeois idéalistes ne sont pas les seuls à songer à la société future! Les prolétaires, ouvriers ou paysans révolutionnaires, portent en eux des espérances terriblement vivaces, si elles furent déjà terriblement déçues. C'est la lueur ronde au bout du tunnel. Elle est toute blanche, d'un blanc opaque: mais les yeux la peuplent de tout l'avenir!

Ces espérances révolutionnaires, voilà ce qui fonde les anticipations. On est encore dans le tunnel; partout les murs noirs vous enserrant; mais pourtant les hommes qui sont en marche, ce sont ces mêmes hommes qui déboucheront un jour vers les paysages neufs, — la face de la Terre enfin *rajeunie* par l'homme! Les travailleurs libres, ce seront nos enfants!

Voilà le rêve sur lequel les hommes du peuple de ce pays ont eu les yeux fixés pendant plus de cent ans. Car enfin les prophéties morales et métaphysiques de Proudhon sont trop puissantes, trop solides, pour qu'elles ne soient pas la voix de tout un peuple révolutionnaire. Proudhon et le peuple de France: ces deux termes s'expliquent l'un l'autre; impossible de les comprendre isolément! Seule la vitalité révolutionnaire du peuple français au XIX^e siècle rend valable l'anticipation proudhonienne. Seule l'œuvre de Proudhon évoque dignement cet idéalisme révolutionnaire qui apparaîtra plus tard comme la gloire mortelle du prolétariat français.

Aucun prolétariat n'a été plus souvent dupé, mutilé que celui de notre pays. Car ce prolétariat a été l'héritier direct d'un peuple révolutionnaire triomphant. Voici le secret de notre écrasement historique: *la révolution française a précédé le prolétariat français!* Notre prolétariat s'est formé au cours d'un mouvement historique révolutionnaire. La révolution préexistait à son origine, elle était dans l'air qu'il respirait, dans cette société bourgeoise qui l'entourait et qui, elle aussi, était fille de la Révolution. Prendre conscience de sa force, c'était, à ses yeux, inaugurer un *stade nouveau* de l'évolution commencée. Son destin révolutionnaire lui semblait la conclusion naturelle d'un destin plus vaste, où le sort de la société française préluait au sort prochain de toute l'humanité. Les pères avaient vaincu toute l'Europe des rois coalisés. Que ne feraient pas les fils?

Optimisme de force géante. L'ouvrier parisien de Daumier, campé sur la carte d'Europe, face à une racaille de pitres couronnés :

« Ah! Ça ira! Ça ira! Ça ira!... »

La Révolution française n'a plus jamais échappé au *Ça ira*, à la joie endiablée de la *Carmagnole*. « Madame Vêto avait promis de faire égorger tout Paris! » et Paris répond avec l'éclat de rire de Pantagruel. Contre le peuple de Paris, rien à faire. Le peuple est trop fort pour eux: quand il se dressera comme il sait le faire, toutes les classes n'auront plus qu'à se fondre en lui. Triomphant et bienveillant, il les accueillera. La Commune, pendant ses premières semaines, fut une grande apothéose pacifique. Pendant que Thiers concentrait fébrilement l'armée des massacreurs!

Que l'on prenne n'importe quel événement révolutionnaire de la France du dernier siècle, impossible de ne pas y reconnaître ce signe fatal: l'optimisme mortel! Jusqu'au jour même de l'entrée des Versaillais dans Paris: les chefs, la Commune, ne trouvent rien d'autre que de *s'en remettre* aveuglément à la défense individuelle des barricades. Là est la marque, l'arrêt de mort, tracé en plein front.

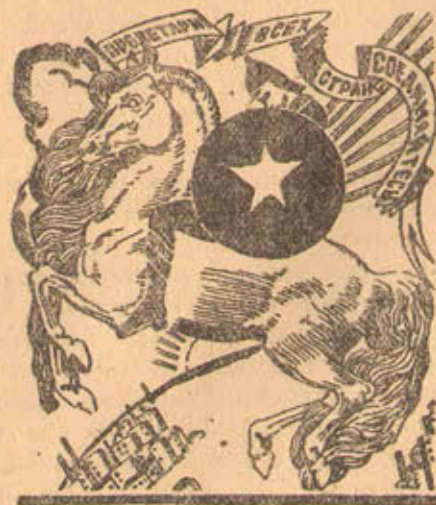
Les guides naturels de ce peuple condamné chanteraient l'avenir: utopistes — Fourier —, philosophes — Proudhon. Tous tournèrent le dos au problème vital, technique: la stratégie révolutionnaire. Sauf un: Blanqui — aussi celui-là ignora-t-il le peuple, son armée, toute sa vie! Blanqui, preuve par l'absurde.

Entre Robespierre se laissant stoïquement guillotiner, et Lénine sauvant la révolution à Brest-Litovsk et par la NEP, il y a toute l'expérience française, l'un des plus longs avortements de l'Histoire (8).

(A suivre.)

Georges MICHAEL.

(8) Dans un prochain article, nous tenterons de situer dans cette évolution les syndicalistes révolutionnaires et Georges Sorel, les anarcho-syndicalistes, enfin les anciens combattants communistes. Peut-être sera-t-il alors permis de tirer de cette vue d'ensemble des révolutionnaires français de nouvelles conclusions sur le problème posé par Edouard Berth, et tout particulièrement sur ses conséquences quant à la métaphysique moderne.



LES LIVRES

Le Livre du Mois

Dans sa dernière séance, le Comité de Rédaction de *Clarté* a choisi à l'unanimité comme livre du mois: *Plainte contre Inconnu*, par Pierre Drieu La Rochelle. Au cours de la discussion avaient été mentionnés: *Nationalisme* par Rabindranath Tagore et Françoise au Calvaire, par Pierre Champion, dont nous donnons également des comptes-rendus.

Drieu de la Rochelle :

Plainte contre inconnu (1)

Ce réquisitoire amer et puissant, cynique comme l'écrivait récemment Benjamin Crémieux effaré d'une telle virulence, que — nos lecteurs s'en souviennent — Drieu la Rochelle dressait dans *Mesure de la France* contre « la France de la victoire », le voici transporté dans ces quatre nouvelles qui constituent, en somme, la première enquête morale (je prends ce mot: morale dans son sens le plus large et le plus étroit à la fois, le plus hautain et le plus vulgaire, celui qui comprend tout aussi bien l'éthique que l'observation des mœurs) qu'un littérateur ait menée depuis la guerre sur les façons d'être de nos classes dirigeantes.

Nos classes dirigeantes? Non, ce n'est pas d'elles qu'il s'agit dans ces pages, directement du moins. On ne trouvera pas, en effet, dans *Plainte contre inconnu*, ces études et ces scènes de la vie bourgeoise internationale qu'un Paul Morand, auquel des critiques, dupes de certaines apparences, ne manqueront pas de comparer Drieu la Rochelle, s'est efforcé de saisir, trop superficiel d'ailleurs, pour dépasser les bornes du pittoresque. Tout se passe en France, dans une France où, il est vrai, tant d'Américaines triment, sous les yeux ébaubis de gens du monde désemparés et dévorés par l'ennui et la jouissance (les deux vont fatalement de pair), et qui sentent tout de même vaguement peser sur eux le bon plaisir du plus grand empire capitaliste du monde, un prestige exotique, donc éphémère, de femme libre ou soi-disant libre, trompant, elle, son ennui et son désemparement identiques d'oisive, en dévorant tout ce qui s'offre à sa curiosité d'étudiante ou d'hystérique.

Donc, Joan Daimler et Gwen Brace mises à part, — dont l'une ne fait qu'entr'apparaître et l'autre briller au centre du *Pique-Nique*, que pour mieux déchaîner le courroux et le dégoût de Liessies — les héros de *Plainte contre inconnu*: Guy Lamarche, de *Nous fûmes surpris*; Gonzague, de *La Valise vide*; Liessies, du *Pique-Nique*; Stan et Sue, d'*Anonymes*, sont des jeu-

(1) N. R. F.

nes Français d'aujourd'hui, des jeunes bourgeois de moyenne bourgeoisie, passés de la guerre à la vie civile, se risquant plus ou moins dans les affaires et évoluant non pas au cœur de la haute société capitaliste, mais sur ses frontières, dans cette atmosphère incertaine et brillante de luxe et de plaisirs (pauvre luxe! triste plaisir!) que celle-ci traîne avec elle et projette, avec quelle pernicieuse puissance de contagion, sur les échelons inférieurs de la démocratie.

Ces jeunes hommes réchappés de la guerre, ces enfants d'une moyenne bourgeoisie souvent honnête, parfois austère, qui ont derrière eux plusieurs générations vouées au travail et à la lente ascension sociale, bref, l'espoir de la France victorieuse, quels sont-ils, que font-ils? Comment, pour reprendre une des phrases de *Fond de Cantine*, plaquette de poèmes publiée par Drieu en 1920, empoignent-ils la paix?

Dans ses quatre nouvelles qu'il qualifie de « satires », Drieu va nous le dire.

Curieux mélange, amer breuvage de l'après-guerre où traînent pêle-mêle le goût du sang héroïquement versé, ignoblement gâché, l'odeur sexuelle qui baigne ces salons « art moderne », la sueur des vaines agitations: voyages, courses en auto, danses, et que relèvent les ridicules, les manies, les petites et grandes lâchetés dévoilées au jour le jour par le ton des propos, par la nuance « mode » des bavardages! L'ambiance est telle, si veule, si fournie en relâchements et en bassesses, que l'auteur, malgré son parti pris d'observation impartiale, d'analyse psychologique, trahit à chaque page ses rages de moraliste. Des malédictions lui échappent, réflexions ombrageuses, constatations froides, stoïques même où l'ironie tourne au sarcasme, flétrissures teintées d'une espèce de résignation qui s'abatent sur un monde en pourriture, délivrant l'angoisse d'une âme haute qui sait à quoi s'en tenir et pousse le cri d'alarme.

Embarqué dans l'épique, le Drieu la Rochelle d'*Interrogations* s'accommode à grand-peine aux sordides petites histoires de cette prétendue paix. Parti pour célébrer les grands gestes humains, les hallucinations historiques, il lui faut bien baisser de ton et faire usage de ce qui s'offre à lui. Triste aventure de l'écrivain accroché par sa besogne à la société et à l'époque, et condamné — sauf les poètes qui sont les seuls à pouvoir prendre la tangente et au prix de quels sacrifices! — à peindre ce qui s'offre! Littérature impure, évidemment, au sens que les esthètes de l'art pour l'art donnent à l'impureté, impure et noire, un peu comme cette formidable littérature russe d'avant la Révolution. Comment pourrait-il en être autrement dans un temps où l'artiste, à moins de s'enfoncer toujours plus en soi-même, jusque dans les abîmes de l'inconscient

— quête passionnante, égarée, sorte de suicide musical pourtant qui ne parvient pas à masquer un renoncement qui a quelque chose de terrifiant — est assailli, quand, mû par le commun désir des hommes, il met le nez à la fenêtre ou le pied dehors, par une insupportable odeur de mort.

La mort, la dissociation, la désagrégation, le détraquement, tout ce qui, dans les mœurs et les caractères, les annonce et les dénonce, telle est la dominante de *Plainte contre inconnu*. Cela revient comme un refrain, comme une obsession.

Dans la chambre où l'auteur surprend son camarade La Marche dans les bras « d'une sorte de jeune homme » : « Cette chambre, écrit-il, sentait la mort, une mort qui puait un parfum à la mode. » Sur la plage méditerranéenne où les fantoches du *Pique-Nique* bavardent avant de faire les chiens, Liessies suce un caillou « POUR NE PAS PERDRE LE GOUT DE LA RÉALITÉ ». « Enclin à la mélancolie, poursuit Drieu, il sentait partout la mort et cette odeur éveillait ses fureurs noires. Alors, pour protéger la vie, il songeait à tuer. Dans le brouhaha d'une révolution, pour venger sa nature outragée, il pendrait ce Généreux. »

Et il y revient encore, plus loin :

« Mais on ne peut séparer Liessies de son inquiétude. Il lui faut s'associer à une besogne de chien qui va partout flairant et débusquant la mort. »

Quoique le mot n'y soit plus, le malaise mortel est toujours là dans *Anonymes*, la dernière nouvelle du livre. Dans l'analyse sévère et grise plus spécialement psychologique des accordailles de Stan et de Sue, deux petits bourgeois du type courant, sans vices notables, sans rien qui leur fasse, dans le monde, une de ces originalités piquantes et scandaleuses dont on sourit avec une indulgence amusée, le ratage est là sous les espèces d'une fatalité ambiante, irrésistible. Joins par la peur d'être seul, le mobile essentiel des mariages de maintenant, qui ne sont plus basés sur « le respect des choses plus grandes que nous », quand ce n'est pas la cupidité, les jeunes gens s'épousent comme on se jette à l'eau.

L'amour, les formes actuelles de l'amour, c'est là le fil que Drieu la Rochelle suit dans son enquête. Et c'est tout naturel. Echappant à cette traite des hommes qu'on ose encore, de nos jours, appeler travail, il ne saurait venir à la connaissance du drame contemporain par les voies ordinaires. Mais cela qui le dispense de travailler pour vivre ne lui est d'aucun secours quand il considère la femme et le besoin métaphysique qu'il en a. Enfin, l'amour, qu'on peut considérer dans un sens comme le critérium d'une Société, reste comme toujours l'un des points les plus sensibles de l'époque, celui qui permet peut-être de la façon la plus vivante, la plus éternellement humaine d'en faire le diagnostic. Quoi d'étonnant que les artistes s'y précipitent ?

Appareillant vers le roman d'observation, Drieu exerce donc sur les jeunes hommes de sa classe les facultés d'observation et de réflexion qu'il déploya dans son livre d'essais. *Plainte contre inconnu* découle directement de *Mesure de la France*. C'est la même angoisse, la même plainte contre le même inconnu qui présidèrent à ces deux livres, abstraites dans celui-ci, appliquées à l'homme, fondées par l'analyse psychologique dans celui-là où Drieu commence à mener à bien cette essentielle mission du romancier : peindre des personnages dont les traits et les gestes suggéreront au lecteur, avec une force de persuasion extrême, les idées que l'essayiste ou le philosophe énoncent, eux, tout à trac.

L'amour est fatigué, écrit-il quelque part. Voilà plus d'un siècle, maintenant, que cette clameur résonne dans la littérature. Mais nous voici au bout. Dans la bourgeoisie contemporaine on en arrive à la chiennerie, à toutes les formes de l'inversion. Tout tourne autour du sexe, Freud triomphe dans les salons, Marcel Proust et le prudent Gide lui-même qui ne se risque qu'à bon escient, étalèrent leurs spécialités psycho-physiologiques sous les applaudissements. Une mode empoisonne l'air et le vent qui souffle de Sodome et de Gomorrhe flatte les narines de tous ceux qui se piquent de raffinements.

Faibles, sans disciplines, sans contrainte, même dans « l'infamie de l'arrière » (*sic*) (tiens, tiens ! Drieu, oublie soudain d'excepter de cette infamie un Barrès qu'il encensa l'an dernier avec toute la bande des petits camarades de lettres !) Guy La Marche et Gonzague, hésitent. Ils tâtent un peu de tout : inversion, drogues, etc., etc. Drieu les observe curieusement de tout son esprit pour qui « il y a tout de même des mots qui ne sont plus des mots, qui sont des faits. Faim, froid, sang, merde. » (Et il pourrait ajouter : mort). La guerre et tout ce qu'elle avait mis chez ces survivants de méditations, d'espoirs épiques, achevait, écrit Drieu, « de nous claquer dans les mains ». La révolution et la réaction entre lesquelles ces jeunes gens attendaient — combien significativement ! — la dernière minute pour se décider, tournent court en 1919 et en 1920. Les ressorts se détendent et ces Français « ne veulent pas imposer de pareilles épreuves à la limite de la vie et de la mort à leurs enfants. Ils les laissent dans les limbes. Tout simplement, dédaignant les grands gestes métaphysiques de l'Asie, un peuple bras-dessus bras-dessous, s'enfonce dans la mort. »

Guy La Marche pourtant, après un court voyage d'aller et retour dans ces régions funèbres, peuplées de « cœurs en sucre dans des corps en grosse viande », retombe sur Peau, sa petite amie, et fait des affaires. Mais Gonzague, « la valise vide », intoxiqué de littérature, reste dans le néant, flottant complaisamment entre toutes les eaux. Quelle dérive !

Dans le *Pique-Nique*, le tragique se resserre. Liessies voudrait s'éprendre de Gwen Brace, la belle et surprenante Américaine dont les traits et le corps lui suggèrent le rêve de ces « alliances de forces en

l'honneur desquelles s'élèveront toujours en lui des épithalames ». Mais Gwen est prisonnière des fantoches qui l'entourent. Liessies, qui boude sous les pins, revient vers la plage et la trouve dans les bras de la comtesse de Baveux, de l'amant de celle-ci et de Généreux de Genroy, l'officier de marine inverti et opiomane. « Liessies détourna les yeux. »

Décidément, cela va mal, très mal dans la bourgeoisie française, et il est bon que les intellectuels et les littérateurs, ses fils, commencent à s'en rendre compte et à nous le dire, continuant ainsi, dans leur sphère et de leur propre point de vue, la condamnation que les meilleurs des révolutionnaires modernes, reprenant l'antique malédiction jaillie des profondeurs de la vie pour frapper de tout temps les coryphées de la décadence, prononcent de leur côté.

Toute la question, tout le tragique de l'heure pour les révolutionnaires français qui ne s'abandonnent pas à un fatalisme économique par trop commode, c'est la crainte de voir cette pourriture gagner insidieusement, à la faveur d'une persistance du régime capitaliste dont elle est issue ou qui la favorise, l'ensemble du corps social, étouffant ainsi dans l'oeuf les efforts du prolétariat pour prendre conscience de son originalité et renverser les valeurs pendant qu'il en est temps encore, en coupant haineusement, dédaigneusement, les ponts.

Jean BERNIER.

Rabindranath Tagore : Nationalisme (traduit de l'anglais par Cecil Georges-Bazile) André Delpeuch, édit.

Rabindranath Tagore fait la critique du « Nationalisme » avec beaucoup d'élévation et de fière bienveillance. C'est un poète, c'est « un rêveur », c'est « un idéaliste », ce n'est pas « un économiste », lui-même se plaît à le dire et à le rappeler.

En vérité, il était difficile d'écrire un livre moins actuel et moins solide sur un sujet qui sort de lui-même et de toutes parts, de toutes les réalités contemporaines. Et les trois dissertations du « poète idéaliste » n'auraient absolument aucune valeur si elles n'effleuraient constamment des problèmes profonds, dans lesquels Tagore, planant haut, ne consent pas à descendre : problème de la civilisation, problème de l'Homme-nature, problème du machinisme, problème de l'âme occidentale, problème de l'Orient, problèmes des races... problèmes religieux...

Un seul problème est absent de ce livre, celui qu'il y faudrait voir, celui qui lui donnerait une armature, un axe, une direction, des conclusions utiles : le problème du travail (ou des prolétariats).

Tagore nous indique ce que pourrait atteindre sa critique du « Nationalisme », et c'est ainsi que son livre devient curieux, — et même très intéressant.

Mais l'argument principal de cette critique est absent.

Le poète idéalise tout ce à quoi il touche, — même le « Nationalisme ». Il idéalise l'homme, bien entendu, et l'admire en son essence « divine ». Selon Tagore, la tâche de l'humanité est, en somme, d'affranchir l'âme, de rallier le paradis spirituel où chantent les poètes...

Comme il ne s'agit pas de nous en ce moment, il est inutile de montrer que nous ne croyons plus à un affranchissement exclusivement spirituel, — que l'homme, pour nous, n'est pas un assemblage de natures hétérogènes, mais qu'il représente, en sa complexité et en ses variétés, une nature féconde, productrice et absorbante. Pour la commodité du langage, nous parlons encore de l'âme et du corps. Nous serions heureux de pouvoir dire que l'homme dévore des pensées et médite son rôti. Les besoins se confondent et le matérialiste ne veut plus les distinguer. Tagore dissocie l'âme, pour la choyer, et ne saurait, par conséquent, étudier le problème du travail, tel qu'il se pose à notre dure époque.

R. Tagore institue une distinction subtile, mais précaire, entre la société et la nation, celle-ci devenant la société-machine, la société armée, la cupide conquérante. L'admiration du poète pour la civilisation d'Occident, en tant qu'humanisme, est désagréable à considérer : on aperçoit le grand élève de l'Université britannique, — de même qu'en ses mystiques effusions, l'Oriental paraît moduler, zézayant, les terribles versets de la Bible puritaine. On s'étonne de la candeur qu'il met (après Tolstoï) dans sa protestation contre le machinisme. O blanche robe de Tagore, la machine est laide, et sale, et cruelle ; mais elle fait, comme vous le dites, ô poète, que « le monde n'est plus qu'un seul pays », un pays où les hommes travaillent et meurent au service de la machine, tandis que des maîtres en vivent criminellement. La machine se perfectionne et se multiplie. Elle devient une seconde nature. Le problème n'est pas de la détruire. (rêve d'enfant) mais d'en organiser l'usage et l'accroissement pour des fins meilleures ; et c'est un des problèmes du travail, ce sera, demain, le problème des prolétariats.

R. Tagore s'élève dans la contemplation d'une humanité mythique, fraternelle, affranchie, du « Nationalisme » par une grande réconciliation. Il est étrange, bien étrange, qu'un penseur vienne de l'Inde où la lutte de classes se complique d'une effroyable hostilité de castes, dans laquelle intervient nécessairement le conflit national, colonial, — et qu'il parle avec tant de foi d'un certain Occident, d'une élite qui « aime la justice et la liberté », qui est « d'une humanité chevaleresque »... Il parle avec beaucoup de foi de l'Orient, d'un Japon dont le passé serait divin ; il évoque « l'âme vivante » des peuples en lutte contre leurs monstrueuses organisations... Mais à aucun moment, il ne veut savoir, ou avouer, que le problème

de l'humanité est d'affranchir et d'organiser le travail, que l'organisation actuelle, si meurtrière, si criminelle, se nomme *capitalisme* et non « nationalisme ».

Combien plus clair nous apparaît Gandhi lui-même qui sait au moins parler des travailleurs exploités ! Le livre de Rabindranath Tagore est d'un « idéaliste » ; on imagine qu'un banquier lettré s'endormirait très doucement avec ce livre entre les mains.

PARIJANINE.

Françoise au Calvaire Chef de section dans un régiment breton d'infanterie territoriale, un de ces régiments de « pépères » commis aux corvées de ravitaillements et de terrassements de l'arrière-front immédiat, et même à la garde de certains secteurs calmes, M. Pierre Champion a le bon goût de ne pas nous étourdir de narrations héroïques. Je lui en sais un gré infini. Et d'autant plus que, par ailleurs, son traditionalisme ingénu, son notionalisme de brave homme affolé à l'idée de « mal penser » l'incitent, malgré des constatations et des aveux sensés, voire terribles, à lancer à la face du lecteur deux âneries qui ont ressuscité tout à coup à nos yeux les lieux communs les plus insanes de la propagande française pendant la guerre. Je pense à cette phrase que je transcris religieusement :

C'est la France qui parle par la bouche de ce jeune garçon, la France sage et paysanne, celle qui n'a pas désespéré, la France de Jeanne d'Arc, du Bâtard d'Orléans et de Joffre ! (sic).

Et à cette autre, couronnant une tirade sur « la passion du bon peuple de France » :

Peuple obstiné et sans haine, de héros comme contraints, qui s'opposaient si naturellement à toute la fantasmagorie pangermaniste, à l'Odin de Guillaume, aux maléfices d'un paganisme transcendantal et d'une absurde « kulture » dont ils ne soupçonnaient jamais l'existence.

Comme si la guerre du Droit et les prêches enflammés de l'Université et de l'Académie française n'étaient pas tout aussi absurdes et tout aussi opposés à l'esprit paysan français que la guerre du vieux bon Dieu et la kulture ! Comme si ces poncifs, grâce auxquels, durant la guerre, les impérialismes capitalistes dupèrent leurs citoyens ou leurs sujets n'étaient pas à mettre dans le même sac et à haïr identiquement !

Mais revenons à *Françoise au Calvaire*.

Embarqué avec ses paysans bretons dans l'interminable faction du secteur calme, M. Pierre Champion caractérise en quelques pages, une fois pour toutes, cette attente monotone sous la pluie ou sous le soleil, dans la boue ou la poussière, ce cycle bureaucratique des montées en ligne et des relèves.

Mille fois plus exposé et plus longtemps que la quasi universalité des intellectuels nationalistes, M.

Pierre Champion, comme je prenais soin de le faire remarquer dès l'abord, n'essaye point, à l'instar de tant de ses amis, qui rêvèrent d'avoir été à la guerre plutôt qu'ils n'y furent réellement (1), de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Ignorant les assauts répétés à la baïonnette ou dans le tank, critérium fondamental du combattant de cette guerre, ignorant aussi les tirs de destruction et les barrages des offensives ou des défensives ennemies (2° critérium), M. Pierre Champion n'écrit pas de la guerre ou presque pas. Il en vient vite au sujet de son livre : les travaux des paysans français à l'arrière. L'incroyable vaillance au travail, l'inaccessible résignation de la femme, des vieux et des mioches qui, là-bas, en Bretagne, s'achament sur la terre, espèrent, prient et encouragent le mari, le fils, le père.

M. Champion, chef de section, se lie avec son ordonnance, un petit fermier breton. Et celui-ci lui parle des siens, de leurs travaux, de leurs soucis. L'intellectuel, l'érudit spécialisé (M. Champion a écrit je ne sais combien d'ouvrages sur Charles d'Orléans), lit les lettres de Françoise, écrit parfois pour Denis. Cette petite aventure, cette liaison, pourtant superficielle, nous font toucher de près, avant qu'elles disparaissent dans le chaos du modernisme capitaliste, les vertus paysannes qui furent dans le passé les fondements les plus certains de la grandeur française.

C'est là tout l'intérêt du petit livre de M. Champion. Intérêt mince, d'ailleurs, car cet esprit de l'arrière paysan, c'était bien de l'arrière, du fond de la « cambrousse », qu'il eût dû être peint. Non pas du front, et de façon combien accidentelle !

L'emphase et cette espèce d'exaltation funèbre qui nous prend tous tant que nous sommes quand nous nous retournons vers notre passé, gâtent, en effet, le dithyrambe de M. Champion et donnent souvent un ton parfaitement agaçant au lamento admiratif dont cet intellectuel salue sans cesse une paysannerie dont il est bien forcé de constater, en fin de compte, la décrépidité.

Ceci joint à la naïve malhonnêteté chauvine de M. Champion qui ne craint pas d'écrire : « Nos ennemis sont-ils très différents de nous ? JE NE VEUX PAS LE SAVOIR. », ainsi qu'à la phrase pour le moins malheureuse, où, parlant de ses « chers » paysans, M. Champion les qualifie de « vieux buveurs d'eau et de cidre, depuis un demi-siècle abrutis (sic) par l'alcool », nous fait considérer *Françoise au Calvaire* comme un de ces vains gémissements que nos intellectuels bourgeois de vieille souche, fermés à la vie moderne et à ses tragiques fatalités historiques, poussent avec une complaisance pernicieuse, presque macabre, en se refusant même à envisager les seules chances possibles de rénovation.

J. B.

(1) Cf. La marchandise de M. Binet-Vaïmer et dans un ordre d'idées un peu plus relevé, *Le Songe*, de M. de Montherlant.

Architecture et Urbanisme

(ENQUÊTE)

S'ouvre, dès aujourd'hui, dans ces colonnes, une enquête sur les destinées de l'architecture : son enseignement, ses rapports avec la collectivité, ses matières.

Nous avons choisi ce mode d'étude, parce que nous pressentons que l'architecte se spécialise, se spécialisera de plus en plus. Les premières réponses nous le font voir. Une tendance générale, cependant, émane, qui est celle que nous pressentons avant d'ouvrir ce travail. Crise. Crise de tout. Principes, formes, législations.

Combien y a-t-il de communistes touchés, parmi ces techniciens, dans cette enquête — qui sait ; peut-être pas un ? Pas un, en tous cas, n'est entré à quelque date que ce soit, dans nos bureaux. Cependant, pas un ne conclut autrement que par ce refrain étrangement révolutionnaire : « Tout est à refaire. » Bien !

Le problème de l'habitat humain vaut celui de la vie chère, ou de l'ambassade vaticane. Diable oui ! Les maisons croulent dans les quartiers ouvriers. Pullulent sur les murailles les germes épouvantables : tuberculose, cancer, syphilis. 60 % des hommes dorment à Paris, mangent, procréent, dans un cube d'air insuffisant. Si, suffisant pour qu'un coup d'œil sur les quartiers d'Henri-Martin ou de Wagram... Passons ! 80 % ne disposent pas du matériel nécessaire à la plus élémentaire hygiène.

D'un autre côté, un luxe de moyens mécaniques dévore, avec une rapidité effarante, les espaces libres des villes (rues). Le sang de la circulation roule comme un torrent dans les artères centrales, s'affale aux carrefours. Places du Havre ! de l'Opéra ! Faubourg Montmartre !! Dans dix ans, la limousine aura conquis le trottoir, avalé les terrasses des cafés, les places : ne parlons pas des piétons, s'il en reste.

On nous écrit : Tout est à refaire. Et vite !

Conclusion : Tout est à reinventer.

Notre conclusion : Cherchons les inventeurs. Notre enquête tend à les désigner.

Voici les questions posées :

1° Entrevoyez-vous, dans l'enseignement de l'architecture, tel que le pratiquent actuellement les différents organismes d'Etat, un enseignement susceptible de créer de véritables techniciens ? En cas d'affirmative, ces techniciens seraient-ils capables de répondre aux nécessités formidables et nouvelles de l'époque ?

2° Entrevoyez-vous quelques signes généraux qui

permettraient de définir un style, sinon existant, du moins prochain, d'une nouvelle architecture vraiment moderne ?

3° Les premiers essais d'architecture vraiment moderne en France vous semblent-ils répondre à vos propres préoccupations ?

4° Le ciment armé répondra-t-il à toutes les exigences que notre époque est en droit d'avancer dans le domaine de l'habitation ?

5° Croyez-vous à la valeur de l'initiative individuelle dans une large réorganisation de l'habitat humain ?

5° Parmi les peintres et sculpteurs actuels, quelles personnalités, à votre sens, vous sembleraient capables d'une collaboration utile pour les décorations extérieures ou intérieures d'édifices modernes ?

Il n'y a pas que nous qui y pensons. Les journaux, les revues, les pouvoirs municipaux, publics. On ne sait pas mal causer en France : on est latin... mais l'art est plus difficile. Les demies mesures canalisent à peine la catastrophe. Dénatalité. Congestion des villes. Mais on y court.

Timide, on l'est toujours avec l'avenir. C'est pour cela que l'homme l'a toujours compromis, gâché. L'homme tient pour fous, ses prophètes.

Nous avons interrogé un certain nombre d'architectes dont nous avons remarqué les tentatives (maquettes ou exécutions). Nous les avons choisis jeunes. Il y a si peu de vieillards qui sachent garder une attitude correcte devant l'avenir. Entre trente et quarante ans, le créateur a fixé ses idées les plus essentielles. Ses idées-forces seules nous intéressent, doivent intéresser une société vivante.

Nous avons invité ces collaborateurs occasionnels à nourrir de croquis, graphiques, statistiques, l'exposé de leurs vues. Nous leur serions très obligés de bien vouloir nous aider à constituer un index bibliographique sérieux. Que nos lecteurs ne se croient pas écartés de cette enquête. Toute lettre sera examinée, étudiée, publiée s'il le faut.

Nous recommandons à nos amis la visite du prochain Salon d'Automne, où, vraisemblablement, une section d'architecture y sera, cette année, très importante. L'an dernier, les travaux de MM. Guevrekiau, Le Corbusier, Jeanneret, A. Loos, A. Lurçat, offraient aux visiteurs sérieux une base intéressante de réflexion.

CLARTE.

Bilan général du Cinéma

J'écrivais, il y a un an : « Il apparaît bien que l'état de crise — crise de qualité après crise de quantité — dans lequel vit le cinéma depuis quelques années, ne soit pas encore près de cesser. Je suis convaincu, au contraire, que la situation va s'aggraver davantage. Cela pour des raisons qu'on a dû déjà apercevoir et dont les moindres sont l'incompréhension et la bêtise des membres de la « corporation »... » Il faut ajouter que, depuis, les causes de déchéance qui tiennent à l'organisation de la production et aux systèmes d'exploitation actuelle sont devenues plus aiguës et qu'à l'heure présente elles bousculent quelque peu les projets de beaucoup. Nous sommes à la veille, sans doute, d'une nouvelle expérience du capitalisme cinématographique.

Il n'est plus question que de trusts. Deux groupements s'apprêtent à se distribuer les organismes d'exploitation en France : un trust américain et un trust qui agirait sous le nom de Syndicat International Européen. Si l'on examine les programmes, on s'aperçoit vite que de tels groupements recherchent exclusivement — ce qui leur est normal — les moyens pratiques de faire du film-marchandise une opération financière considérable. Ainsi les moyens artistiques restent fonction du rendement commercial possible, c'est-à-dire que l'économie conditionne l'art et que les « aventures » artistiques couvriront une spéculation. L'esthétique et la technique de l'écran en profiteront sans doute, mais fragmentairement, et sera dispersé le meilleur des forces vivantes. Perpétuels compromis.

Exemple. Il nous est fourni par l'exposé de l'une de ces entreprises nouvelles : « Les quatre plus grands producteurs européens, c'est-à-dire l'Angleterre, l'Allemagne, la France, la Suède, auraient à produire, chacun, deux films par an ; l'Italie, l'Autriche, l'Espagne et la Russie, un film chacun, ce qui donne un total de 12 films. Ceux-ci devraient être exécutés avec la participation d'artistes et de directeurs célèbres des Etats-Unis et de l'Europe. Le scénario de chaque film devrait être tiré d'une œuvre littéraire connue ou écrite par un auteur de renom universel. La production même devrait se faire dans les conditions techniques les plus parfaites et avec une mise en scène grandiose. Les dépenses du film devraient s'élever de 150.000 à 200.000 dollars, dont 25 0/0 seraient employés pour la publicité. Les films produits par le Syndicat doivent être indiscutablement des œuvres artistiques et non inférieures aux superfilms américains, etc., etc... » On sait la valeur qu'il faut attacher à ces qualifications de « films artistiques » et de « superfilms » galvaudées par les hommes d'affaires et les combinards du cinéma. Un « film artistique », c'est *Kænigsmark*, *La Ba-*



Jacque Catelain
dans *La Galerie
des Monstres*.

Douglas Fairbanks
dans *Le Voleur de
Bagdad*.

(Dessin de Serge)

taille, *Violettes Impériales*, *La Cabane d'Amour*, *Le Chiffonnier de Paris*, un « superfilm » américain, c'est *Notre-Dame de Paris*, *La Caravane vers l'Ouest*, *Rosita*, *Le Cheik*, *Bella Dona*, etc. Quant à des œuvres comme *La Nuit de la Saint-Sylvestre*, *Baruch* ou *Poli-kuchka*, ce ne sont que de pauvres « bandes » réalistes sans intérêt ! De même que, pour ces gens-là, Decourcelle, Bernède, Gille, Zevaco et Feuillade représentent les grands hommes du cinéma français. Demandez à M. Sapène (grand chef de la publicité du *Matin*, directeur de la Société des Ciné-Romans, qui a attaché quelque temps à sa roue — il faut bien vivre ! — des metteurs en scène comme Epstein, Germaine Dulac, Fescourt, et qui a réussi à se faire nommer administrateur de *Pathé-Consortium-Cinéma*), ce que c'est que le cinéma. Il a déjà répondu victorieusement lui-même en annonçant que, puisqu'il avait déjà si bien réussi dans le camembert, l'automobile et la publicité, il n'y avait aucune raison pour que le succès ne lui vienne pas aussi grand dans sa nouvelle entreprise.

Çà et là, évidemment, un film se révèle et accuse des qualités précieuses de technique et d'émotion. Il n'est pas niable que des films comme *Le Voleur de*

Bagdad, avec Douglas Fairbanks, *L'Inhumaine* de Marcel L'Herbier, *La Galerie des Monstres*, de Jacques Catelain, pour ne citer que les plus récents, ont une valeur d'expérience et, quoique incomplets, aident à la création. Mais combien d'hésitations et combien d'insuccès parfois, donc de gaspillages de tout ordre, proviennent de l'éternel compromis à la base. Il en est exactement du cinéma comme des autres arts techniques à la recherche, depuis l'Exposition de Londres, en 1851, d'une impossible union avec l'industrie, du moins en régime capitaliste ; et dont la Foire de 1925, dite « Exposition Internationale des Arts décoratifs et Industriels modernes », s'annonce déjà comme devant être la plus parfaite démonstration de cette impossibilité présente.

Nous sortons — après le drame — d'une époque ingrate où la bourgeoisie a vécu presque uniquement sur des profits organisés, sans vouloir trop se préoccuper de l'avenir. Le médiocre était si riche ! Et dans le même temps, l'esprit, grâce aux progrès constants et merveilleux de la science, augmentait les distances. Il faudrait, aujourd'hui, rattraper le retard. Et cela imposerait de lourds sacrifices, surtout que chaque domaine de l'activité est en proie au trouble et à la désorganisation provisoire de cette mue. Provisoire, c'est-à-dire féconde au point de vue révolutionnaire. Mais la crise n'en apparaît pas moins aiguë et, certains jours, tragique. Artistes et industriels ont des arrière-pensées. Les malentendus subsistent graves. La collaboration espérée est loin d'être loyale, absolue comme cela serait nécessaire, mais comme cela reste impossible. Les artistes ont peur de se compromettre et plaignent le sacrifice qu'ils font à leur indépendance ; les industriels redoutent l'insuccès de leurs affaires. On tourne dans un cercle vicieux, de l'effet à la cause, de la cause à l'effet. Il faudra donc qu'une force centrifuge, explosion de raison, brise le cercle et s'évade vers l'aventure logique, nécessaire. Pourquoi ? Examinons objectivement les faits.

Les artistes, par leur formation farouchement individualiste, formation qui a paru longtemps et qui paraît encore à beaucoup si conforme au seul idéal vrai, répugnent à faire des concessions temporaires au marchand soucieux de maintenir à tout prix le taux élevé de ses bénéfices. Ils vont droit à la recherche de leurs conceptions esthétiques particulières, en se souciant moins des rythmes généraux qui commandent les masses et, dans les masses, certaines parts initiées, que des idées surgies de la méditation personnelle et d'un excès de fierté hautaine. Ils croient former une caste dans l'Etat. Ils observent, ils analysent beaucoup moins les faits autour d'eux ou le retentissement que ces faits provoquent en eux-mêmes, que les différents caprices de leur goût à la merci, souvent, d'influences passagères. Ainsi ne pénètrent-ils que superficiellement le vif du moderne, c'est-à-dire l'essentiel vivant. Ils caressent des caprices, ils admirent leurs égarements, ils se plaisent à un voyage solitaire. Ils igno-

rent trop leur dépendance profonde. Ils ne voient pas que, là encore, l'individu n'est riche qu'autant qu'il enrichit la collectivité. C'est que la statue, de nouveau, rejoint l'architecture... Tout ce qui ne rentre pas dans le rythme général, et n'aurait pas le rythme général, ne peut être tout au plus qu'une beauté de fantaisie, fausse et éphémère, un plaisir de mode sans vertu.

La philosophie des temps nouveaux n'enferme pas assez les artistes dans les abstractions étonnantes. Au fond, c'est encore le préjugé intellectuel qui prolonge ses ravages, même les vastes éclosions du génie. A force de raffinement, à force de sûreté personnelle, l'art aboutit trop vite à l'ésotérisme. Des talents vrais, par excès, moins d'orgueil que d'égoïsme, s'épuisent. Héroïsme parfois, mais faux ; et vaine noblesse. Au cinéma, on rêve de petites chapelles, de cinéma pour l'élite ! Alors que, comme le théâtre d'Eschyle, de Shakespeare ou de Molière, le cinéma sera populaire ou ne sera pas. La vérité de l'art exige un autre combat, et rude, et impitoyable, contre soi-même d'abord. Les grands artistes de demain auront cet inouï courage. Mais c'est que leur illumination sera complète, leur art volontaire, franc, pur, désintéressé. Et, par désintéressement, il faut entendre, ici, celui de l'artiste en présence de son œuvre quelle qu'elle soit ; car il est puéril de vouloir s'obstiner à considérer plus longtemps l'artiste autrement que comme un producteur et à lui refuser, comme tel, les moyens et les facilités de produire.

Qu'on le veuille ou non, on rejoint par là tout le problème social, tous le système d'organisation capitaliste, et la critique se situe, tout naturellement, sur le plan révolutionnaire. La recherche effrénée du profit, exaspérée encore par ce fait que l'économie générale a été ébranlée par la guerre, provoque nécessairement un certain mépris des transformations qui réserveraient ou prépareraient les profits à venir. L'intérêt de l'argent ne connaît pas les délais. Il faudrait faire des sacrifices temporaires et, pour forcer le goût du public au lieu de le suivre lâchement, préparer peut-être une période de bénéfices médiocres ou nuls... Qui aurait ce courage ? D'autant plus que l'avidité de l'argent pousse l'industriel à accroître le chiffre de ses affaires, à capitaliser de plus en plus, car il se demande volontiers, faute d'imagination, de quoi sera fait demain.

Les antagonismes éclatent sans cesse entre la production et la création. Moyens et fins sont contradictoires. Pour nous, révolutionnaires, notre siège est fait depuis longtemps. Mais un esprit rare, le comte de Laborde, directeur des Beaux-Arts en 1856, l'avait déjà prévu lorsque, dans son rapport sur l'exposition de Londres, il concluait à une seule organisation possible de la production artistique, celle qui reposerait sur les bases d'une centralisation économique et sociale puissante capable de faire éclater tout le système actuel.

Il faudra, un jour, revenir sur ces suggestions impressionnantes. Au delà du XIX^e siècle, le comte de Laborde avait pressenti le conflit qui s'aggrave toujours plus avec les progrès de la mécanique et le développement du capitalisme.

Aujourd'hui, un critique notoire ne redoute pas d'écrire, à propos des préoccupations qui placent, non côte à côte, mais face à face, artistes et industriels dans la préparation de l'Exposition de 1925, où le cinéma aura une place — quoique de second plan : « Les artistes ne pourraient plus douter d'avoir en face d'eux leurs concurrents et leurs rivaux en influence. Ils ont en face d'eux des « patrons », des chefs d'industrie, maîtres chez eux, bien déterminés à le rester et qui croiraient abandonner un droit essentiel en déposant entre les mains d'un artiste la direction spirituelle de leur « maison ». Pourquoi feraient-ils appel aux artistes ?... Les deux parties disputent sans s'entendre, parce que les mots, pour eux, n'ont pas le même sens et ne désignent pas les mêmes choses... »

Si graves soient les événements qui surviendront, ils porteront en eux-mêmes tous leurs fruits. Malgré certaines apparences, le heurt des forces de vie et des forces de mort, qu'elles s'ignorent ou non, profite en définitive aux forces de vie. Ces forces de vie sont révolutionnaires. L'art, nouveau rythme des temps nouveaux, ne sera créé que par elles. Et le cinéma, en particulier, qui exprime le plus fortement, en s'en rendant maître comme nul autre art, la complexité et la rapidité émouvante de la vie moderne, et projette cette beauté à la face de tous les hommes, à travers l'espace et le temps.

LÉON MOUSSINAC.



BARUCH

(Dessin de Serge.)

Les Œillets au Dancing

Criant intérieur couleur de feu,
Fausse richesse, luxe de papier ;
L'excès de lumière fait mal aux yeux,
La musique sauvage irrite l'oreille.

Le public pêle-mêle se bouscule : il danse,
Il fume, consomme, se dévisage sans excuse,
On feint la gaité, on baille et on pense,
Que tous ces autres, sauf vous seul, s'amuse.

Et toutes les fois que la porte pivote,
Tous les regards s'y dirigent curieux ;
Agréable surprise : point une cocotte,
C'est un pauvre vieux et son panier aux œufs.

Des œillets rouges liés en plumeaux,
Il vend la nuit après la fabrique ;
Pour des bas de soie il aura un bon mot
Avec un « baiser » de sa fille anémique.

Un jeune imbécile en binocles chinois. —
(Son père a cherché dans l'argent le bonheur,
Désillusionné — il le tient cette fois :
Son fils doit être : « Monsieur l'Ingénieur »).

Heureux de lâcher son long rume-cigarettes,
Il paye les œillets avec ostentation
A la belle qui flaire à distance sa galette
Et qui le traite tout à l'heure de cochon...

Les naïfs œillets entendent éblouis
Les lamentations du premier violon,
Qui prostitue là pour un prix inouï
L'avenir, la gloire, son âme et son don.

Ils n'ont encore aucun pressentiment
Que leur frais parfum ardent et vigoureux
Sera bientôt tué par celui d'Houbigant,
D'alcool, de tabac, de sueur et de... Brr !

Nov. 1923

Israël MERENLENDER.

LES ENCHAINEMENTS

(Suite)

Nos lecteurs ont pu, par nos précédents extraits, se faire une idée de la succession historique des Enchaînements, dont il nous est impossible, étant donné l'importance, de donner des coupures séparées et raccordées artificiellement les unes aux autres.

Voici, aujourd'hui, le début d'un chapitre capital du livre, celui où Clément Trachel revit la guerre.



(Dessin de Otto Dix)

Ce qui fut, sera

Je suis étendu au milieu du bourdonnement. Ce qui reste des cercles du jour est écrasé en bas du ciel. Je suis près d'eux et loin d'eux comme toujours. Je pense au mystère mondial de la Passion, au grand jeu des Pauvres, à la chose shakespearienne faite par l'histoire universelle.

Tout ce qui fut fait sera refait. Je ferme à demi les yeux sur cette genèse. La guerre et l'homme à travers. Le drame d'un homme contre la guerre. Un homme, moi, le point central, moi le résultat des durées. Je suis le recommencement.

La lune s'était éteinte. La nuit s'étendait à mes pieds, et tout l'abîme noir sursautait d'éclairs sourds.

Après des heures étouffantes et lancinantes de machine à écrire, au Poste de Commandement, sous la poire électrique coupée crue, j'avais lâché un instant ma besogne de scribe; par la petite porte du baraquement, je m'étais engouffré dans l'espace, et j'étais là, penché sur l'étendue nocturne, et rafraîchi par le vent infini. Des hauteurs de la butte de glaise qu'on appelait le Perron et où se dissimulait le Poste de Commandement du Corps d'Armée, je dominais sans la voir cette longue vallée du Clénarcisse parcourue d'un grondement spacieux et semée de météores.

Çà et là, à la lueur instantanée des obus ou des batteries aux flammes coupées, quelques points épars du couloir immense au bord duquel j'étais juché, apparaissaient, puis retombaient dans l'om-

bre : des fragments de l'horizon en un chaos tonitruant et blafard; et, parallèles à l'horizon, des tronçons polis de la rivière foudroyée au fond du gouffre; les vagues ossements d'une maison proche ou d'agglomérations lointaines, blanchis par les brusques clartés disparaissantes; et parfois les filaments phosphorescents d'un carrefour de routes, noyés ensuite dans les profondeurs avec une rumeur d'échos.

Par moments, une rafale ininterrompue roulait à l'horizon, et maintenait quelques secondes, comme au cinématographe, un écran de pâles glaciers.

A gauche — à l'ouest, puisque j'étais au nord — des fusées appelaient les regards, et sifflaient. Les tiges, feuillues de feu, s'élevaient avec précipitation, se mêlaient, s'incurvaient, et jetaient à la volée leurs lustres d'étincelles rouges et vertes, ou laissaient aller le point bleu aveuglant de leur planète de magnésium environnée de mousselines belles comme le jour. Ce feu d'artifice silhouettait, en un portant de décor d'un noir intense, la rondeur

du coteau de Mareilles occupé par le 33^e Corps en liaison avec le nôtre. A l'autre bout du panorama, à l'est, vers le village de Girandes, un embrasement continu rougeoyait au loin, confusément enraciné par des bases noires et qu'estompait des fumées pommelées de rouge vif, sous les grands manteaux d'ombre incurvée qui se poursuivaient au ciel.

Les détonations — les unes légères dans la distance, les autres sonnantes plus brutales et métalliques, — le vague écho martelé des feux follets et l'aboi des pans de clarté dont s'emplissait et se vidait le ciel, ainsi que les larges coups de pilon de l'horizon, étaient parfois couverts par le tumulte proche des automobiles, l'écrasant roulement des camions déchainés autour du Perron et de ma personne. Le Poste de Commandement était le centre et le moteur tourbillonnant d'une agitation perpétuelle.

Un avion noyé dans les hauteurs approcha puis s'éloigna, avec son écheveau de fracas; poursuivi par des convois d'éclatements : on devinait la zone où il se précipitait, à ces coups de poings de lumière...

J'éprouvais, de tout mon cœur et de toute mon imagination de poète la féérique grandeur de cette nuit de guerre, cherchant par quelles images originales je pourrais rendre cette vaste illumination sonore des plaines et des vallées, en des poèmes qui surprendraient et émerveilleraient le public superstitieux de l'arrière.



Je connaissais à fond le secteur, depuis trois mois que je l'étudiais en ma qualité d'humble secrétaire à l'Etat-Major du Corps d'Armée. Bien que je ne m'y fusse jamais aventuré — ma présence continue étant indispensable au Poste de Commandement — j'en avais toute la géographie dans les yeux, et parmi les ténèbres fantastiques, je reconstruisais la charpente de la carte.

Tout le fond du paysage invisible que les lieux du bombardement saisissaient puis lâchaient, n'en dévoilant que l'immensité, était occupé par l'ennemi. La rivière était à eux, ce qui communiquait un aspect mystérieux et terrible aux blêmes apparitions de son fantôme plat. Il me semblait que je discernais les deux grands silences bombardés des hommes : le silence allemand et le silence français. Je voyais distinctement la Séparation.

Mais à ce moment où je projetais avec des tâtonnements de visionnaire l'exactitude des signes topographiques dans l'étendue nocturne dérangée par le canon, plaquée de lueurs horizontales et de halos retentissants, sous les gestes blafards que traçaient au ciel de l'est à l'ouest, jusqu'au zénith, les coup de faux de la grosse artillerie — la ligne qui séparait cette vallée de ténèbres en deux moi-

tiés tragiques n'était plus la vraie ligne : la face du secteur frappé par les nues était en train de changer :

Nous avions attaqué à minuit, au clair de lune. Le sort en était jeté : *Alea jacta est!* murmurai-je... Et, du socle de mon observatoire, je pensais un peu orgueilleusement à César. Nous avions progressé...

J'allais avoir des nouvelles. Je rentrai au Poste de Commandement.

Dans l'épaisse ténèbre que ne lavaient pas à fond les soudaines pâleurs ou les soudaines rousseurs, de la voûte céleste, les abords des constructions basses, — centre de guerre de l'énorme secteur gisant dans tous les sens — étaient assiégés par une cohue bruissante.

Des lueurs de cigarettes, comme des apparitions, tout d'un coup, sur la noirceur, photographiaient des figures à la sanguine, et les jets intempestifs des phares électriques de poche modelaient des groupes crayeux aux casques mouillés d'un reflet. Je pénétrai dans le P. C.

Une maigre salle de planches, basse, où un vif éclairage était placardé, et que chauffait fortement le feu roulant d'un poêle. Des stratifications de fumée de tabac et, le long de la paroi, des capotes blêmes pendues par grappes sous des casques d'ardoise, et agrémentées de bracelets d'or, de libellules d'or, et des pétales de géranium de la Légion d'honneur. Autour des tables chargées de papiers — la salle n'était meublée que de papiers — les officiers du 1^{er} Bureau, au complet, attendaient les dépêches, levaient la tête ensemble lorsque la porte s'ouvrait, et veillaient héroïquement.

Le capitaine Fontanges brillait, jeune, impatient et résolu, dans le coin où l'électricité dorait sa chevelure blonde, sa moustache française et ses galons, près d'un petit vieux en uniforme, au nez et à la barbiche pointus : un avoué en rupture d'étude provinciale, lieutenant-rapporteur au Conseil de guerre, détaché par suite d'affaires urgentes d'insubordination, du gros de l'Etat-Major qui était pour nous l'arrière, et où de multiples liens galants enchaînaient ce vieux Don Juan, libéré sur le tard des murs conjugaux. A l'autre coin du local de sapin constellé de lampes, s'insérait la silhouette plate du lieutenant Lecto, un sec adolescent à lunettes, à épaules carrées et archaïques, à face glabre et grave (le brillant de ses lunettes lui donnait parfois l'air de sourire, mais ce n'était qu'une illusion), qui assurait conjointement avec le 2^e Bureau, la surveillance du moral. A côté de lui, des monceaux de lettres qui constituaient le prélèvement sur la correspondance des troupes ordonné par le G. Q. G.

Au fond de la salle, un étroit réduit apparaissait à travers une porte remuante dont les vitres jetaient des moirures barrées. Dans cette cabane-bureau était l'homme qui tenait dans ses mains

l'action immense s'élargissant à des kilomètres à la ronde, le général commandant le Corps d'Armée. On voyait dans la diaprure des vitres sa tête énergique lorsqu'un geste la dérouillait et la plaçait en lumière. Devant lui, sur une tablette, étincelaient les nickelures d'une sacoche et de l'appareil téléphonique. Il causait avec des personnages qu'on discernait, à certaines secondes tout au moins, par portions et placages, dans l'excavation vitrée.

Parfois la porte d'entrée de notre salle, à l'autre bout, dans le coin d'ombre, se creusait, livrant passage à des êtres encore empaquetés de nuit, statufiés par le froid du dehors, qui s'arrêtaient éblouis sur le seuil, un papier à la main, puis s'avançaient, guidés par le planton, sur les longues lattes fléchissantes du parquet, faisaient remuer tout l'ameublement et les locataires multicolores qui chargeaient la salle. Les officiers, comme un seul homme, les interrogaient en paroles bousculées et ils répondaient en passant lorsqu'ils savaient répondre.

C'étaient des télégraphistes qui apportaient des « pelures », des téléphonistes avec leurs messages, des hommes de liaison avec des notes et des plis, des officiers de tout rang et de tout service, venus de l'Armée, des Divisions, de l'Artillerie. Le sergent planton se levait et introduisait les nouveaux venus dans le sanctuaire du général. Celui-ci saisissait son monocle qui pendait à côté de ses croix, prenait connaissance du papier. On le voyait dévisager l'envoyé, on entendait bourdonner et vibrer quelque interrogation, quelques observations. Le Chef d'Etat-Major griffonnait sur une feuille de son bloc-notes. Puis l'envoyé traversait dans l'autre sens le plancher à ressort de la morne salle, et disparaissait. Quelquefois le planton se précipitait à la porte d'entrée, parlementait quelques secondes, et un coureur partait dans la nuit.

Le téléphone retentit, et du dialogue monologué du général, il résultait que la fameuse mitrailleuse fantôme qui était dans « l'Echiquier » avait été repérée avant l'attaque par une patrouille de tirailleurs sénégalais : « Bravo, mes compliments, colonel! Je suis bien content. Vous voyez qu'ils sont bons à quelque chose! »

Après cet insignifiant incident, il y eut, cette grande nuit, une période de temps pendant laquelle le téléphone ne retentit pas, et où personne ne vint du dehors apporter les dépêches ou recevoir des ordres.

Là-bas, dans l'invisible et l'inconnu, les grandes choses s'accomplissaient et l'on ne percevait dans la cabane de bois que le tremblement continu des planches et des objets, en réponse aux détonations qui soufflaient au loin.

L'Etat-Major avait créé l'attaque : sa tâche était suspendue maintenant que l'action était engagée, que l'idée prenait corps dans la distance.

...Elle était là, sous nos yeux, sous nos mains, la tragédie qu'il s'agissait de déchaîner à la face du monde. Je me levai, m'approchai d'une lampe et d'une table solitaire, et je la vis.

Le plan en relief au cinq millièmes.

Cette minuscule construction — carré d'un mètre de côté environ, criblé de creux, de bosses, de signes, de couleurs, sous le quadrillage des cotes — c'était le microcosme du secteur. Cela transposait la réalité en la réduisant vingt-cinq millions de fois en surface, et cent vingt-cinq milliards de fois en volume, et permettait d'embrasser totalement du regard, sous le soleil d'une ampoule électrique, le champ d'action du Corps d'Armée. C'était là le résidu combiné et accumulé des rapports, des photographies, des croquis, des cartes, des notes des observateurs d'artillerie, d'aéroplanes ou de ballons, de patrouilles, des aveux de prisonniers. Tout cela cristallisé au centre du commandement comme dans une tête. Ainsi, noyés comme nous l'étions dans l'infini noir, nos yeux s'ouvraient et voyaient tout.

La réduction vertigineusement petite qui nous montrait au plein jour de la lampe un carré de nature : le brouillement vert des bois, les rectangles des domaines, les parallépipèdes des maisons et les cônes des églises, les routes comme des ficelles et les chemins comme des fils, nous initiait à la fois à tout le mécanisme et à toute l'envergure de la guerre.

Elle nous faisait voir, en avant de la cité de bois des services et des cantonnements d'arrière, le Perron où nous étions, le centre vital orné du fanion du C.A. d'où l'idée était née et avait jailli la foudre.

A partir de là se développait dans son impressionnante petitesse, le territoire de guerre, le pays rayé : sept lignes de tranchées françaises jusqu'au cours parallèle du Clénarcisse — notre première ligne contournaît, à gauche, le village de Vauxavènes, au milieu, celui de Saint-Trop, qui tous deux étaient à nous, et coupait en deux le village vide de Girandes — et on voyait comme trois tirets, les trois ponts qu'on conservait en les épiant, puis, de l'autre côté de la vallée, sept lignes de tranchées allemandes, dont nous connaissions la géométrie, sans cesse retouchée, aussi bien que celle de nos travaux, depuis la tranchée d'Odin jusqu'à celle de Bismark.

Le dénouement se traçait aux yeux : transporter là cette ligne d'épingles-drapeaux tricolores qui était ici. Problème de géométrie à résoudre avec les chiffres humains après la réduction des calculs préliminaires : renforts, réserves, approvisionnements, munitions, mesures d'ordre, emploi du temps et détermination des objectifs, préparation d'artillerie. Le travail de l'infanterie était aux trois-quarts accompli : elle n'avait plus qu'à marcher.

Soudain, le chef apparut sur son seuil et vint au milieu de nous. Ceux qui dormaient se réveillèrent.

— Progression normale, messieurs!

Il continua :

— Les premiers objectifs ont été atteints. La seconde attaque commence dans une heure et demie.

Il se dirigea vers le plan en relief suivi par le piétinement de tous (et même, clopin-clopant, le vieux barbon d'officier rapporteur au Conseil de guerre, la face mal dégrossie et mal déteinte du sommeil, larmoyante et fissurée). Il appela le chef du service topographique. Son index frôla le carton-pâte.

— La ligne ici, sergent, indiqua-t-il.

Sur cet ordre du Chef, le cartographe déplaça la ligne d'épingles tricolores et la poussa contre la rivière. Nous suivions attentifs et sages comme des enfants, avec une sorte de solennel amusement, cette opération qui changeait le pays. Nous étions les aviateurs qui, prodigieusement, débouchaient — tout l'espace éclairé — à six cents mètres au-dessus de la carcasse organisée de la guerre.

Le général, bonhomme, cordial, continua.

— Nous avons avancé comme sur un damier. Quand la lune s'est couchée, le général Trembley a creusé deux tranchées dans les marais jusqu'à la limite. Indiquez-les ici, de deux coups de fusil. On s'est d'abord massé ici, comme c'était écrit. Le colonel Gaudy est arrivé, non sans peine, avec ses coloniaux à nettoyer cela. Du côté des marais, les choses n'ont pas été toutes seules. Nous nous sommes piqué les doigts à des réseaux intacts, et dans ce coin nous avons été pas mal canardés (la main du général dansait expressivement sur cette région). L'ennemi a noblement réagi, je tiens à lui rendre cette justice. Il y avait au triangle gamma, dans l'Echiquier, une mine non repérée. Nous le savions, du reste. Cette mine s'est déterrée quand elle a voulu, ce qui a causé du flottement dans les unités qui se sont trouvées là : c'est naturel et bien excusable. Les ponts ont été disloqués par nous pour couper la contre-attaque...

Et, avec l'ongle, le général arracha les trois ponts.

— L'ennemi a dû sacrifier un rideau de défense...

Un lieutenant en tenue de campagne qui venait d'entrer, salua et remit un pli :

— Mon général, une réclamation.

Le mot sonna mal.

— Qu'est-ce que c'est! dit le Chef d'Etat-Major, sourcils froncés, d'une voix cinglante.

Il ouvrit le pli. Les 75 ont tiré trop court et gêné la progression de la côte 4.

— Les maladroits! dit le général. C'est toujours

la même histoire. Ce sacré Bedorez ne prend jamais assez de précautions. Jamais!

Il rédigea un ordre et le remit à l'officier qui fit demi-tour.

Il a tiré sa montre et semble jouer avec elle.

— Ecoutez, messieurs! dit-il tout à coup. Le grand canon!

Quelques secondes de recueillement et un grondement inonstrueux s'arrache de l'immensité qui nous coudoie et déferle comme si toute l'étendue était des ruines de fer. Le déplacement de l'air empoigne la baraque et la secoue jusqu'aux racines, et nous sommes bousculés les uns contre les autres, comme les prisonniers d'un camion monotone qui brusquement stoppe. Le grand canon! On pousse une exclamation, on est fier de cette force qui vient de vous passer à travers les os.

Et il me semble que parmi l'étendue des âges, je retrouve jusque dans mes moelles le battement d'une cloche traversant célestement le chaos de la pourriture et des pierres.

La porte de la salle s'est ouverte toute seule, et un tumulte nourri d'artillerie s'y déverse avec le soufflé de la nuit et du vent. C'est le barrage allemand. Il doit être formidable pour que d'ici on l'entende de la sorte. La porte se ferme. Le général a une voix d'un calme imperturbable dans la maison de planches ballottée au milieu des ténèbres sismiques et où brille le plan cosmique un monde astral.

— Il est trois heures et demie. L'action recommence à l'aube, à cinq heures. Nous déboucherons par trois estuaires — marquez un pont de bois en 276.06 — et reformerons de l'autre côté de la rivière nos quatre kilomètres de front.

Il indique les opérations qui vont se dérouler :

— A sept heures, nous serons ici.

Il fait le geste de pousser les lignes comme on pousse du doigt les pions puis des rangées de pions. Sa main grande ouverte couvre un kilomètre sur le carré éblouissant. Puis le triomphateur dont la grandeur éclate à nos yeux à travers ce décor humble et banal, se dirige vers la porte. Avant de disparaître, il se retourne et salue, — sa couronne d'or scintillante.

Etendu sur le brancard, pour dormir un peu malgré la bougeante fièvre d'enthousiasme, — je vois la salle désordonnée, le cercle des chefs dorés qui ont les yeux ouverts. On dirait quelque veille émuante dans une salle de jeu ravagée par l'acharnement de ses hôtes autour de la table lignée et chiffrée et où roule la chance comme une chose.

Puis mes yeux se ferment et mes idées se brouillent. Je pense aux miens qui tremblent chaque jour pour mon existence, à la réussite de cette offensive qui va se parachever pendant que je dormirai, et aux décorations et à l'avancement qui récompenseront la part que nous y avons tous

prise, moi comme les autres. Il ne m'arrive que la douceur et le bercement du fracas universel par lequel la victoire se forge un nouveau monde — comme lorsque j'étais roi...

Mais une voix me hante. Elle dit, elle répète dix fois :

— Roi! Autrefois, plus maintenant.

C'est la voix d'un vieillard assis près d'un âtre.

— Il n'y a plus de rois ni d'esclaves, voyons, mon ami.

— Trachel.

Le Chef d'Etat-Major m'a réveillé en sursaut : deux plis à porter, l'un à l'observatoire B, l'autre au commandant d'un bataillon de chasseurs. C'est tout le secteur à parcourir.

Les lampes s'éteignent en ce moment, juste. C'est le petit jour. Une lueur livide coule des châssis étroits que la vapeur d'eau brouille et mouille. De l'obscurité est encore amoncelée comme de la terre dans les coins où s'immobilisent quelques formes épaisses adossées sur des chaises invisibles, ou bien accoudées sur les tables fantômes aux papiers morts. L'aube salit confusément les objets, les carures qui s'étirent, des figures à demi enlisées dans le noir.

Une main noire ouvre le léger cadre de sapin d'un des soupiraux. L'air froid de couleur grise, refoule l'atmosphère confite et l'odeur massive de tabac. Je discerne le manège métallique et froid d'un spectre penché qui fouille et vide, dans le ventre de la baraque, le poêle éteint.

Je sors. Je vais aller voir toutes les choses dont on a tant parlé.

Dehors, j'ai une désillusion puérile : moi qui vais tout voir, je ne vois rien! La brume met sur le monde une couverture. Seuls au premier plan apparaissent des personnages épais à carapaces obscurcies d'humidité, spongieuses et pleines de rosée, plantées sur le panorama fumeux. Là-bas, sous le volume du brouillard, un bruit de faubourg qui s'éveille — du murmure et du grondement, du tapement de charrette roulante. On est enfermé, rapetissé, on voudrait déchirer au loin ces ténèbres pâles.

Je pars droit vers l'avant.

J'arrive à la lisière d'un talus de route, que je lenga. Une sentinelle est postée devant le trou d'un tunnel qui passe sous la route comme un égout. L'homme, en son lourd et large harnachement de campagne, qui fait comme un collier de cheval sur son cou, s'approche de ceux qui vont à l'avant ou qui en viennent, pour demander le mot de passe.

C'est un vétéran. Ses cuirs et sa face sont racornis. Sa capote est soignée, — mais salie par les pluies, les vents, les espaces et la durée.

Un capitaine d'Etat-Major passe là, se dirigeant

vers l'arrière, et interpelle le bonhomme en réprimant un bâillement :

— Eh bien, mon ami, cela va-t-il comme tu veux?

Le pauvre soldat solitaire, le mendiant du mot de passe, fasciné par l'homme doré qui brille devant lui, répond seulement :

— Mon capitaine...

L'officier — sur sa figure se défait lentement la grimace du bâillement, et elle tourne au sourire, — porte la main sur la plaque ovale qui pend par une chaîne au poignet du soldat. Le bras obéit, se lève, et le soldat le regarde faire.

— Tiens, nous sommes de la même classe! s'écrie l'officier.

Il montre sous sa manchette sa propre plaque d'identité — un bijou qu'ajuste une gourmette d'or.

— Exactement du même âge, mon ami. Nous sommes pareils; deux réservistes de France!

— Ah, fait le soldat.

Et c'est qu'ils se ressemblent, malgré leur habillement! Sur ce coin de terre sale et dans l'air gris qui rôde dessus — boue terrestre, poussière céleste — je suis frappé de leur ressemblance. Mêmes traits, même type, même stature. Mais le soldat a la figure plissée, toute grisonnante, marquée par la fatigue et je ne sais quelle flétrissure. Ses épaules sont voûtées — on dirait qu'il est le père de l'officier.

Il le regarde, l'œil rond, comme s'il n'avait jamais vu un gradé, et moi, arrivé à l'autre bout du tunnel, je me retourne pour le regarder, lui, dans le petit carré éclairé qui est le guichet du pays de la guerre, comme si je n'avais jamais vu un soldat.

Après, une campagne triste descend comme une grève. L'horizon, du côté de la guerre est encore bouché d'ouate. La canonnade donne là-bas en masse; les foudres lointaines ne sont ici que d'amples ébranlements et défoncements d'air à étrange voix pneumatique et creuse du canon qui parle dans la chair.

Autour de moi des débris de boîtes de conserves crevées, aux restes d'entrailles, des palissades trouées ou penchées par tronçons et formant d'obliques éventails, des pierres de taille qui ont tellement roulé qu'elles sont usées comme des galets.

Dans le flux et le reflux des relèves, l'écume de l'armée a échoué là, comme celle dont une ville bariole et incruste son cycle fade de terrains vagues. Ces champs de débris qui s'étendent aussi loin que la vue, c'est le seuil pourri de la guerre piétinante.

On voit que les trous d'obus ont été comblés, mais on marche sur des cailloux de fer.

C'est étrange : moi qui connais si bien les lieux,

je ne m'y reconnais plus. Le dessin du plan général que j'ai dans la tête est gêné par tous ces détails apparaissant, par la présence grossie, interminable — trompeuse — de la réalité.

A travers ces champs rugueux qui ont perdu leur carnation, où la terre profonde a cessé de battre, personne de vivant. Je suis seul. Toute la vie s'est déplacée en avant.

Il ne faut plus marcher à découvert. L'orifice d'un terrier. C'est par là qu'on entre dans la tranchée qui doit être le Boyau VII. Une échelle enterrée, très inclinée, me verse dans la pénombre, et je me trouve tout d'un coup au fond d'un couloir, serré entre deux hautes parois verticales de terre fraîche et raclée, et que bouche là-haut le ciel blanc.

Le boyau est profond. La terre neuve y a des aplombs géométriques de maçonnerie sombre. La frise festonnée de mottes d'herbes, tranchée à vif sur le noir de l'humus, court, en haut du mur friable, bien au-dessus de ma tête.

Là-dedans, la lumière du jour déjà si chétive quand on la puisait au large du ciel, se voile, les quelques bruits du monde s'étouffent, et moi qui étais enfermé dans la brume, je suis enfermé dans la terre entr'ouverte.

Le corridor est foré en demi-cercles successifs ajustés en sens contraire (Ah ah ! je retrouve la ligne ondulée du Plan Directeur), de sorte que la marche y est presque un va et vient. La terre énorme se masse à la fois à côté de moi et devant moi, et chaque détour m'emprisonne. Le boyau est si étroit, que lorsque je heurte quelque assise de cailloux qui renfle une des parois de la nature, ou quelque brusque souche à la rouille grumeleuse et d'où pendent des filaments, je suis rejeté contre l'autre paroi ; et j'ai bientôt les épaules plaquées de terre.

Sur la chaussée dure comme du pavé, deux sillons continus sont creusés : c'est la trace des pieds droits et des pieds gauches des hommes qui ont passé là : mes souliers se prennent dans ces rails. Mes mains trouvent le long des deux murs jaunes une éraflure sans fin, et je comprends que c'est le frottement de la toile — de la peau — des musettes qui l'a faite : le boyau est moins large qu'un soldat et il faut que chaque pas de l'homme l'arrache. Tout est désert dans ce bas-fond où ont roulé des régiments. Je ne vois plus que la bande du plafond d'espace qui me suit, que ces murs de couloir que je traîne, que ces tournants qui s'emparent de mon corps, et que ce piétinement désert de multitude qui peuple la fosse. Rien que l'odeur épaisse de terre dont je suis saturé dans la pénombre ocreuse, rien que le bruit de mes pieds qui suivent de loin, émiétés dans l'immensité, l'avancée des hommes.

Je marche longtemps. Je croyais que j'allais voir ou entrevoir la bataille. Rien.

Soudain, à droite et à gauche, une large ouverture m'éclaire. C'est notre dernière ligne que je m'imaginai avoir dépassée depuis longtemps dans ces circuits perpétuels qui brouillent le temps et l'espace.

Elle git de chaque côté du boyau — très évasée, ruineuse et abandonnée. On n'en voit que les commencements, interceptés par des tournants. Quelques abris béants, tels des huttes de bûcherons, s'enfouissent dans le remblai triste que piquettent des touffes de paille. Sur la terre moisie des versants, l'herbe est blanchie. Il y traîne de vieux équipements minéralisés, des débris et des chiffons, des amoncellements de bois mort ou d'armes cassées et une bassine qu'a rongée et percée la longueur des jours. Il n'y a pas âme qui vive dans cette pâle vallée d'écrasement, de souillure et de désordre dont le souffle s'est ouvert un instant à moi, des deux côtés.

Déconcerté par la monotonie du boyau qui mutilé l'espace et tue le bruit, changé peu à peu en une chose lasse de rouler parmi l'éternel vide qui tourne, je débouche enfin dans la tranchée d'Alsace. C'est là qu'est l'observatoire B, et je m'engage dans la parallèle.

Tout y est cassé, crevé, teint d'une espèce de soir. Elle s'incruste le long d'un ancien chemin vicinal : je me souviens que je le savais par les cartes, en voyant saillir à la hauteur de ma tête l'agglomérat de moëlon scié et fracassé par le creusement de la tranchée. Mais je ne reconnais rien de ce que je connais ! et puis je suis étonné d'apprendre par l'intensité déchiquetée de son empierrement, que ce petit chemin de rien, était jadis plus puissant que je ne l'imaginai en le suivant du doigt.

Le fossé est creux : on ne voit rien au-delà des décombres obscurs qui le bornent, que le fleuve sans fin du ciel. On marche difficilement sur des rondins et des planches qui empêchent le fond de se liquéfier, ou sur le terreau mou des éboulements récents qui tuméfient cette voie de démolitions. La main tâtonne et prend appui sur des pierres ou des moignons de bois. Tout cela est mouillé par de la pluie noire.

Cette tranchée s'étend presque en ligne droite. Des casques y remuent, des pas la martellent, des voix y vibrent. Mais ce n'est là qu'une maigre agitation qui contraste plus encore que le désert, avec les grands événements. Deux soldats s'avancent de mon côté, montant et descendant d'épave en épave, l'arme à la bretelle et les bras écartés, les yeux fixés sur la place où s'abattent leurs pieds. L'observatoire a été aménagé dans un mamelon qui boursouffle la plaine à cet endroit. Interrogé au moment où nous nous affrontions, un des soldats

me désigne du pouce un encombrement troué au centre, et dit : « C'est là ».

Une sape raide, étranglée, que soutiennent des vertèbres de bois noyées dans la terre grasse, et c'est une cabine basse qu'éclaire une meurtrière étroite fendue en largeur — comme si le couvercle du plafond était soulevé d'un seul côté. Une table, un banc, un homme assis, un homme debout — tous deux à contre-jour du hublot rectiligne, sont obscurs et cernés d'un trait lumineux.

Un des hommes, un lieutenant d'artillerie, prend mon pli, le lit, me dit que la communication a été rétablie et que le nécessaire vient d'être fait. Il écrit cela sur un papier qu'il me donne, puis il me dit :

— Venez jeter un coup d'œil sur la bataille.

Je me suis approché de la déchirure de lumière, et tout d'un coup, du fond de ce phare enterré, j'ai tout revu ! J'ai revu le vertige des immenses campagnes rapetissées, comme du haut des plates-formes d'un château...

J'ai retrouvé la distance que j'avais perdue au milieu des choses. Devant moi, par dessus les herbes grossies et troubles qui silhouettent près de l'œil le rebord de la profonde meurtrière, s'allonge l'image réelle du Plan Directeur. Mais le Plan Directeur ne remue pas, et ici, dans le large abîme horizontal, il y a du mouvement qui passe... Je me penche pour mieux voir, pour être partout.

Ce sont les tranchées soulignées par les affleurements fauves et blanchâtres, tigrés, des déblais, et que leur longueur écrase — ce tracé explicite et chirurgical de cité d'enfer qui fouille les campagnes... Ce sont les trois villages à travers des plantations de bâtonnets couleur chair ou charbonneux : successivement de l'ouest à l'est, les tas de toits rouges et bleus, les murs de carton demi-roussi de Vauxavènes, de Saint-Trop (on voit des trous d'épingles dans son église, et le thorax de lattes d'une tour) puis de Girandes, dont l'ans est plus pâle et plus empâté que les autres. La zone assombrie du rivage, la ligne liquide du Clénarcisse. L'Echiquier et ses terrains clôturés en alvéoles par le cordonnet blanc des murs bas. Appliqué sur la déclivité pelée et frottée de vert, le parallélogramme enfoncé des tranchées allemandes barrées de boyaux, essaye de se cacher et se montre, ligne par ligne, sur cette page colorée à la fuite vertigineuse. Au fond, la cote 36, dernière onde de l'éloignement, longue île nuageuse à l'horizon.

En bas — à trois cents mètres environ, car l'entablement un peu relevé de la meurtrière herbue empêche de voir de plus près — une batterie fusée, leur sourde en plein jour, comme celle d'un briquet éraillant la plaine. D'autres éclats instantanés rougeoient. Le lieutenant me passe des jumelles en accolé à ses yeux, et je promène sur la grande

fuite des choses, au caprice dansant de mes mains, un cercle clair de microscope.

Une chaîne serpente dans un boyau perpendiculaire aux lignes ; de l'infanterie casquée. Dans un boyau voisin, un déplacement en sens contraire — une relève descendante — semble faire contre-poids. Dans les parallèles, on perçoit devant l'écran mince des talus, traits de pastel brun soulignés d'encre — des chapelets perlés qui traînent en mouvement uniforme et attaché. Sur le flanc des hauteurs, cet alignement qu'on prend pour des buissons morts, — le premier regard n'a pas le temps de pousser leur mouvement — ce sont des sections : les aiguilles qui terminent les fusils brillent au soleil par éclairs et par gerbes, et jusque dans la vésicule de poste d'écoute au bout de ce conduit creux, des soldats, petits instruments. Un pullulement monte et descend et fait des dessins dans un carré de fourmière qui se nettoie aux yeux, lorsqu'on l'inscrit dans le cercle de précision. Là, il y a de petites choses qu'on tire, des lilliputiens acharnés autour des joujoux. On les voit se dépêcher de toute la vitesse de leurs jambes minuscules. Ils se dispersent, puis se reforment, s'additionnent.

— Ils y vont joyeusement, hein, nos petits artilleurs !

Parfois leur pétulance se ralentit, on ne sait pourquoi ; on ne comprend pas ce qu'ils font, et cela est énervant. On voudrait leur donner une chiquenaude avec sa volonté.

(A suivre.)

HENRI BARBUSSE.



(Dessin de Otto Dix.)



Candidature de Claude Lunant⁽¹⁾

— La politique, ça, je n'en dirai rien, déclara Mme Lunant.

— Oh ! si vous y tenez, maman ! répondit le poète.

De curieuses figures de langage manifestèrent la joie du parrain Milan à cette nouvelle :

— Claude, mon filleul, je suis fier de toi. Dans tes discours de réunion, lâche ta bonne éducation. Propose des choses d'homme d'âge. Faut que tes paroles soient si bonnes que les gens sortent de la messe pour venir t'écouter. Y a Dargaud sur ta liste. Au peut t'en revendre. Te le connais-ti ? Un que se tint drêt comme la croix et qu'a le dos comme une armoire. Je l'ai vu ce matin vers la Bâtille. Nos chiens pendant ce temps rapprochaient leur parentée. Au m'a dit des mots harnachés en se demortsayant la gueule. Quand la cloche de l'église sonnait, au disait : *le marguillier fait ressonner ses bronzes*. Quand le soleil se cachait : *le roi du jour est avare de ses rayons*. Au touchot du pied un caillou : *ma botte a heurté un silex*. V'la des affaires que vous restent gravées. J'aimais moins ses gestes. Au fait trop de volume. En plus, au porte des gants rouges. Ça plaît pas aux gens de chez nous. Alors j'y ai dit qu'is étaient beaux.

Pour établir l'ordre de liste une réunion préparatoire eut lieu chez le Gall, éminence grise du

parti de concentration, le jour même que *Le Phare* ouvrait campagne contre les partisans du couteau entre les dents. Ainsi désignait-on alors les adversaires de gauche. La formule prouva sa qualité.

Dans la magnifique demeure châtelaine, Lunant rejoignit six collègues décidés à sauver une fois de plus la civilisation. Il reconnut Dargaud à ce fluide qui émane d'un homme d'une autre race. Les autres lui parurent insignifiants, sauf le médecin de Corpuscu dont la tête vicieuse attira sa curiosité de peintre. « Une physionomie, un roman. »

L'ordre de liste fut : en tête le député sortant Fleurdant, qui, patriote modéré quoique républicain énergique, et non mobilisable, avait évité de s'enrichir à vue. Homme éclectique. S'intéressait aux routes carrossables, aux veuves, aux pouliches, aux fanfares, aux bouilleurs de cru.

Ensuite Dargaud. Reproduire sa carte de visite est d'un intérêt certain pour l'histoire de ce temps.

Commandant MARCEL DARGAUD

du service de l'Etat-Major (Réserve)
Décoré de la croix de guerre,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Médaille d'or du Ministère de la Guerre,
Officier de l'Instruction publique,
Membre fondateur de l'Association des chefs de section
de complément de la XX^e région
Membre de la Commission consultative
du Ministère de la Guerre.

(1) Fragment de *La Tête Brûlée*, suite du *Valet de Gloire*, 1 vol. à paraître chez Rieder.

Il offrait un choix varié d'attitudes contrôlées, à titre fixe : retirer ses gants, les tenir en parlant, les remettre, les poser dans son chapeau, se gratter le menton, remonter son pantalon avant de croiser les jambes, réprimer un bâillement poli, avoir l'air de sortir d'une méditation profonde et de réserver le fond de sa pensée.

Ensuite Léon Souchard, également peint d'après sa carte de visite :

Officier d'administration de 2^e classe
du Service de Santé,
Ancien gestionnaire de formation sanitaire du front
et de l'hôpital de Langres,
Trésorier de l'Association Beuronne
des officiers de complément.

Une tête de videur de litiges à main armée. Encore humide de gloire et brûlant de pacifier jour et nuit tous les rebelles du monde, il ne regardait les gens que pour leur commander le respect. « On dirait mon colonel, songeait Lunant. Avec des types comme ça, la France devient l'enfant de la guerre et rappelle naturellement l'Allemagne ».

Il y avait encore Joseph Dechet : assureur expert en sinistres, ancien chef de bureau de la Compagnie d'Assurances. Cabinet de 10 à 10. Téléphone Beuronneville 08-8. Cerveau touché par la foi industrielle, atteint du mysticisme de la production, et venu au monde pour être commissionnaire.

Enfin Paul Banal, rédacteur au quotidien du soir, secrétaire général du comité France-Bessarabie, vice-président de la Commission du monument aux morts, secrétaire de la conférence pour la reconstruction de Vauquois. Celui-là ne sentait que le papier timbré.

— Alors, tu marches, Claude, ça y est, nous t'embarquons ? demanda Le Gall.

« Que le bon Dieu des poètes m'assiste ! » se dit-il en répondant audacieusement :

— En principe, oui, mais en queue de liste.

Un sourire général de bienveillance accueillit cette déclaration.

— Ça n'a aucune importance, nous passons d'un bloc, colis recommandé, port dû, déclara Fleurdant.

— En qualité de deuxième classe, dit-il, je voudrais m'adresser aux poilus survivants.

— Suivant quel canal ? demanda Dargaud.

— Une circulaire.

— Dans la stricte limite des directives du parti, mon Dieu, si vous y tenez ! répondit Fleurdant.

— A savoir, dit Claude. Maintenez-vous l'armée dans son cadre inutile aujourd'hui que le travail est fait.

— Excellent tremplin pour les campagnes, opinait le docteur du ton d'un homme qui, contraint de marcher dans l'eau, reconnaît la supériorité de la botte sur la bottine.

— Les effectifs de la prochaine seront certainement composés de microbes, déclara l'assureur-expert.

— N'envisageons pas la prochaine, conseilla Fleurdant.

— Emprisonnez-vous un profiteur par département ? demanda ensuite Lunant.

— Nous mettrons leurs profits dans la caisse nationale, répondit Souchard.

— Avec quelle sanction exécutoire ? Attendez, ça me tient. Je passe au programme des morts et des revenants.

Fleurdant l'interrompit au tranchant de la langue :

— Il faut nous en tenir aux directives du parti. Que M. Lunant prépare sa circulaire. Son projet sera mis au point à la réunion d'octobre. Il semble inopportun d'engager le parti avant de recevoir la profession de foi d'ordre général que nous attendons de Paris.

— Alors, vous recevez des opinions sur commande ?

— Gardons-nous d'égarer l'électeur et d'écouter les voix mensongères du pacifisme dont le but caché fut toujours d'amoinrir la France, ajouta Dargaud en regardant ses co-listiers l'un après l'autre.

Sur ces augustes paroles on passa dans la salle à manger.

Madeline présidait avec désinvolture ce repas de joyeuse conjuration. Pendant que l'officier d'administration racontait des anecdotes belliqueuses et que Dargaud démontrait que la République avait trop répandu l'instruction, Lunant, arrêtant son regard sur les verres de cristal et les fleurs si bien disposées qu'elles semblaient poussées de la nappe, se voyait seul dans cette salle avec Madeline et leur enfant, se demandait s'ils seraient heureux, s'excusait de sa propre présence, alléguait vainement l'urgence d'agir en vue d'un résultat élevé, voulait partir, se querellait, enfin se disait qu'il restait pour préparer l'avenir de son enfant. « Mon petit de cire et de lait, je te soignerai bien, je te demande pardon. »

La circulaire dont il se plut à calmer les reproches de sa conscience, était conçue de franchise et rédigée en termes emphatiques :

« *Frangin de bois lisse, abreuvé de victoire, enfin démuselé.*

« *Tu te promettais de tailler des basanes aux racleurs d'opinion et de te souvenir des rancures des agonisants.*

« *Leurs yeux ne me quittent pas.*

« *Connaissant ton juste mépris des politiciens, l'aisance avec laquelle ils te leurrent et ensuite travaillent contre ton sentiment, j'hésitais à me présenter devant toi par crainte de ne pouvoir ré-*

prendre à tes idées, car il n'est pas d'exemple qu'un élu ait pu réaliser au pouvoir ce qu'il désirait comme citoyen.

« Une société où se multiplient les millionnaires au temps du poilu anonyme, a quelque chose de monstrueux qui légitime des excès de tendance. L'organisation du suffrage m'oblige à proclamer les conceptions générales d'un parti dont les idées, par ailleurs soutenables, s'arrêtent loin de celles que nous avons retirées du feu.

« Les réalités qui vont venir de l'Est nous imposeront la révision des notions exigües de patrie, de monnaie, de douane, de capital, de société, dont l'ensemble agira sur les esprits, non à la manière d'un code par la contrainte, mais par l'effet mystérieux d'une foi religieuse. Il a fallu trois siècles au christianisme pour devenir un évangile officiel. Les idées modernes avancent plus vite. Si nous ne voulons voir des changements de conscience gouvernementale s'imposer par la violence, nous devons, dès maintenant les acheminer dans la paix par une suite heureuse de réformes.

« D'abord liquider la guerre. Pendant que l'honneur de tuer nous souffletait septante fois sept, les caisses nationales se vidaient dans les poches particulières. La tâche finie, le salaire éludé, vêtus de la veste à 52 fr. 50, nous demandons l'expropriation des fortunes inexpiables au profit des écrasés et l'exemption d'impôts personnels durant quatre ans, lois préliminaires. »

Cette lecture assommante fut interrompue de droite et de gauche.

— Quelle folie !

— Nous courons au désastre !

— Vous faites de la littérature. Les combattants ne vous comprendront pas.

— Vous oubliez qu'ils ne représentent qu'un électeur sur dix.

— Tailler des basanes aux racoleurs, cette expression me plaît, disait le docteur.

Le Gall, tirant Claude Lunant à part :

— Ne te moques-tu pas du monde, voyons, ce n'est pas croyable ? On va te prendre pour un bolcheviste.

Claude souriait en méditant de lui cracher à la figure.

— Une seconde d'attention, voulez-vous ? prononça Fleuriant, après s'être concerté avec Dargaud. M. Lunant renonce à cette belle, mais dangereuse profession de foi et nous le portons en tête de liste. Le combattant en tête de liste.

— Vous exprimez des idées lumineuses, Monsieur Lunant, mais il est impossible de se dérober à la rançon de la guerre qui est une diminution du bien-être général, lui assura Dargaud en lui offrant un cigare qu'il accepta.

« Diminution de bien-être, rançon de la guerre, tête de liste, et tu risques d'être élu. Que vont dire

tes camarades. Oseras-tu les revoir ? Oseras-tu te regarder ? »

— Messieurs, je suis au regret de retirer ma candidature, dit-il d'une voix sèche.

On l'entourait de prévenances, on l'accablait, on craignait qu'il partit et ameutât l'opinion, il lisait cela sur leurs figures, il regardait Le Gall, il pensait à Madeleine. « Elle nous écoute probablement derrière cette porte. »

Le docteur à travers un sourire gênant, lui signifiait clairement : Bon Dieu que d'histoires pour une ânerie ! Soyez plus échantonné, descendez des nuages, mais tenez-vous à côté de leurs petites ordures. Allons, croyez-vous la vie si digne ! En guerre, n'avez-vous pas fait litière de tout. Vous avez tiré sur des hommes, tué des hommes. Ici, vous ne refusez qu'un siège bien indemnisé. Regardez ces crapauds, lésitent-ils. Et moi ? Ne suis-je pas crapaud. Et vous ? Rien, et acceptez.

Il en fut ainsi. Milan parcourut les campagnes. Claude prétextait des rhumatismes articulaires, et fréquenta le pré de la Ségaude où l'accueillait le sourire opulent de Madeleine.

Extrêmement sensible à l'influence de l'amour, il en arrivait à modifier de bonne foi son raisonnement. « Que valent nos idées sociales ? En sommes-nous convaincus au point de risquer la mort pour elles ? Ne varient-elles pas d'une souffrance à l'autre. Enrichissez amériquement le communisme notaire, appauvrissez moujikement le maître de forges nationaliste et laissez faire. Un an plus tard, ouvrez les yeux. N'en parlons plus. »

Dargaud, cependant, ruminant le calcul du quotient électoral et craignant un échec personnel si Lunant restait en tête de liste, imagina de lui suggérer d'écrire une nouvelle circulaire.

— Savez-vous que vos anciens camarades de combat vous réclament dans les réunions publiques. Votre absence les égare. Il faudrait leur préciser vos intentions.

Lunant courut chez Le Gall et lui dit :

— Je retire ma candidature si tu n'imprimes pas immédiatement ce poulet aux survivants dans ton journal. Je l'ai retouché. C'est moins galiléen.

— Inutile, mon ami — « Son ami ! Ah, ça ! »

— Notre liste ralliera tous les suffrages. Tu comprends, le département est riche. Ta circulaire ne touchera que des malheureux, à peine quatre ou cent. Le poilu, maintenant, c'est mort.

— Mais ta liste est un composé de salauds.

— De quoi t'occupes-tu là ?

— Publie ceci ou je file.

— Qu'inventez-vous encore ? demanda Madeleine.

— Le moyen d'être élu, répondit-il en riant.

— La pâle gaffe, dit Le Gall.

Dargaud, deux jours plus tard, lisait le journal en se frottant les mains, pendant que Lunant se remettait à son badinage d'écrivain en attendant

le vote. Les idées lui arrivaient télégraphiquement au ciel.

Le suffrage universel lui accorda mille douze voix, valeur effective d'un bataillon au départ. On connut le lendemain que ce résultat était général et sauvait le pays de la menace du fameux couteau entre les dents. Les banques florissaient.

« Ah ! songeait le poète, le mouvement du récit, la respiration de la phrase, l'âme des mots ! Construire une œuvre de vie en prise directe ! La sécheresse de l'esprit critique en lutte avec la flamme des épithètes ! Tout n'est pas à bannir dans le système d'art du gnome dada.

Joseph JOLINON.

Valère Brioussov

Le poète Valère Iakoslévitch Brioussov, un des plus grands ouvriers des lettres russes contemporaines est mort à Moscou le 9 octobre (pneumonie). Il se situait parmi les écrivains de la pré-révolution aux côtés d'artistes tels qu'Alexandre Blok, Constantin Balmont, André Biély, Fédor Sologoub. Son activité littéraire datait de 1894 ; la revue *Viassy (La Balance)* dont il fut le directeur a été bien connue en son temps des milieux littéraires européens. Elle contribua en Russie à introduire l'influence des poètes français — de Mallarmé à Verhaeren — dont Brioussov fut souvent le disciple. Brioussov disparaît à 51 ans, laissant une œuvre importante, d'une haute perfection et qui, de plus, reflète avec beaucoup d'originalité les caractères de l'époque. Sa culture littéraire et scientifique de « parfait européen » disposant d'une douzaine de langues vivantes, son culte du passé historique et surtout de l'antiquité gréco-latine, son intelligence lyrique de la vie moderne se sont exprimés en des vers d'un classicisme impeccable ciselés, frappés, ouvragés, tendancés avec une science scrupuleuse et une lucide imagination de logicien.

L'acte le plus marquant de la vie de Valère Brioussov se fut certainement son adhésion à la révolution d'octobre, en 1918, à une époque où presque toute l'aristocratie intellectuelle de la Russie se détournait avec horreur des « usurpateurs bolcheviks » et où le régime des Soviets ne paraissait guère capable de durée. L'adhésion de ce « prince des poètes », de cet esprit classique à la révolution prolétarienne restera un des épisodes les plus significatifs de la bataille pour la conquête de l'ancienne culture. Ce fut de la part du poète un geste profond, irrévocable qu'il acheva plus tard, en 1920, au milieu de la guerre civile et de la Terreur, en adhérant, au parti communiste russe.

A dater de ce moment, Brioussov consacra toutes ses forces à des travaux d'organisation souvent obscurs et lassants, afin de sauvegarder et de renouveler dans la tourmente révolutionnaire les lettres russes. Il continuait pourtant de produire, et de très beaux vers.

VICTOR SERGE.

Les Revues

Philosophies Nous avons commenté sans ménagement les débuts de cette revue dans votre n° 56. Aujourd'hui voici du nouveau : un billet intitulé *Quelques Confidences about nos Manifestations et nos Manifestes*, et signé John Brown. On est tout d'abord tenté de prendre ces pages compactes et cahotiques pour l'essai d'un tout jeune philosophe qui prend le départ un peu trop tôt — mais nous en avons tous été là ; l'esprit s'ébroue en galops, ruades et sauts de mouton. Malheureusement ce n'est pas ça. C'est tout simplement (si j'en crois la rumeur publique) Pierre Morhange, écrivain trop bien averti, décidé à porter les débats d'avant-garde littéraire sur un terrain encore inexploité.

Pourtant, on m'assure que Morhange groupe tout un lot de plus jeunes philosophes ; de-ci de-là son propre essai n'est pas nul ; enfin il nous promet une doctrine nouvelle. Nous ne demandons que ça ! Nous ne craignons que de ne pas rencontrer d'adversaires.

Si les jeunes de *Philosophies* sont des adversaires véritables, voici ce que nous leur disons dès aujourd'hui. Rien n'est plus sympathique que des jeunes s'essayant à refaire une métaphysique. Eux seuls pourraient démontrer clairement l'impasse philosophique actuelle qui s'estompée dans les fumées irrespirables de la Sorbonne. L'impasse est la suivante : impossible de faire actuellement une vraie métaphysique expliquant l'Histoire. Entendez-moi bien. Il y a, n'est-ce pas, le sens métaphysique que je disais, dans ma dernière chronique, faire totalement défaut à un Georges Valois ; ce sentiment premier est précisément ce que le manifeste en question s'attache à restaurer, c'est-à-dire à exprimer avec force, avec foi. Mais la métaphysique a toujours été un effort vers l'intelligence complète du monde et de la vie. Or, dès aujourd'hui, nous signalons que dans le Billet signé John Brown il n'y a pas la moindre amorce de l'explication historique. Nos rénovateurs ignorent-ils gaiement la question ? Ignorent-ils cette partie indispensable de tout grand système post-kantien qui, avec Hegel, était devenu le principe même de toute construction, jeta plus tard Nietzsche vers la notion d'éternel retour et la folie, et engagea finalement les plus solides cerveaux de la fin du XIX^e siècle (Bergson, William James, G. Sorel) dans les voies du pluralisme ?

Les jeunes de *Philosophies* proclament qu'il faut revenir au monisme, et je suis tout à fait d'accord pour affirmer que la conception unitaire du monde est la santé métaphysique. Nous leur indiquons seulement qu'en prétendant faire du monisme en cette époque, ils feront nécessairement un monisme partiel, un monisme ignorant l'Histoire et l'activité présente des peuples, une philosophie d'autruche. Pour amorcer sérieusement un si merveilleux ratage, il faut beaucoup d'enthousiasme. Il nous semble, en effet, que les néo-métaphysiciens s'échauffent énormément, ce montent la tête au point de nous faire espérer l'apparition d'un romantisme encore inédit : le romantisme métaphysique. Tout cela ne peut donner rien de bon en littérature. L'enthousiasme de ces « reconstructeurs » pour un Max Jacob suffirait à le prouver.

G. M.

Petite Chronique Économique

Simple compte rendu du numéro de *L'Usine* du 25 octobre 1924 :

L'éditorial exprime la colère à peine voilée des grands patrons contre la politique du cabinet Herriot. Il dénonce « un ralentissement général » des affaires, qui n'avait été interrompu en fin septembre et au début d'octobre que par l'effet des besoins urgents et saisonniers. *L'Usine* attribue ce ralentissement :

1° Au manque de confiance dû à la situation financière de la France;

2° A la politique radicale qui ne suit pas docilement les nécessités du capitalisme métallurgique : « Pour ne citer qu'un exemple, dit *L'Usine*, alors que les possibilités considérables de construction d'immeubles pourraient remédier à la crise des loyers et apporter des éléments et des débouchés importants pour notre métallurgie, on prolonge la mesure de *statu quo* qui ne résoud rien et ne fait que différer la construction immobilière, dont par ailleurs on augmente les charges ». De nouveau se manifeste ici l'antinomie des intérêts des classes moyennes et de ceux de la grande production française;

3° *L'Usine* étend sa critique à la production agricole, où elle dénonce le manque de main-d'œuvre, fait dont elle donne l'explication que voici, d'une exquise fantaisie intéressée : la main-d'œuvre rurale manquerait parce qu'on l'a « attirée dans les villes pour les grandes administrations et, notamment, les chemins de fer, les transports en commun, par suite d'une application trop rigoureuse des lois de limitation du travail ». Ce qui revient à dire qu'il faut abolir les huit heures pour repeupler les campagnes ! Nos lecteurs savent déjà par le début de notre Enquête agricole, à quel point le dépeuplement de la France déborde le jeu de ces échanges momentanés de population entre les villes et les campagnes !

— L'éditorial signale ensuite que « le maintien du change à un taux très élevé, c'est-à-dire la livre à 86 fr., n'a plus l'action stimulante qu'on a vue depuis dix-huit mois. C'est ainsi que la plupart des prix des produits métallurgiques sont inférieurs, et de beaucoup à ce qu'ils étaient, alors que la livre était au-dessous de 70 fr. ». Les industriels s'aperçoivent que les jolies opérations déclanchées par la fièvre des changes leur retombent sur le nez.

— Enfin la reprise imminente de la concurrence allemande effraye terriblement nos industriels. Finis les beaux jours du poincarisme où la politique pouvait créer une supériorité économique artificielle ! Voyez plutôt où en est cette fameuse question du coke métallurgique qui a envoyé nos jeunes soldats en Allemagne par ordre du Comité des Forges :

« L'accord conclu par la MICUM avec les usines allemandes cesse le 28 courant. Avec lui cessent aussi l'exploitation en régie des cokeries ainsi que toutes les mesures de coercition et de pression que nous avions obtenues par l'occupation de la Ruhr. C'est donc maintenant la Commission des Réparations qui prend la haute main sur les livraisons en combustible. »

Qu'est-ce que ce changement veut dire ? Écoutez bien :

« Ce n'est plus maintenant le Gouvernement fran-

çais qui crédite l'Allemagne des livraisons effectuées, c'est, au contraire, l'Agent des transferts qui finance toutes les livraisons faites au titre des réparations, au prorata de ses disponibilités en caisse de la part attribuée par l'accord de Londres aux divers Alliés sur la créance allemande ». Le mécanisme de la faillite de la Ruhr n'est pas autre chose : la France ne pouvait longtemps financer les livraisons allemandes. Le gouvernement de Bonar Law laissa carte blanche à Poincaré, parce qu'en fin de compte l'exploitation de l'Allemagne ne devait pouvoir se faire sans les puissances financières aujourd'hui installées en la personne de l'Agent des transferts.

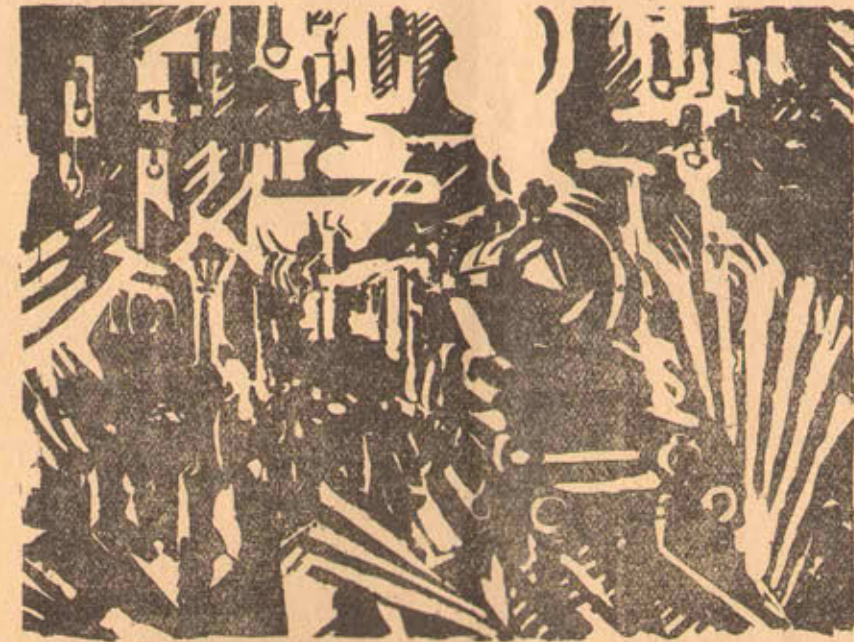
L'Usine dénonce avec rage les effets de cette mainmise de la finance anglo-saxonne sur le coke : les gouvernements anglais (y compris celui de Mac Donald), ont toujours vu comme corollaire immédiat de cette mainmise la cessation des livraisons à la France de coke à un taux inférieur à celui du marché (c'est-à-dire inférieur au prix du charbon anglais), donc la cessation des livraisons prévues par le traité de Versailles. *L'Usine* cite à ce propos les dernières déclarations de Mac Donald à une réunion de mineurs, sur le récent accord conclu :

« ...Si l'Allemagne refusait les commandes françaises au taux du marché et s'il était prouvé devant un tribunal impartial qu'elle poursuit une politique de pure revanche, alors elle serait contrainte de s'exécuter et, en 1930, des accords devraient intervenir entre la France et l'Allemagne, qui rendraient ces livraisons de charbon absolument obligatoires. »

Ainsi, grâce à Herriot, la métallurgie française ne manquera certes pas de charbon, mais elle dépendra entièrement à cet égard de l'Allemagne, c'est-à-dire des maîtres anglo-saxons. Déjà le Gouvernement serait entré en négociations avec les usines allemandes par l'Office des Houillères Sinistrées, en vue des futurs achats, et *L'Usine* constate avec une colère mal dissimulée qu'« il semble peu probable que l'Allemagne veuille consentir à des réductions sur le prix de 24 marks-or, départ mines ». En effet, les négociateurs, n'étant autres que les Houillères françaises, n'auraient évidemment aucune envie de mener les pourparlers de telle sorte que le charbon allemand concurrence le coke français. Or, celui-ci n'a pas été baissé au gré des métallurgistes : le nouveau prix est de 143 fr. 75 au lieu de 150 fr. 75, ce qui laisse la cherté du coke à un coefficient 6 d'augmentation par rapport à l'avant-guerre. *L'Usine* ajoute que la fonte n'a augmenté par rapport à 1914 que quatre fois. Les mines françaises s'entendent donc avec les autres producteurs de coke pour exploiter la défaite politique de nos métallurgistes, et organiser le ralentissement dénoncé par l'éditorial comme étant dû à la politique radicale et à la limitation du travail.

— Et aussitôt la leçon : « En ce qui concerne les grands produits métallurgiques, on recommence à parler de possibilité de reconstruction des Comptoirs qui viendraient régler la production et la concurrence entre producteurs ». Lénine a établi, dans son *Impérialisme*, que c'est au cours des crises que se sont accomplies les grandes concentrations capitalistes. Les crises doivent donc être en même temps le signal d'une organisation croissante du prolétariat.

R. PERRIER.



Barat-Lévy

AMOK

ou

Le Fou de Malaisie

(Suite¹)

La cloche du navire tinta. Deux coups durs, pleins, dont la vibration se prolongea en tremblant dans l'étang d'air moelleux et quasi immobile, puis reflua sous la quille pour venir se joindre au bruissement incessant et léger accompagnant le discours passionné de l'homme assis dans les ténèbres en face de moi. Celui-ci dut être effrayé, sa voix se tut. De nouveau j'entendis la main chercher en tâtant la bouteille, de nouveau un léger glouglou. Puis, comme calmé, il reprit d'une voix plus ferme :

« — Il m'est à peine possible de vous parler des heures qui suivirent. Aujourd'hui, je crois que j'avais alors de la fièvre, en tout cas je me trouvais dans un état de surexcitation confinant à la folie — j'étais un amok, comme je vous le disais. Mais n'oubliez pas que j'arrivai le mardi soir, et le samedi — j'avais appris le fait entre temps —

(1) V. Clarté, nos 64, 65 et 66. Résumé des précédents feuilletons : — Un voyageur découvre, la nuit, sur un paquebot, un passager étrange qui lui conte son histoire. Médecin dans une station perdue de Malaisie, il reçoit brusquement la visite d'une dame qui vient exiger de lui qu'il mette fin à sa grossesse. Un amour soudain s'abat sur lui comme l'Amok, la folie des tropiques : il s'élance comme un forcené à la poursuite de la visiteuse jusqu'à la ville où il se présente chez elle. Elle le fait éconduire.

son mari devait débarquer du transatlantique venant de Yokohama. Il ne me restait donc plus que trois jours, trois malheureux jours, pour prendre une décision et pour la secourir. Comprenez bien ceci : je savais que mon aide immédiate lui était nécessaire, et je ne pouvais pas lui adresser la parole. Et le besoin d'excuser ma conduite ridicule, ma folie furieuse, venait encore augmenter ma nervosité. Je savais combien chaque moment était précieux, je n'ignorais pas que c'était pour elle une question de vie ou de mort et je n'avais aucune possibilité de l'approcher ou de lui chuchoter un mot, de lui faire un signe, car précisément ma conduite maladroite autant qu'insensée, l'avait effrayée. C'était... oui, attendez... c'était comme si vous vous précipitez derrière quelqu'un pour le prévenir contre un meurtrier, et que ce quelqu'un vous prenant vous-même pour le criminel, courût à sa perte de plus belle... elle ne voyait en moi qu'un fou furieux la poursuivant dans le dessein de l'humilier, mais moi... c'était là l'absurdité atroce de la chose... je ne pensais plus du tout à cela... je ne voulais plus que l'aider, la servir... Pour lui venir en aide, j'eusse commis un crime, j'eusse

tué quelqu'un... Mais elle ne le comprenait pas. Lorsque, le matin, aussitôt réveillé, je me rendais chez elle en courant, le boy était devant la porte, celui à qui j'avais lancé mon poing au visage; quand il me vit de loin — il devait m'avoir attendu — il rentra rapidement. Peut-être n'était-ce que pour annoncer secrètement mon arrivée... peut-être... Ah! cette incertitude, comme elle me fait souffrir aujourd'hui... peut-être avait-on déjà tout préparé pour me recevoir... mais à ce moment-là, quand j'aperçus le boy, le souvenir de ma honte me revint, je n'osai pas renouveler ma visite... J'avais les genoux qui tremblaient. Juste devant le seuil je me retournai et repartis... Je repartis pendant que peut-être elle m'attendait, aussi tourmentée que moi.

« A présent, je ne savais plus que faire dans cette ville étrangère dont le sol me brûlait les talons comme du feu... Soudain une idée me vint, je hélai une voiture et me rendis chez le vice-résident, le même à qui j'avais naguère donné des soins à ma station. Je me fis annoncer... Mon extérieur devait avoir quelque chose d'étrange, car il me regarda d'un air en quelque sorte effrayé, et dans sa politesse se manifestait une certaine inquiétude... peut-être avait-il aussitôt reconnu en moi un amok... Je lui dis, brusquement décidé, que je venais le prier de me nommer dans sa ville, qu'il m'était impossible de vivre plus longtemps là-bas à mon poste... qu'il me fallait mon changement immédiatement... Il me regarda... je ne peux pas vous dire comment il me regarda... de la même façon qu'un médecin considère un malade... « C'est un affaissement nerveux, docteur, fit-il ensuite, et je ne le comprends que trop bien. Nous allons y remédier; mais attendez... disons quatre semaines... il faut tout d'abord que je vous trouve un remplaçant. » — « Je ne peux pas attendre, pas même un jour », répondis-je. De nouveau ce regard étonnant pesa sur moi. « Il le faut, docteur, impossible de laisser la station sans médecin. Mais je vous promets que dès aujourd'hui je fais tout le nécessaire. » Je restais là, les dents serrées : pour la première fois, j'avais clairement conscience d'être un homme vendu, un esclave. Déjà je me ramassais en une attitude de défi, mais lui, avec adresse et prévenance : « Vous êtes privé, dit-il, de relations avec vos semblables, et cela, à la longue, dégénère en maladie. Nous, nous sommes tous étonnés que vous ne veniez jamais à la ville, que vous ne preniez jamais de congé. Vous avez besoin de société, de distraction. Venez donc, ce soir, il y a réception chez le gouverneur, vous y trouverez tous les membres de la colonie; maints d'entre eux désireraient faire votre connaissance depuis longtemps, vous ont souvent demandé et ont souhaité de vous voir ici. »

« Ces derniers mots m'ouvrirent un nouvel hori-

zon. On m'avait demandé. Serait-ce elle? Je fus soudain un autre homme. Avec la plus grande politesse, je le remerciai de son invitation et l'assurai que je ne manquerais pas de venir à l'heure. Et effectivement, je vins à l'heure, et même avant l'heure.

« Dois-je vous dire que mon impatience me fit arriver le premier dans la grande salle du palais gouvernemental. Pendant un quart d'heure, je restai là silencieux, entouré des serviteurs jaunes qui allaient et venaient rapidement en se balançant sur leurs pieds nus et — comme je me l'imaginai dans mon trouble — se moquaient de moi par derrière. J'étais l'unique Européen au milieu de tous ces préparatifs discrets, si seul avec moi-même que j'entendais le tic-tac de ma montre dans la poche de mon gilet. Enfin quelques employés du gouvernement et leur famille arrivèrent, puis vint aussi le gouverneur qui m'entraîna dans une longue conversation, au cours de laquelle je répondais avec aisance et à-propos, je pense, jusqu'à ce que... jusqu'à ce que, en proie soudain à une nervosité mystérieuse, je perdis tout contrôle sur moi-même et commençai à bégayer. Bien que j'eusse le dos tourné vers la porte de la salle, je sentis tout à coup qu'elle devait être entrée, qu'elle devait être présente; je ne pourrais pas vous dire comment cette certitude subite s'empara confusément de moi, mais pendant que je parlais encore avec le gouverneur, que le son de ses paroles tintait en mon oreille, je devinais sa présence quelque part derrière moi. Heureusement mon interlocuteur acheva l'entretien — sans quoi je me serais, je crois, retourné brusquement, si forte était sur mes nerfs cette mystérieuse attirance, si ardent était mon désir de la voir enfin.

« Et effectivement, à peine avais-je tourné la tête que je l'aperçus à la place exacte ou, inconsciemment, je l'avais sentie. Elle portait un costume de bal jaune qui donnait à ses épaules fines et d'une ligne pure comme un ton mat d'ivoire, et elle parlait au milieu d'un groupe. Elle souriait, et pourtant il me semblait que ses traits avaient quelque chose de tendu. Je m'approchai — elle ne pouvait pas me voir ou ne voulait pas me voir — et regardai le sourire prévenant et joli qui agitait ses lèvres minces d'un léger tressaillement. Ce sourire me grisa de nouveau parce que... parce que, je le savais, ce n'était que mensonge — art ou science — perfection dans la dissimulation. Je pensai : aujourd'hui, c'est mercredi et samedi son mari arrive avec le navire... Comment peut-elle sourire ainsi, si... si sûre d'elle-même, si tranquillement, et jouer si inconsciemment avec son éventail au lieu de le déchirer dans une crispation d'angoisse? Moi... moi l'étranger... je tremblais depuis deux jours à l'idée de ce retour... moi, l'étranger, je vivais son inquiétude angoissée, je

ressentais sa terreur jusqu'au paroxysme... et elle allait au bal, et souriait, souriait, souriait...

« Derrière, la musique commençait à se faire entendre. La danse s'ouvrit. Un vieil officier l'avait invitée; elle abandonna, en s'excusant, le cercle des causeurs et, au bras de son cavalier, se dirigea de mon côté pour se rendre dans la salle voisine. Quand elle m'aperçut, son visage se tendit soudain violemment — la durée d'une seconde seulement — puis tout en inclinant poliment la tête comme l'on fait quand on rencontre une personne que l'on a connue par hasard (et avant même que je me fusse décidé à la saluer ou à ne pas la saluer), elle dit : « Bonsoir, docteur ! » et passa. Personne n'eût pu deviner ce qu'il y avait de caché dans ce regard gris-vert, et moi-même, je l'ignorais. Pourquoi me saluait-elle?... Pourquoi, subitement, me reconnaissait-elle?... Moyen de défense ou de rapprochement, ou simplement émotion de la surprise? Je ne puis vous décrire dans quel état d'excitation je me trouvais, tout en moi était sens dessus dessous, comprimé, prêt à exploser, et en la voyant valser tranquillement au bras de l'officier, avec, sur le front, l'éclat d'une calme insouciance, cependant que je savais pourtant qu'elle... qu'elle comme moi ne pensait qu'à cela... à cela... que nous deux seuls en ce lieu avions un terrible secret... en la voyant valser... en quelques secondes, mon angoisse, mon désir, mon étonnement rendirent ma passion plus forte que jamais. J'ignore si quelqu'un m'a observé, mais, certainement, par mes allures, je me trahissais plus encore qu'elle ne se cachait — il m'était impossible de diriger mes yeux dans une autre direction que la sienne, il fallait... oui, il fallait que je la visse; je ramassai toutes mes forces, de loin je tirai à moi le masque recouvrant son visage fermé pour voir si je n'arriverais pas à le faire tomber une seconde. La fixité de mon regard lui causa, sans aucun doute, une sensation désagréable. Lorsqu'elle repassa près de moi avec son danseur, elle me regarda l'espace d'un éclair d'une façon tranchante et autoritaire, comme pour m'ordonner de m'en aller; sur son front devenu méchant apparut de nouveau ce petit pli de colère hautaine que je connaissais déjà.

« Mais... mais... je vous l'ai dit... j'étais atteint d'amok et je courais sans regarder ni à droite ni à gauche. Je la comprenais aussitôt — ce regard disait : « Ne te fais pas remarquer, dompte-toi ! » Je savais qu'elle... comment dirai-je?... qu'elle réclamait de moi, dans ce lieu public, une conduite discrète... Je sentais que si, à ce moment-là, je rentrais chez moi, le lendemain je pourrais certainement être reçu par elle... Que maintenant, maintenant seulement, elle ne voulait pas être exposée à de bizarres familiarités de ma part, qu'elle redoutait — et avec combien de raison — que ma maladresse ne vint provoquer une scène... Vous voyez...

je savais tout, je comprenais le commandement de son œil gris, mais... mais en moi une force dont je n'étais pas le maître me poussait à lui parler. Et je m'avançai en titubant vers le groupe où elle était en train de causer, je me joignis sans façon au cercle — bien que quelques-unes seulement des personnes présentes me fussent connues — rien que pour entendre sa voix, et cependant, tel un chien battu, je baissais peureusement la tête devant son regard, chaque fois qu'il m'effleurait aussi froidement que si j'avais été la portière de toile contre laquelle je me trouvais ou le souffle de l'air qui l'agitait légèrement. Mais je ne bougeais pas de place, assoiffé d'un mot d'elle, attendant d'elle un signe d'intelligence; j'étais là, l'œil fixe au milieu des causeurs, comme un bloc de marbre. Sans doute, déjà, mon attitude avait dû surprendre, oui, car personne ne m'adressait la parole, et ma présence ridicule devait la faire souffrir.

« Je ne sais pas combien de temps je serais resté ainsi... une éternité, peut-être, je ne pouvais pas m'arracher à cet enchantement de ma volonté. L'acharnement de ma rage justement me paralysait... Mais elle ne put supporter cela plus longtemps... Soudain elle se tourna vers l'entourage avec sa légèreté ravissante et dit : « Je suis un peu fatiguée... je veux me coucher plus tôt aujourd'hui... Bonne nuit ! »... Déjà elle passait près de moi, m'adressant de la tête un salut d'une politesse froide... Je vis encore le pli de son front, et puis rien que son dos, son dos nu, frais et blanc. Une seconde se passa avant que je me fusse rendu compte qu'elle partait... que je ne la verrais plus, que je ne pourrais plus lui parler ce soir-là, le dernier soir où l'on pouvait encore espérer la sauver... Un instant donc, je restai encore immobile avant de saisir la vérité... Alors... alors...

« Mais attendez... attendez... sans quoi vous ne comprendriez pas toute la stupidité, toute l'absurdité de mon acte... Il faut tout d'abord que je vous décrive exactement les lieux... Nous nous trouvions dans la grande salle du palais gouvernemental, partout éclairée et presque vide, dans cette salle immense... Les couples étaient retournés à la danse, les hommes au jeu... quelques groupes seulement s'entretenaient dans les coins... la salle était donc vide... chaque mouvement attirait l'attention, se manifestait en pleine lumière... c'est cette grande, cette vaste salle qu'elle traversa d'un pas lent et léger, les épaules hautes, rendant par-ci par-là un salut, dans un port indescriptible... avec ce calme magnifique et d'une glorieuse souveraineté qui me ravissait tant en elle... Je... je n'avais pas quitté ma place, je viens de vous le dire, j'étais comme paralysé avant de saisir qu'elle partait... Quand je le compris, elle se trouvait déjà à l'autre bout de la salle, juste devant la porte... Alors... oh ! je rougis encore aujourd'hui en y

pensant... une force m'empoigna soudain et je courus, — entendez-vous, je ne marchais pas, je courais, — je courus derrière elle en traversant la salle qui retentissait du bruit de mes lourdes bottines... J'entendais mes pas, je voyais tous les regards étonnés se diriger vers moi... J'aurais succombé de honte... Je courais toujours que déjà j'avais conscience de ma folie... mais je ne pouvais plus revenir... Je la rejoignis à la porte... Elle se retourna... Ses yeux gris me pénétrèrent comme une lame d'acier, ses narines tressaillaient de colère... J'allais me mettre à bagayer... alors... à ce moment-là... elle éclata soudain de rire... d'un rire sonore, naturel, sincère, et, distinctement... si distinctement que tous purent l'entendre... elle dit : « Ah! docteur, c'est maintenant seulement que vous trouvez ce qu'il faut pour mon enfant... vraiment, ces hommes de science!... » Quelques personnes qui se trouvaient à côté rirent de bon cœur... je compris... la maîtrise avec laquelle elle avait écarté le danger me faisait tourner la tête... je fouillai dans mon portefeuille et déchirai d'un bloc-notes une feuille blanche qu'elle prit négligemment... non sans un calme sourire de remerciement... avant de partir... Au premier moment, je me sentais soulagé... je voyais mon acte de démesure réparé, la situation sauvée, grâce à son remarquable sang-froid... mais je compris également aussitôt que tout était perdu pour moi, ma folie furieuse me valait maintenant la haine de cette femme, une haine plus forte que la mort... à présent, je pourrais frapper à sa porte cent fois, elle me repousserait comme un chien.

Je chancelais dans la salle... je remarquai que tous les gens avaient les yeux fixés sur moi... je devais paraître étrange... J'allais au buffet, je bus deux, trois, quatre verres de cognac successivement... ce qui m'empêcha de défaillir... mes nerfs n'en pouvaient plus, ils étaient comme rompus. Puis je me glissai par une porte dérobée, tel un criminel... Pour rien au monde, je n'eusse traversé cette salle où l'écho de son rire éclatant était encore sur les murs... je m'en allai... dans quelques tavernes et me mis à boire... à boire comme quel qu'un qui veut trouver l'oubli dans l'ivresse... pourtant mes sens ne se troublaient pas... le rire, le rire strident et méchant était en moi... ce maudit rire, je n'arrivais pas à l'assoupir... puis, j'errai encore dans le port... j'avais laissé mon revolver chez moi, sans quoi je me serais suicidé. Je n'avais pas d'autre idée et je revins à l'hôtel... en pensant au compartiment de gauche de ma malle où se trouvait l'arme... rien qu'avec cette idée.

Pourquoi ne me tuai-je pas? Je vous le jure, ce ne fut pas par lâcheté... c'eût été pour moi une délivrance que de presser l'acier froid de la détente... mais comment vous expliquer cela?... je sentais que j'avais encore un devoir à remplir... oui, ce devoir d'assistance, cet exécrable devoir... la pensée qu'elle pouvait avoir besoin de moi, qu'elle

avait besoin de moi me rendait fou... Je rentrai le jeudi à l'aube et le samedi... comme je vous le disais... le samedi arrivait le navire et je savais que cette femme hautaine et orgueilleuse préférerait la mort plutôt que de faire à son mari et au monde l'aveu de sa honte... Ah! comme j'ai souffert en pensant au temps précieux gaspillé sans réflexion, à ma folle précipitation qui avait fait échouer toute aide opportune... des heures entières, oui, des heures durant, je vous le jure, j'ai fait les cent pas dans ma chambre, je me suis martyrisé le cerveau à chercher comment je pourrais l'approcher, réparer mes fautes, la secourir... car, j'en avais la certitude, elle ne me laisserait plus entrer chez elle. Son rire secouait encore mes nerfs et je voyais toujours le tressaillement de colère agitant ses narines... des heures entières, j'ai parcouru à grands pas les trois mètres de mon étroite chambre... déjà il faisait jour, déjà la matinée avait commencé...

Soudain, je me jetai sur la table, je sortis un paquet de papier à lettres et me mis à lui écrire... à lui écrire une lettre plaintive comme les lamentations d'un chien, dans laquelle je l'implorais de me pardonner, lui disais être un fou, un criminel... dans laquelle je la conjurais d'avoir confiance en moi... Je lui faisais le serment de disparaître aussitôt après de sa ville, de la colonie et, si elle le voulait, du monde... Il fallait qu'elle m'accordât son pardon et sa confiance, se laissât assister, maintenant qu'il était temps, grand temps... J'écrivis ainsi vingt pages fiévreuses... Ce devait être une lettre folle, incroyable, délirante, car, lorsque je me levai de la table, j'étais mouillé de sueur... tout vacillait autour de moi, je fus obligé de boire un verre d'eau... Puis je voulus relire la lettre, mais, dès les premiers mots, je frémis... je la pliai en tremblant, je prenais déjà une enveloppe... A cet instant, un frisson me parcourut soudain tous les membres. Le mot véritable, le mot décisif m'était venu tout à coup. Je saisis à nouveau la plume et j'écrivis sur la dernière feuille : « J'attends votre pardon ici, à l'Hôtel du Rivage. Si à sept heures je n'ai pas de réponse, je me loge une balle dans la tête ».

Je pris la lettre, sonnai un boy et la lui donnai avec ordre de la porter immédiatement. Enfin, j'avais dit tout ce qu'il fallait — tout!

(A suivre.)

STEFAN ZWEIG.

(Traduit par Alsir Hella et O. Bournac.)

Les exigences de la mise en page nous obligent à remettre à notre prochain numéro la suite de

NOTRE ENQUETE AGRICOLE

III : LE RHONE

Les Intérêts et la Sottise

LA France va participer pour une somme d'environ 250 millions de francs à l'emprunt extérieur allemand prévu en application du plan Dawes. A ce sujet, la grande presse française croit décent de prendre à l'égard de son public un ton cornélien : « Il nous faudra faire preuve d'une abnégation presque héroïque » écrit Le Temps. « Nos banquiers, dit un autre, sont de bons patriotes. Le gouvernement s'est adressé à eux et il ne se sont pas dérobés. Ils ont promis leur concours loyal. » etc., etc...

Cependant, à New-York, l'émission de la première tranche de l'emprunt allemand fut couverte en 12 minutes. Les bons d'emprunt émis à 92 0/0 montèrent à 94 3/8 0/0 dès leur apparition en Bourse.

D'autre part, les journaux financiers anglo-saxons commentent en ces termes l'émission de l'emprunt à Londres. Du Financial Times : En souscrivant, les capitalistes serviront leurs intérêts en même temps que la cause de la restauration du commerce.

Du Financial News : Cet emprunt permettra de ramener dans le cercle des producteurs internationaux une nation essentielle au développement économique du monde entier.

Du Times : Les mérites financiers de cet emprunt forment un contraste frappant avec les inconvénients du projet d'emprunt à la Russie proposé par le gouvernement travailliste. Il est basé sur des principes sains et des précautions minutieuses ont été prises pour sauvegarder les intérêts des capitalistes.

Ah! vraiment, que « d'abnégation » et de « patriotisme » il faut aux banquiers français pour souscrire à l'emprunt allemand!

EN tête d'un article intitulé « Le miracle marocain » et signé d'un certain Georges Deherme, L'Eclair publie textuellement ceci :

« Parce que depuis un siècle, la colonisation devenait de plus en plus une entreprise désintéressée, la France devait de plus en plus y prendre une part prépondérante. Aux cruels procédés de destruction et de refoulement, elle substituait d'abord ceux de l'assimilation ou de l'administration directe, et enfin ceux de l'association ou du protectorat.

« Cet humanitarisme d'action a mis fin à la piraterie des mers, au brigandage, à l'horreur des chasses à l'homme, à la traite, à l'esclavage, à la famine endémique, conséquence de l'insécurité, à l'anthropophagie, etc... »

... A coups de canon, procédé qui, comme chacun le sait, est l'indice d'une civilisation perfectionnée et tout à fait désintéressée!

AT-ON fait assez de battage autour de la suppression du bague! Les journaux républicains du Bloc des Gauches décornaient pompeusement M. Herriot le nom de « Lincoln français ». Mais ces mêmes journaux républicains se sont bien gardés d'annoncer que la Commission des Finances de la Chambre, sur la proposition de M. Viollette, un des leaders du Bloc des Gauches, avait repoussé le crédit de 600.000 francs

proposé par le Gouvernement pour l'entretien de 600 forçats et de 200 relégués dans les maisons centrales de la métropole.

Parmi les motifs invoqués par M. Viollette pour le maintien du bague, nous nous permettons de citer celui-ci à nos lecteurs :

« Enfin, la commission a jugé que, si le rendement des forçats dans les colonies pénitentiaires laissait à désirer, il n'était pas impossible de l'améliorer et que, tout compte fait, étant donné les difficultés financières actuelles, mieux valait tenter une réforme administrative, que de consentir un crédit infiniment onéreux. »

Et voilà un grand bluff humanitaire du Bloc des Gauches enterré. Nous attendons l'ordre du jour de condamnations de la Ligue des Droits de l'Homme.

DU TEMPS, gardien des traditions et de l'honneur des familles bourgeoises et petites bourgeoises, le 9 octobre, chapitre des Petites Annonces :

« Celui qui a quitté son domicile vendredi 3 octobre est ardemment supplié par les siens de donner son adresse. Sa femme ira le rejoindre. »

LA vache disparaît. La vache n'est plus. C'est du moins ce que nous apprend M. Louis Forest dans le *Matin* du 12 octobre.

Puisque les gardiens de vaches, las de servir de bonnes à « ces dames » quittent la campagne pour la ville (sans doute pour se faire gardiens de la paix — une façon de rester dans la partie), M. Louis Forest cherche le moyen d'organiser la traite des vaches. Un penseur agricole, M. Louis Mercier, le lui indique :

« Il faut, assure-t-il, créer à Paris, comme près de Rotterdam, des fermes hygiéniques. Les vaches y seraient étrillées, brossées, leurs mamelles seraient lavées au savon. (En Hollande il y a des lavabos pour vaches!) Là des athlètes, habillés de blanc, viendraient s'exercer à traire. Pour le développement des doigts, du poignet, du bras et de l'épaule, on ne connaît pas d'exercice plus efficace. Les débutants les plus robustes se sentent rapidement fourbus du dos, et souffrent de courbatures douloureuses. Et c'est un art. Pour traire vite et bien, il faut la « connaissance de la mamelle » ; toutes les vaches ne se traitent pas de la même façon. Qui arriverait à traire huit vaches à l'heure serait un athlète rudement bâti. Quand la vitesse est accélérée par un bon rendement, un homme bien taillé est vidé en deux heures! Il y avait des courses, des luttes... »

M. Louis Forest que nous n'avions jamais supposé aussi pornographe — plus cet abruti devient vieux, plus il devient cochon — intitule cette saleté : de la valeur sportive de la traite des vaches.

M. Louis Forest, on le voit, est un fin connaisseur. Et sans doute recrutera-t-il le personnel de sa « Vacherie Parisienne » aux environs de la rue Ornano, parmi les jeunes athlètes dont il apprécie si fort le talent et qui n'ont rien à envier au vacher le plus expert.

M. LOUIS FOREST ne s'occupe pas seulement de la « traite des vaches », il a une façon toute personnelle d'opérer la « traite des pauvres bougres » qui se sont fait casser la gueule pendant que lui, Louis Forest, débitait chaque matin ses petites loufoqueries dans la maison du boulevard Poissonnière.

Or, les grands blessés de la face « les gueules cassées » ont envie d'une maison où ils pourraient recevoir les soins qu'exigent leurs blessures : on sait que la blessure de la face ne se repose jamais et nécessite de nombreuses opérations chirurgicales. L'une de ces victimes a passé 62 fois sur le billard.

Un autre que le cuisinier du Matin s'indignerait de voir ceux qui se firent amocher pour les industriels, obligés, après cinq ans la « Victoire », de mendier une maison de retraite et de soins.

Lui, se contente d'écrire avec une inconscience qui confine à la c...

« Il se trouvera peut-être — qui sait ? — quelqu'un qui, en se regardant intact dans la glace, se dira que si son visage est entier, il le doit à ceux qui n'en ont plus qu'une moitié. »

Si le visage de M. Louis Forest est entier il le doit certainement à un miracle. En effet, il n'est pas possible que M. Louis Forest, écrivant 365 jours par an les mêmes muscleries, n'ait pas au moins une fois par jour la figure en bouillie et le derrière en marmelade.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE a, sur la protestation du maréchal Joffre repoussé l'inscription au dictionnaire du mot : « défaitisme ».

Voici comment le journal le plus menteur conte la chose :

« Aussi bien défaitisme, en tant que mot, allait-il prendre rang dans le dictionnaire de l'Académie, hier, quand le maréchal Joffre s'y opposa.

« Défaitisme et défaitiste ne s'appliquent en aucune façon à des gens ou à des choses de chez nous, observa l'illustre vainqueur de la Marne.

« Ce fut comme un retentissant « garde à vous ». Tous les académiciens, d'une seule volte-face, opposèrent alors leurs poitrines à l'enchâsseur. Et les deux termes, qu'un ancien président du conseil, dans un fameux discours, qualifia naguère de « vocables honteux », en furent pour leur assaut. »

Pour un peu on aurait fait sonner la charge par la Garde Municipale de service et ces Messieurs de l'Institut auraient entonné la « Madelon de la Victoire ».

Mais que fera le maréchal quand la noble compagnie en arrivera au mot : roupiller ?

GASTOUNET, le jovial Gastounet, le démocratique Gastounet, s'en est allé sans appareil — il est si simple ce Gastounet — rendre visite à ses compatriotes. N'avait été M. de Fouquières, qu'il aurait fallu remiser aux accessoirs avec son protocole, il serait arrivé incognito et en 3^e classe, péchâtre !...

Et naturellement tout le Gard était en révolution. Il y avait de quoi, bon Dieux !...

C'était, troundelaire ! un événement historique.

— Songez, a-t-on dit, à l'Intran, songez que depuis l'empereur Antonin, de lointaine mémoire, le Gard ne comptait plus de chef d'Etat parmi ses enfants. »

Pas moinsse...

CHIL.

Correspondance

A propos des Compagnons de l'Intelligence

L'article de C. Freinet que *Clarté* vient de publier (N° du 1-15 septembre) sous le titre : « Les Compagnons de l'Intelligence », contient quelques erreurs de faits qui risquent d'en affaiblir la portée.

Il n'y a aucun rapport entre les « Compagnons de l'Université nouvelle » association purement universitaire, et les « Compagnons de l'Intelligence ». Cette compagnie au nom ambitieux (je n'aime guère les gens qui prétendent monopoliser l'intelligence à leur profit) était dirigée par Henri Clouard et avait son organe dans la défunte revue le *Producteur*. Je ne sais si elle existe encore.

Quant aux « Compagnons de l'Université nouvelle », ils continuent à vivre — pauvrement et sans appuis — ; ils continuent aussi à évoluer. Mais ils n'évoluent pas dans le sens que l'on croirait. Sans doute à leurs débuts parlaient-ils de réforme totale, voire de révolution. Mais, dans la bouche de jeunes officiers d'état-major du G. Q. G. (car tels étaient les premiers compagnons), écrivant des articles dans l'*Opinion*, revue dirigée alors par M. Colrat, depuis député et ministre de Poincaré, puis réunissant ces articles en deux livres publiés sous l'égide de M. Corréard-Probos, le mot de révolution ne pouvait guère être pris au sérieux. Ajouterai-je que l'un des premiers compagnons, celui qui écrivit la préface du 2^e volume de « l'Université nouvelle », était M. André François-Poncet, aujourd'hui député de la Seine et administrateur-gérant de la Société d'Etudes et d'Informations économiques ?

Au vrai, les Compagnons d'aujourd'hui — qui se sont presque entièrement renouvelés — répudient beaucoup des thèses émises autrefois dans les deux volumes de « l'Université nouvelle ». Certaines de ces thèses ont été formellement répudiées, comme celle de l'obligation du latin dans l'enseignement secondaire. D'autres, comme celle de l'histoire nationaliste, dont parle notre camarade Freinet, seraient condamnées par beaucoup de compagnons. Des bases primitives de la « doctrine », une seule reste solide : celle de l'école unique. C'est autour de cette idée que les Compagnons essaient surtout de faire de la propagande — par des moyens, il est vrai, très « bourgeois ».

Appels aux ministres et aux députés « de gauche » (il est vrai que les Compagnons sont en majorité radicalisants ou, au plus, socialisants), meetings, conférences, tracts, et aussi propagande dans les milieux maçonniques : c'est par là qu'ils espèrent réaliser l'école unique. Illusion ? J'en suis pour ma part convaincu. Mais illusion qui peut être utile, car un an de Bloc de Gauches suffira pour montrer aux plus aveugles qu'un ministre radical pas plus qu'un ministre du Bloc national n'est capable de réaliser cette réforme vraiment révolutionnaire.

C'est pourquoi, personnellement, j'ai cru pouvoir et devoir collaborer avec les Compagnons de l'Université Nouvelle. C. Freinet rend hommage à leur activité et à leurs bonnes intentions : il pourrait ajouter leur indépendance, car, malgré certaines apparences, ils ne sont inféodés à aucun parti et sont prêts, le cas échéant, à recommencer contre M. François Albert, la campagne qu'ils ont menée contre M. Léon Bérard. J'ai idée que le cas écherra bientôt.

R. MAUBLANC.

Citroën, Roi du Salon de l'Automobile

Dix jours seulement d'exposition. Mais c'est le Salon le plus sérieux de l'année... par la recette et le chiffre d'affaires.

Car c'est au Salon que les carnets de commande s'emplissent des prévisions et des ordres des agents de province qui se pressent dans les stands. Ces dix jours sont ceux de la prise de contact entre la vente et la fabrication.

L'usine ne vend pas elle-même, hors d'importantes fournitures de taxis ou d'autobus. Elle n'a guère de rapports avec le client que par l'intermédiaire d'agents exclusifs ou à la commission. C'est toute une histoire qui serait bien instructive des mœurs du temps que celle des agences. Il fut un temps où l'on exigeait d'elles commande ferme et provision versée : le constructeur y trouvait ses fonds de roulement. La crise de 1920-21 a quelque peu changé cela. Les grosses maisons, Citroën surtout, préfèrent maintenant augmenter de beaucoup leur publicité, diminuer en proportion les commissions, avec prime pour tant de voitures vendues, et se libérer ainsi des exigences de leurs agents, que leurs contrats draconiens de 1919 avaient pourtant presque ruinés. En son temps, *Clarté* reviendra sur le mécanisme de ces ventes.

Il ne faut retenir aujourd'hui que les bienfaits du régime de libre concurrence ; un châssis doit être vendu 80 à 100 % de plus que son prix de revient, à cause de la publicité et des commissions aux agents. Mais cela n'est rien. Comme les types se multiplient avec les marques, aucune standardisation n'est possible. On ne trouve couramment, sur la route, que les rechanges des très grosses maisons productrices, qui arrivent à s'imposer ainsi, car la qualité propre de la voiture devient secondaire devant l'inconvénient d'attendre quinze jours (ou plus) une pièce détachée, au fond d'une province où les mécaniciens ignorent les secrets de montage du mécanisme particulier en panne. Ajoutez à cela que la rechange se vend, étant en fait obligatoire pour les clients, 300 francs le kilo, c'est-à-dire plus de dix fois son prix normal. Cela est au point que, dit-on, Michelin va fabriquer une voiture qu'il vendra à perte (3.000 francs) pour ne gagner que sur les rechanges et pneumatiques.

L'automobile est moins proche de la technique, du sport et de la littérature, que du commerce. La littérature n'est pour la chambre syndicale qu'une valeur de publicité. Le sport également. L'une et l'autre sont truqués. L'aventure de Delage faisant disqualifier Eldridge, au dernier « kilomètre lancé » pour afficher « la voiture la plus rapide du monde » le prouve.

Accordons cependant un moment à l'un et à l'autre.

Technique ? Le moteur tournant de plus en plus vite. Développer le maximum de puissance avec le plus petit volume de cylindre. Au point qu'aujourd'hui un moteur tournant entre 3.500 à 4.000 tours ne peut plus être considéré comme un moteur poussé. Allègement des pièces. Soupapes élargies et multipliées, commandes directes à came et à culbuteurs. Pourquoi cette technique ? A cause

de la formule de l'impôt et des règlements des courses, soi-disant sportives, à cause de la nécessité d'un prix de revient moindre pour la vitesse maxima.

Résultat : le triomphe de la *deux litres* (correspondant à peu près à la 11/12 CV.) qui devient, en grand sport, la voiture la plus vite, et peut-être d'un prix commerciable en tourisme.

Chaque maison tend à avoir : 1° sa deux litres ; 2° sa 10 CV. ; 3° sa 6/5 CV. Ces trois puissances semblent avoir la vogue, à des variantes près. Les maisons les plus audacieuses, en faisant tourner leur moteur plus vite, font, comme Voisin ou Chenard et Walker, une 8 CV. qui est, en réalité, une 10 CV., d'autres comme Voisin et Amilcar une 10 CV. qui est une 12 CV.

Si l'on était logique, il semble que le 7 CV. détrônerait la 10 CV. Il est probable que ce sera la tendance d'un des salons prochains. C'est le seul moyen de lutter contre Citroën dont les modèles datent, mais dont la puissance commerciale croît.

La technique de la carrosserie est lamentable et mercantile. Aucun goût, aucune nouveauté. Ce n'est qu'un habillage maquillé. Seul ce qui se voit est soigné, mais en apparence seulement. Toutes les camelotes y ont cours. Seuls les Américains savent carrosser et suspendre une voiture. Citroën, qui éprouve des difficultés à s'approvisionner en bois, copie l'Amérique avec sa « tout acier », dont le prix baissera dès que l'atelier, actuellement à construire, sera fait, qui la débitera en grande série.

Les tendances générales ? D'abord les voitures hors-classe, qui coûtent beaucoup plus de cent mille francs, et dépassent souvent deux cent mille (Rolls-Royce, Hispano, etc.). Ces maisons présentent un type nouveau plus réduit, un peu moins coûteux : une 20 CV., à côté de l'ancienne 40 CV., que les millionnaires même ne peuvent pas toujours acheter.

Parallèlement, la voiture de luxe, genre Voisin, après sa 8 CV. de l'an passé, présente une 10 CV. Il y a donc tendance à la création de type de luxe de modèle plus réduit, ce qui est une mise en exploitation de la vanité de la marque, qui se paye fort cher.

La deux litres est presque universellement adoptée par les maisons moyennes.

Peugeot, actuellement dirigé par le banquier Rosen-gard, aujourd'hui brouillé avec son ancien associé Citroën, transforme sa quadrette en une 5 CV. Citroën carrosse à 3 places sa 5 CV., pour concurrencer la 6 CV. Renault. Peugeot ayant engagé, il y a deux ans, les ingénieurs créateurs de la Voisin, lance une 15 CV. qui est la Voisin, à peu près ; Citroën, par contre, prépare sa 15 CV. et a acheté cette année la maison Voisin — après avoir acheté les années précédentes Mors et Clément Bayard.

S'adresser à toutes les clientèles. Faire le trust. Tel est but actuel des maisons en espoir de prospérité. Citroën les domine toutes. Il a causé l'an passé avec Ford, et

l'on dit qu'il a Ford derrière lui. Il possède plus de quarante millions d'ateliers en construction ou en projet.

Citroën est le roi du Salon. Mais Ford est empereur. Dans un stand, faussement modeste, la publicité de Ford est simple : deux horloges à secondes sur lesquelles on lit « nuit et jour une machine toutes les dix secondes ». L'aiguille tourne et toutes les dix secondes l'image d'une voiture apparaît sur un voyant. Remarquez que l'appareil est déjà agencé, pour, l'an prochain, proclamer une voiture toutes les cinq secondes. Songez que Ford fabrique depuis seize ans la même voiture, sans d'autres modifications que d'infimes détails. Quelle plaisanterie, n'est-il pas vrai, que la technique, à côté de la publicité et des affaires ? On parle de moteur poussé, de rendement. — Ah ! Ford s'en moque bien, et dans la France, comme dans le monde entier, pullulent les voitures Ford, se chante la gloire de Ford, devant lequel le *Quotidien*, le cartel des gauches, et les salons de droite sont également prosternés. Et Ford commande en partie Citroën.

La technique — Ford et Citroën s'en f... En vérité, ces ingénieurs constructeurs ne sont que des simplistes. Leur formule est la négation de la recherche : s'en tenir obstinément au même modèle, aux mêmes pièces, aux mêmes erreurs, qui deviennent, à l'usage, des qualités, Ford n'a donné tout son effort qu'à la fabrication. Il a récompensé tout ceux de ses agents qui la simplifiaient. Il s'est obstiné dans un type qui serait désuet, si, à force de le faire toujours identique à lui-même, il n'avait atteint une perfection de construction réelle. Citroën, à travers Michelin et après Michelin, n'a cessé d'imiter Ford. Mais il ne le suit encore que de loin.

Où conduit-elle, la vraie technique ? Au châssis Lancia, peut-être ? A l'insuccès à peu près certain des deux voitures de marques différentes dessinées par l'ingénieur Gadoux, qui a dû manquer d'argent pour une mise au point parfaite ? A la transmission de Lavaud, boycottée par la plupart, sinon par l'unanimité ? Les frères Sizaïre, ces créateurs de la voiture, qui, avec le châssis le plus parfait et le plus original, en avance de vingt ans sur tout ce qui existe, ne feront pas encore, cette fois-ci, fortune.

La médiocrité humaine, massée dans les stands, n'a rien vu de cette technique là. Elle n'a vu que l'éblouissement de l'or frelaté de la publicité. Citroën est le roi du Salon.

On connaît l'origine de l'immense fortune de Citroën : la guerre. Dès les premiers mois des hostilités, on s'aperçut que la consommation en munitions et matériel dépasserait toutes prévisions. Les militaires s'adressèrent d'abord à leur fournisseur habituel, Creusot et Saint-Chamond. Ceux-là demandèrent, pour centupler leur production, des délais normaux, qui furent trouvés trop longs par les états-majors brouillons et leurs techniciens incompetents. Deux hommes acceptèrent des délais invraisemblables qu'ils savaient ne pouvoir tenir. C'était Citroën et Loucheur. Mais l'Etat s'engageait vis-à-vis d'eux. Il faisait pour eux les frais d'une mission d'achat en Amérique. Il leur avançait le prix d'immenses usines, bâtiment et outillage. Ni Citroën, ni Loucheur n'ont pu tenir leurs délais. Ce n'est qu'avec de nombreux mois de retard qu'ils purent sortir, le premier ses obus de 75 m/m., le second ses canons de tous calibres. Mais on ne tint pas rigueur aux deux aventuriers, de leur retard. Ils gardèrent usines et commandes ; ils ont gardé leurs millions. C'est de

leur vie que nos artilleurs ont payé l'éducation et la fortune des Citroën, avec des obus qui faisaient sauter, dans la proportion de trois sur quatre, les canons, qu'on commandait ensuite à M. Loucheur. Complicité sinistre et assassine. Complicité qui cimente le lien entre ces deux symboliques méchants, qu'on retrouve, aux mauvaises années, l'un avançant des fonds à l'autre, aux bonnes années, l'un construisant les usines de l'autre. Complicité qui achevait de pourrir les organes décomposés d'un corps d'officiers, à vendre dans la proportion de 50 0/0. Les usines Citroën, les bureaux de la S. G. E. et ses filiales (Loucheur), sont remplis de colonels démissionnaires après la guerre, qui ont vendu leur conscience contre un emploi lucratif, en supplément du reste. Cela s'est pratiqué en grand dans toute l'industrie — n'est-il pas vrai, Rimailho ? — mais Citroën reste un des types les mieux établis des mercantis de la mort.

Et ça se dit ingénieur-constructeur. Et ça joue au philanthrope, au Napoléon d'industrie. A d'autres ! Ce n'est qu'un pilier de tripots. « L'homme le plus fort au baccara du monde », disent les Anglais. Cet été, à Deauville, il perdit dix millions puis les regagna, et gagna en outre sept millions, vidant autour de lui les tables du tripot Cornuché.

C'est pour des êtres d'une essence aussi vile que s'institue le travail « à la chaîne » inventé par Ford, où l'homme n'est plus que l'accessoire d'une mécanique, broyé lui-même par la machine à produire.

Pour un peu il se dirait bienfaiteur de l'humanité. Demain, il lancera la traversée du Sahara, parasite des travaux du général Estienne. Le trajet se fera trois quarts sur roues, un quart par charrilles et pour trente mille francs, aller et retour. Quelle audace dans la publicité, certes ! mais audace de joueur, non point de calculateur.

N'y a-t-il que lui ?

Peut-être peut-il faire figure presque blanche à côté de toutes les tares que nourrit ou cache le commerce des automobiles. Dans quel lieu de débauche a-t-il traité le rachat des usines Voisin ? Est-ce dans la maison presque close où M. Voisin, à demi paralytique général, invite rue de Pétrograd ses bons amis du syndicat des constructeurs et leurs dames ?

Que penser d'une chambre syndicale dont le Président, le baron Charles Pétié, de la Maison Ariès (plus jeune encore que Citroën, il n'est âgé que de 45 ans) est encore membre de la Chambre de Commerce de Paris, de la Commission de direction du Comité des Forges de France, président du Conseil d'administration des aciéries d'Hagondange ? Cela ne vous dit rien ? Vous ignorez peut-être que le baron Pétié doit sa scandaleuse et rapide fortune à ce poste qui lui permit, simple capitaine de réserve, de tenir en mains, pendant les trois premières années de la guerre, toutes les commandes passées par le service automobile — des millions par jour — dont il lui resta plus que des miettes.

Nous aurons l'occasion de revenir là-dessus au cours de l'enquête sur la grande industrie que nous préparons à *Clarté*. Et celle-là, à l'inverse de « l'Enquête sur les grandes fortunes françaises », lancée par le *Progress Citrique* ne s'arrêtera pas subitement en route.

MECAT.

Aux Amis de « Clarté »

A ce jour nous avons enregistré plus de 500 renouvellements d'abonnement pour deux ans. Nous remercions nos amis de la preuve de confiance qu'ils nous ont donnée en répondant à notre appel.

Clarté se trouve donc momentanément tirée d'embaras. Mais le danger que nous signalions à nos lecteurs n'en demeure pas moins, bien qu'il apparaisse plus éloigné. Il réside toujours dans ce fait brutal que les recettes de la revue n'équilibrent pas ses dépenses et que l'existence de *Clarté* au jour le jour reste toujours subordonnée à la simple volonté de ses créanciers.

C'est ce qu'exprime très bien cette lettre de notre camarade Riffaut :

Inutile de vous dire toute l'angoisse que j'ai éprouvée en lisant votre appel, angoisse doublée du fait qu'il m'est momentanément impossible de trouver 65 francs pour renouveler mon abonnement pour deux ans. Je le ferai à la fin de ce mois, s'il est encore temps; d'ici là je vous envoie 10 francs pour la souscription.

Mais, camarades, permettez-moi de vous dire ceci : vous avez besoin de ressources pour faire vivre CLARTE, et nous tous nous donnerions beaucoup pour être rassurés sur l'existence de notre revue, car vraiment sa disparition serait extrêmement regrettable pour tous les révolutionnaires français qui, comme moi, s'intéressent aux problèmes culturels que vous posez d'une façon tout à fait nouvelle. Mais, est-ce bien en faisant renouveler par anticipation des abonnements en cours que vous réussirez à équilibrer le budget de la revue ? Vous vous assurez des ressources immédiates, c'est entendu, mais aussi vous vous privez de ressources futures. L'année prochaine, il faudra compter en moins, dans vos recettes, les abonnements de deux ans que vous recevez maintenant. Alors, comment ferez-vous pour faire vivre CLARTE ?

Ce qu'il faut à la revue, camarades, ce sont des ressources régulières. Dites-nous quelles sont actuellement et quel est le déficit de la Revue. Nous sommes, j'en suis persuadé, plusieurs centaines, au moins, lecteurs et amis de CLARTE, qui nous imposerions de bon cœur une cotisation supplémentaire pour assurer la vie de la revue que nous aimons. Pourquoi, comme vous l'avez annoncé il y a deux ans, n'organiseriez-vous pas un groupe d'amis de CLARTE qui se chargerait de donner à la revue les ressources financières qui lui manquent ?

Cela vous permettrait de maintenir, bi-mensuelle, la parution de CLARTE. Je vous avoue que, pour ma part, je trouve le temps long lorsqu'il me faut attendre un mois entier pour lire CLARTE. D'autre part, croyez-vous que le prix actuel du numéro n'éloignera pas de CLARTE ses lecteurs peu fortunés ? Bien entendu, je comprends parfaitement les motifs qui vous poussent à restreindre les dépenses de CLARTE et c'est pourquoi je vous ai donné une suggestion dont vous ferez ce que vous voudrez. Si vous vous décidez à former ce groupe d'amis de

CLARTE, comptez sur mon adhésion immédiate, car ce que je souhaite avant tout, c'est que CLARTE vive et se développe. Elle en a le droit maintenant, et le devoir.

Nous ne pouvons que reconnaître le bien-fondé de telles critiques. Effectivement, le problème tel qu'il se pose pour *Clarté* est d'équilibrer son budget d'une façon régulière, et jusqu'à présent, avouons-le, nous n'y sommes jamais parvenus. Depuis quatre ans, l'existence de cette revue est un perpétuel tour de force. Pour vivre, il faudrait à *Clarté* 5.000 abonnés. Nous n'avons pas encore atteint le chiffre de 4.000 et le tirage de la revue, étant donné le caractère sérieux et solide qu'elle ne doit perdre à aucun prix, ne progresse que très lentement. Résultat : nous subissons périodiquement de graves crises financières, et il nous est impossible de bâtir solidement notre œuvre.

Notre camarade Riffaut a raison. Nous devons exposer carrément notre situation à nos lecteurs. La voici : dans l'état actuel de nos abonnements et avec les tarifs d'imprimerie, 24 numéros bi-mensuels se soldent par un déficit annuel d'environ 30.000 francs, déficit qu'il nous faut combler par des souscriptions ou des renouvellements anticipés. La parution mensuelle de *Clarté* réduit ce déficit à une dizaine de milliers de francs ; mais il est à craindre que cette dernière solution ne soit préjudiciable à la diffusion de la revue. Comment réduire ce déficit ? Nous ne devons attendre du service de publicité, qui ne fonctionne régulièrement que depuis quelques mois, qu'un rapport assez restreint : d'abord parce que *Clarté*, revue révolutionnaire, ne saurait trouver une clientèle d'annonceurs bien étendue ; ensuite parce que sur la demande même de nos lecteurs, nous n'acceptons pour *Clarté* qu'une publicité qui puisse intéresser son public et qui reste digne de notre revue.

Faut-il augmenter le prix de vente de *Clarté* ? Non, il est déjà trop élevé.

Alors, nous sommes ramenés à étudier la suggestion faite par notre camarade Riffaut : organiser un groupe « d'amis de *Clarté* », (en d'autres circonstances, d'autres entreprises dont le but était désintéressé, comme le théâtre du Vieux-Colombier, ont procédé de même).

Voici donc ce que nous proposons à nos amis :

Nous invitons tous ceux à qui l'existence et la diffusion de *CLARTE* tiennent à cœur, à constituer un groupe des « amis de *CLARTE* ». Nous leur demanderions de verser régulièrement, chaque année, à notre Revue, une cotisation (par

exemple 100 francs par an, dont ils pourraient s'acquitter par versements trimestriels de 25 fr). En échange, ils recevraient, en plus de leur abonnement normal, un tirage spécial hors commerce de CLARTE sur vélin, couverture blanche cartonnée (ne contenant aucun texte de publicité). Ce tirage serait strictement limité au nombre des amis de CLARTE et chaque exemplaire porterait le nom de son destinataire et son numéro d'adhésion au groupe des « amis de CLARTE ». (Cette collection hors commerce de CLARTE, constituerait, du simple point de vue bibliographique, une collection d'une très grande valeur.) Cette série de cahiers hors commerce pourrait débiter dès janvier 1925, avec le premier numéro de notre quatrième année. Dès que CLARTE aurait atteint 200 adhérents au groupe des amis de CLARTE, elle pourrait recommencer à paraître bi-mensuellement et à son ancien prix de vente, puisque son déficit serait alors presque entièrement couvert.

Nous n'hésitons pas à faire part dès maintenant à nos amis d'un tel projet. Nous leur demandons d'en étudier la réalisation et de nous écrire pour faire connaître leur point de vue. Le tout est que nous sachions à l'avance sur combien « d'amis de Clarté » nous pourrions compter dès le début de l'année prochaine.

CLARTE.

Pour conserver vos numéros de Clarté

Sur la demande de nos lecteurs, nous remettons en vente à CLARTE pour ceux qui désirent conserver soigneusement les numéros de notre revue en collection des reliures mobiles Clio.

Cette reliure comporte une solide couverture en carton aussi robuste et aussi artistique que n'importe quelle autre reliure. Le dos en pégamoïd est doublé d'une forte toile rigide. Chaque numéro est fixé en haut et en bas à cette toile au moyen de deux longues tiges d'acier formant crochet à ressort sur la toile et s'appliquant à plat par le milieu du numéro. Chaque numéro, au fur et à mesure de sa parution, est placé dans la reliure en quelques secondes SANS SUBIR AUCUNE PERFORATION au moyen de ces deux tiges d'acier ; il s'en retire avec autant de facilité. A la fin de l'année la collection entière se trouve ainsi reliée d'elle-même.

Avec cette reliure qui porte au dos en lettres dorées l'inscription CLARTE, vous aurez toujours vos numéros de la revue classés en ordre et en parfait état. Prix : 10 fr. Franco : 11 fr. 50.

NOTRE SOUSCRIPTION

Arnould	5 *	Balam	5 *	Ohrler	10 *	Sylvand	5 *
Danel	30 *	Robert	20 *	Garnaud	30 *	Beuveniste	10 *
Planq	25 *	Caperly	10 *	Vignon	25 *	Pottin	5 *
Bellot	50 *	Vachon	30 *	Grignon	50 *	Anonyme Paris	10 *
Laurent	10 *	Lochelougue	50 *	Billot	10 *	Derlot	17 *
Boyer	5 *	Matthey	20 *	Dubart	5 *	Massol	5 *
Gourdès	10 *	Berthelot	5 *	Gerandin	5 *	Macary	5 *
Boulley	4 50	Holderer	15 *	Fodéré	9 *	Queune	35 *
Denante	2 *	Vilco	10 *	Toussot	60 *	Baliff	5 *
Delacroix	2 *	Lantenay	30 *	Hardy	25 *	Eisembarth	5 *
Mengual	5 *	Perrier	25 *	Renout	40 *	Fortin	5 *
Baraille	5 *	Gaule	8 *	Bourgot	3 *	Mouron	10 *
Paul Michel	10 *	Aleay	7 *	Quennet	8 *	Lemière	35 *
Joseph Michel	10 *	Schele	8 *	Ollitrot	15 *	Vézien	10 *
Rosuel	5 *	Vincent	9 *	Kognon	7 *	Pfeifer	10 *
Lauriaux	10 *	Valières	15 *	Eckart	25 *	Loverini	5 *
Macary	7 *	Texier	10 *	Darlay	10 *	Clozel	5 *
Haldout	2 50	Carrié	30 *	Danon	17 *	Lardier	20 *
Mallier	3 *	Violette	20 *	Un ami de Valenciennes	100 *	Damour	40 *
Boivin	41 *	Brasseur	10 *	Cannobbio	12 *	Poste	5 *
Oudart	25 *	Angelo	15 *	Martinet	10 *	Paul Michel	35 *
Capelle	30 *	Darry	5 *	Girard	1 *	Perret	6 *
Dallot	10 *	Mornay	12 *	Vilain	10 *	Jocotton	5 *
Well	15 *	Cadix	18 *	Gazigian	10 *	Brack	6 *
Boyé	5 *	Gony	30 *	Friolet	17 *	Noël	5 *
Mouguier	20 *	Tanguy	40 *	Panizza	10 *	Durand	10 *
Bouchet	22 *	Grand	5 *	Maurin	10 *	Rebuffat	15 *
Roussier	41 *	Moussot	10 *	Puttemans	12 *	Cl. et Gast. Gentillon	70 *
Delarue	25 *	Cazenave	30 *	Hannedouche	25 *	Meyer	5 *
Lafage	30 *	Morin	5 *	Bourquin	10 *	Denante	5 *
Dizier	18 *	Anselme	30 *	Prout	17 *	Hermant	30 *
Solal	11 *	Duguet	10 *	Callié	2 15	Magny	5 *
Lenief	18 *	Morel	5 *	Anonyme Paris	12 *	Achard	15 *
Bernin	6 *	Cotta	3 *	Anonyme	0 50	Martinez	10 *
Déroche	5 *	Dubreuil	9 *	Christoff	8 *	Forestier	5 *
Crousse	9 *	Leconte	30 *	Tampau	5 *	Chertier	5 *
Pourtier	30 *	Bouvert	50 *	Bourquin	19 25	Rumpelmayer	100 *
Lafon	5 *	Régis	30 *	Roger	9 *	Chevillard	5 *
Ratheau	8 *	Vachon	25 *	Guiboust	5 *	Guiboust	35 *
Fournier	15 *	Kahn	8 *	Clio	10 *		
Ginesty	35 *	Vlargon	15 *	Prot	2 *		
Dunoyer	50 *	Boulay	9 *	Savattero	2 *		
						Total	2.684 90

Croyez-vous qu'il vous soit impossible de trouver à CLARTÉ un abonné nouveau chaque mois ?

Cette question est posée à chaque abonné, à chaque lecteur de CLARTE.

Nous leur disons que c'est seulement en procurant à CLARTE des abonnements nouveaux qu'ils assureront à cette revue une existence régulière, qu'ils lui permettront de redoubler sa propagande, d'élargir le champ de son action

Il faut qu'une collaboration intime unisse CLARTÉ à ses lecteurs

Chaque mois, trouvez à Clarté un abonné nouveau. Chaque mois, "Clarté" vous enverra gratuitement son livre du mois.

Le Livre du mois de "Clarté" vous permettra de vous tenir au courant des œuvres d'actualité les plus typiques. Il est le complément logique de cette revue.

Notre livre du mois d'octobre est :

PLAINTÉ CONTRE INCONNU, par Pierre Drieu la Rochelle

venant après ceux de Septembre : « Un Premier Amour », par Maxime Gorki ; Août : « A Travers la Nuit », par Rose Cohen ; Juillet : « Le Chant de la Fleur Rouge », par Linnankoski ; Juin : « Lettres » par Jean de Saint-Prix.

Conditions d'abonnement aux 12 livres du mois de l'année :

- 1° Un seul versement de 95 francs pour l'année tout entière ;
- 2° Trois versements de 33 francs tous les quatre mois ;

Ou gratuitement en trouvant à CLARTÉ 12 abonnés nouveaux dans l'année, soit 1 abonné par mois (chaque abonné ayant droit à une prime gratuite de 5 livres dont 1 de nos livres du mois)

Nous demander circulaire et carnet d'abonnement, numéros spécimens de CLARTÉ, comme matériel de recrutement envoyé franco

Adhèrez à l'Office du Livre du mois de "CLARTÉ"

christianisme

CAHIERS PUBLIES SOUS LA DIRECTION DE P.-L. COUCHOUD

- A. HOUTIN = *COURTE HISTOIRE DU CHRISTIANISME*
Un volume in-16, broché 4.50
- ALAIN = *PROPOS SUR LE CHRISTIANISME*
Un volume in-16, broché 6
- P.-L. COUCHOUD . = *LE MYSTÈRE DE JÉSUS*
Un volume in-16, broché 6.50
- T. ZIELINSKI = *LA SIBYLLE*
Professeur à l'Université de Varsovie
Un volume in-16, broché 4.50

En préparation : HENRI DELAFOSSE -- LE QUATRIÈME ÉVANGILE

F. RIEDER & C^{ie}, éditeurs, 7, Place Saint-Sulpice, 7 -- PARIS (VI^e)

Librairie André Delpeuch, 51, rue de Babylone, Paris (VII^e)

N. C. 327.836

RABINDRANATH TAGORE

NATIONALISME

traduit de l'anglais par Cécil Georges-Bazile

Le plus lucide et le plus définitif réquisitoire contre la tyrannie des divers nationalismes en Occident, au Japon et dans l'Inde

Un volume in-16 : 6 francs, franco : 6 fr. 30